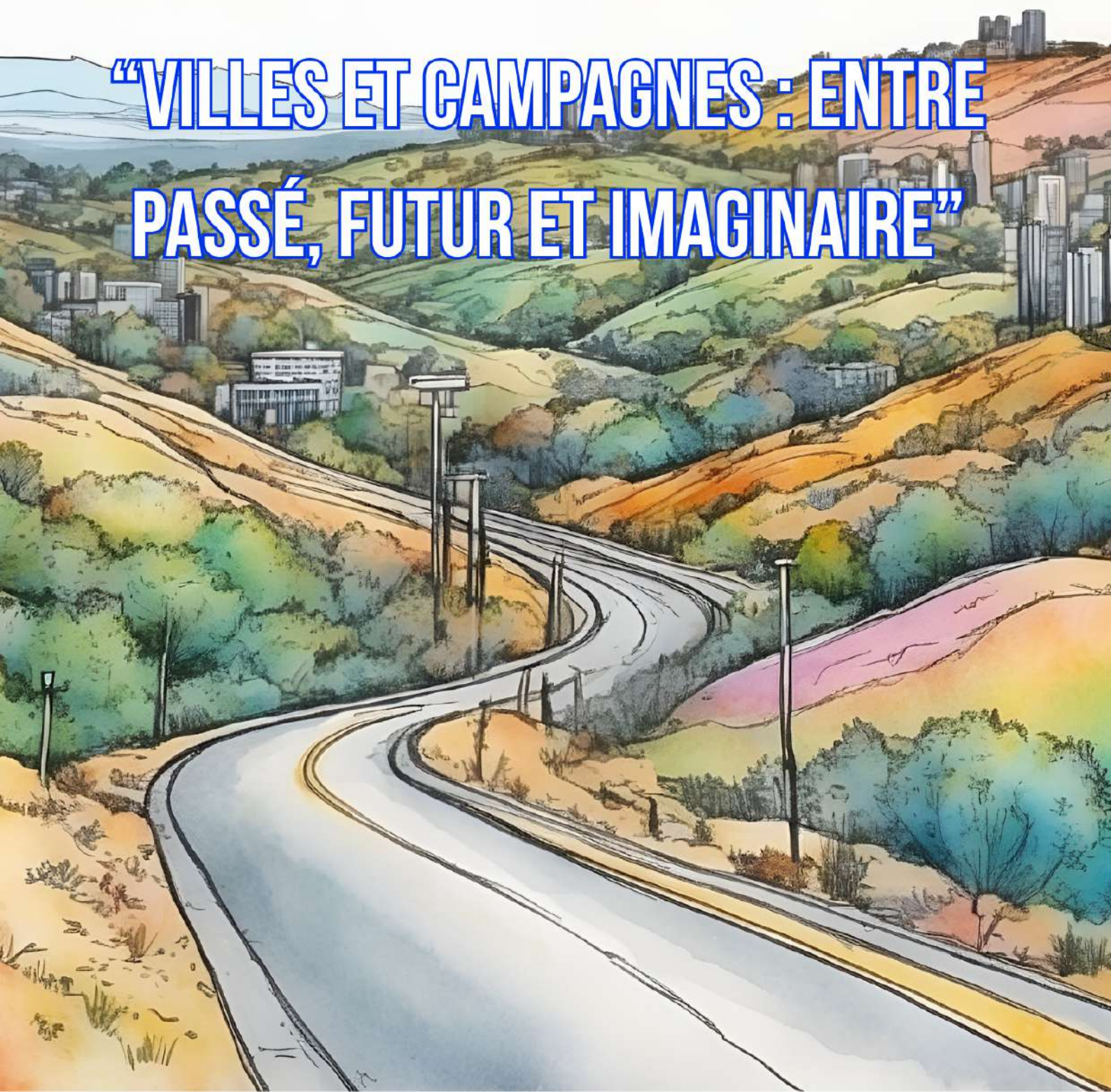


Concours de Nouvelles

DU 01.09 AU 06.12

**“VILLES ET CAMPAGNES : ENTRE
PASSÉ, FUTUR ET IMAGINAIRE”**



**À l'occasion des Nuits de la Lecture 2026,
la médiathèque d'Hyères
a organisé un concours d'écriture de nouvelles.**

**Les candidats avaient 3 mois
pour présenter un texte sur la thématique suivante :**

**« VILLES ET CAMPAGNES :
ENTRE PASSÉ, FUTUR ET IMAGINAIRE »**

La remise des prix a eu lieu le 24 janvier 2026.

**Vous trouverez ci-dessous les 31 nouvelles proposées
par les participants.**

Bonne lecture !

**Les gagnants
du concours d'écriture de nouvelles
sont :**

1^e place : Dominique Elvira, épouse Capayroux
(Entre les pierres et les songes)

2^e place : Isabelle Giraudot
(Seine et Loire)

Sommaire

01 – <i>La gadoue et le goudron</i> , de Ginette Mazoyer.....	p.4
02 – <i>Pupiris</i> , de Jany Bonnard.....	p.8
03 – <i>L'obscur lumière</i> , de Youri Lewin Hautbois.....	p.11
04 – <i>La Route des Pommiers d'Or</i> , de Marc Chauvin.....	p.18
05 – <i>Son village, sa ville et le monde</i> , de Claude Bonne.....	p.22
06 – <i>Le vieil homme</i> , de Nicolas Retif.....	p.25
07 – <i>Montagnes russes</i> , de Cloé Vuillemot.....	p.28
08 – <i>Les Jardins de Verre</i> , de Bruno Deslot.....	p.32
09 – <i>Le Gardien</i> , de Louise Kenesi.....	p.34
10 – <i>Un retour à la terre</i> , de Geoffrey Brun.....	p.37
11 – <i>Entre les pierres et les songes</i> , de Dominique Elvira, épouse Capayroux.....	p.43
12 – <i>Krung Thep « La cité des Anges »</i> , d'Anne Dujols.....	p.46
13 – <i>Au lavoir</i> , de Paul Lautier.....	p.51
14 – <i>La maison où j'ai grandi</i> , d'Hervé Vignes.....	p.56
15 – <i>Vous viendrez bien nous voir ?</i> , de Michèle Badel.....	p.59
16 – <i>Quel avenir ?</i> , de Nadine Sellier.....	p.62
17 – <i>Un étrange rêve</i> , de Soria Maatallah.....	p.66
18 – <i>Les ondes emmêlées</i> , de David Delatour.....	p.72
19 – <i>La Pierre</i> , de Jean Bernard Bordes	p.77
20 – <i>Un reflet pour deux</i> , de Caroline Ompraret.....	p.82
21 – <i>Seine et Loire</i> , d'Isabelle Giraudot.....	p.86
22 – <i>Coup de vent</i> , d'Evelyne Biauxser.....	p.91
23 – <i>En friche</i> , de Martine Ferachou.....	p.97
24 – <i>L'Effet Pinocchio</i> , de Régine Simonneau-Marie.....	p.101
25 – <i>L'agneau en soi</i> , de Muriel Vitiello.....	p.106
26 – <i>Kinshasa Nova</i> , de Merveil Hakeem Dianzenza.....	p.110
27 – <i>Sol</i> , de Laurence Le Blévec.....	p.113
28 – <i>La fabuleuse histoire du merveilleux quotidien d'une Parisienne de La Campagne, Ou une actualisation du Bonheur</i> , de Louise Mariani.....	p.118
29 – <i>Les orages de la guerre</i> , de Maryvonne Strauseisen.....	p.123
30 – <i>De la longère à la tour, histoire d'un aller-retour</i> , d'Emma Giraud.....	p.128
31 – <i>La charrette et la clio</i> , de Luc Fournial.....	p.132

01 – La gadoue et le goudron,

de Ginette Mazoyer

Son village, entouré de champs et de bois, autrefois prospère, se meurt lentement. Quelques maisons autour de la place, une église sans curé, un lavoir vide, un café fermé dont les murs sont grignotés par l'humidité. Personne dans les ruelles, personne aux fenêtres des maisons. Beaucoup se sont vidées de leurs habitants, les volets sont presque tous fermés. Les panneaux « À VENDRE », délavés par de nombreux hivers pluvieux, se balancent au vent. Qui voudrait d'une maison de ville, parfois sans même un jardin, la porte ouvrant directement sur la rue ?

Alors quel avenir pour lui là-bas au hameau des Quatre Vents ? Quatre fermes au bout d'un chemin sans issue. Sa ferme, bien que la plus imposante, est dorénavant trop petite, ne rapporte pas suffisamment pour lui permettre de vivre mieux que ses parents. Une dizaine de vaches laitières dans l'étable, quelques veaux vendus pour la boucherie, un cochon élevé pour la fête du village, une vingtaine de poules pour les œufs et le repas du dimanche, quelques autres volailles, picorant en liberté dans la cour. Quelques hectares de blé qui suffisent à peine à nourrir le troupeau l'hiver. Voilà en peu de mots sa ferme, l'héritage de ses parents. Il s'y était préparé, comme tout fils aîné de la famille depuis des générations, et, fils unique, qui plus est. Il a toujours travaillé à la ferme, sous un soleil brûlant ou sous une pluie glaciale, parfois la neige, dès son plus jeune âge, pour se former, pour reprendre la ferme. Aucun autre choix ne lui a été donné. C'est sa destinée, son avenir.

Travailler tous les jours, se lever aux aurores, patauger dans la boue, la gadoue froide, presque gelée. Enfiler tous les matins des bottes de caoutchouc encore crottées de la veille. Passer la journée dans une salopette délavée, déchirée et rapiécée, recousue par sa mère, maladroitement, sa vue abaissée avec l'âge et la lumière n'est pas assez forte dans la cuisine.

« Pas encore assez usées, pas de nouveaux vêtements, pas de dépenses inutiles. » répète inlassablement le père.

La trayeuse usagée, qui tombe en panne régulièrement, ce vieux tracteur qui démarre un jour sur deux. Rien ne fonctionne correctement, presque tout se fait à la main et prend du temps.

« Pas de tracteur neuf, pas assez d'argent. » répète inlassablement le père.

Pourtant, il rêve chaque nuit dans sa chambre d'enfant d'un autre avenir, d'une ville, d'une grande ville. Il se voit en costume, au guichet d'une banque, comptant et recomptant l'argent qu'il ne posséderait jamais. On n'emprunte pas, on fait des économies, on attend la fin du mois pour voir ce qu'il reste de la vente du lait, après avoir payé les factures. Pas de week-end, tous les jours se ressemblent. Peut-être le samedi soir est un peu différent, il se rend au café avec les potes de classe, pour jouer aux cartes ou aux fléchettes, boire des coups. Au début, les amis étaient une dizaine et puis ils sont devenus moins nombreux, au fil des ans. Tous sont partis à la ville pour un emploi à l'usine, dans une grande surface, dans un bureau, pour un salaire convenable, des horaires réguliers, deux jours de repos par semaine. Ils ne reviennent que le dimanche, pour déjeuner avec les parents, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Les familles s'agrandissent au fil des années. Ils restent la journée, s'inquiètent de voir vieillir les parents seuls, de plus en plus isolés, des animaux, parfois malades et âgés aussi. Combien en reste-t-il ? Est-ce que le lait paye encore ? Pourquoi ne pas venir vivre près d'eux en ville ? Mais que feraient-ils dans cette grande ville, loin de chez eux ? Les conversations sont les mêmes dans toutes ces fermes, les silences aussi, qui en disent long, on a plus rien à se dire quand on vit dans deux mondes si totalement différents.

Vendre les terres et les maisons, ça peut encore intéresser quelques personnes de la ville pour une résidence secondaire à la campagne, pour faire respirer l'air frais aux enfants, surtout après le Covid qui les a tous tenus enfermés dans de minuscules appartements. Pour jouer au paysan, planter quelques légumes que l'on ramène le dimanche soir pour épater les amis venus dîner.

« Je les plante moi-même, ils poussent bien, la terre est riche. » disent-ils avec fierté.

La ferme restaurée par un grand architecte de la ville est devenue plus habitable, moins d'herbe dans la cour, plus de béton. Les dépendances sont démolies, les champs revendus à des promoteurs.

« J'ai fait une bonne affaire, une grande maison, des terres, quelques travaux et nous voilà propriétaires d'une résidence secondaire à moins d'une heure d'ici. Vous devriez venir nous rendre visite le week-end prochain. Je vous attends pour vous faire faire le tour de la propriété. » disent-ils comme s'ils étaient propriétaires d'un magnifique château.

Voilà ce que deviennent petit à petit les fermes du hameau. Elles se remplissent de cris, de rires chaque week-end, l'été les amis viennent pour les barbecues, l'hiver on vient moins souvent, il fait trop froid. Le maire les accueille à bras ouverts, il voit grand. Un green ? Un parc avec des jeux d'enfants ? Un lieu de baignade dans l'étang ? Les promoteurs sont nombreux, pleins d'idées. Mais les commerces ne rouvrent pas, les nouveaux restent chez eux, ne se mêlent pas aux habitants. Aucune activité n'est revenue dans le village.

La campagne se meurt, elle devient l'annexe des grandes villes. Ses parents décédés, lui non plus n'a pas résisté très longtemps, a tout vendu, d'abord les bêtes à l'abattoir, puis la ferme, pour un rêve, qu'il entretient, magnifie depuis toujours. Qu'a-t-il emporté ? Si peu de choses, tout est dans son cœur. Il ne veut pas vivre avec des souvenirs. Il a trente ans et tout l'avenir devant lui, ne pas se retourner, avancer sur le goudron propre des trottoirs, jour après jour, dans son costume neuf et ses chaussures en cuir.

Quand il a visité cet appartement, il l'a trouvé bien petit, mais il l'a loué tout de même. Il est au cœur de la grande ville, l'essentiel pour lui. Pas de retour en arrière, sa nouvelle vie l'attend. Pas beaucoup d'économies, la ferme ne valait pas grand-chose, beaucoup trop de travaux à faire, et, comme aurait dit son père :

« Pas d'argent pour le toit, pour l'étable... »

Il a emménagé sans regrets aucun, avec l'espoir d'un bel avenir.

Dix ans plus tard, il a quarante ans. Il est toujours installé dans cette ville, un emploi dans une banque, un bel appartement à crédit, une voiture en leasing, marié, deux enfants, un chien. La vie d'un citadin lambda, noyé dans le quotidien, la routine. Certains diraient métro, boulot, dodo. Mais il vit son rêve de jeunesse : famille, travail, salaire correct, théâtre, cinéma golf avec ses collègues, restaurants chics et gastronomiques. Il aime cette ville, où chacun se croise sans se connaître, ses bruits, son odeur. Tout est comme il l'avait imaginé, mais en bien plus grand.

Dix ans plus tard, il a cinquante ans. Toujours installé confortablement dans sa vie, il s'ennuie un peu, rien de passionnant, de nouveau lui arrive, un emploi du temps qui ne laisse place à aucune aventure, rien ne trouble sa quiétude. Il ne rêve plus, son rêve s'est réalisé. Pourtant, il n'est pas encore vieux.

Dix longues années plus tard, il a soixante ans, et, songe à sa retraite qui approche. Ses crédits sont remboursés, ses enfants ont quitté le nid, sa femme a divorcé, il est seul, plus beaucoup d'amis. Il ne va plus au golf, ses articulations le font souffrir. Les restaurants, il en a fait le tour. Il ne reconnaît pas sa ville, tellement tentaculaire, tellement haute, toujours en mouvement, des immeubles poussent de partout. Chaque jour de nouvelles grues tournent dans le ciel, des arbres, des squares, des parcs disparaissent au profit du béton. Les villes deviennent des métropoles, des mégapoles, offrant de plus en plus de services : gares gigantesques, aéroports titanesques, hôpitaux-villes immenses, complexes sportifs démesurés. On ne sort plus de la ville, on consomme sur place.

Lui, le paysan des villes ne se voit pas continuer à vivre ici au milieu de la pollution, du bruit, il a envie de goûter au calme, à la sérénité. Envie de vivre au ralenti, d'écouter le chant des oiseaux, le vent dans les arbres. Envie d'ailleurs. Depuis combien de temps n'est-il pas retourné dans son village ? Il ne sait plus vraiment, mais on est proche des trente ans, la moitié de sa vie.

Il a des économies qu'il a su faire fructifier, au moins la ville lui a apporté cela, une aisance pécuniaire. Depuis quelques mois, une idée germe dans sa tête : quitter la ville, acheter une maison à la campagne, cultiver un jardin, prendre le soleil sur une terrasse. Le farniente. La dolce vita. Voilà son nouveau rêve. Pas trop loin de la ville, tout de même, de ses services, de ses commerces, de ses animations. En périphérie de cette ville. Enfin, il a passé le pas. Il a pris une semaine de vacances pour ses recherches, il espère bien un coup de foudre, un battement de cœur. Les visites avec les agents immobiliers se succèdent jusqu'au samedi matin, rien ne lui a convenu pendant cette semaine, il n'a pas senti ce petit pincement au cœur. Il en reste une à voir, bien placée, près d'un golf, proche de la ville, presque la banlieue.

« Pourquoi pas ? » se dit-il, il pourrait reprendre la pratique de ce sport, comme il le faisait avec ses collègues de la banque. Un bel étang également, bien aménagé, pour nager.

« Pourquoi pas ? » se dit-il, ça lui ferait du bien de se remettre à la natation. Un café-épicerie intergénérationnel propose différentes activités en journée et en soirée.

« Pourquoi pas ? » se dit-il, plutôt que de rester devant la télévision toute la soirée, comme il l'a fait depuis trente ans.

Samedi matin, dix heures, le choc, son cœur se serre, il est en apnée. Elle est là devant lui, la même, mais tellement différente, avec son jardin bien entretenu, son potager. Une pergola a été installée, un barbecue en briques trône au fond du jardin. Il la connaît si bien, pourtant, il la découvre, la redécouvre. Voilà celle qui l'a attendue durant toutes ces années. Il sait maintenant qu'on n'échappe pas à son destin.

L'avenir nous ramène toujours au passé.

02 – Pupiris,

de Jany Bonnard

Par une froide nuit de décembre, bien à l'abri derrière le verre épais de ma lucarne et malgré un rideau de pluie opaque qui a vidé les rues du centre-ville, j'ai tout vu et tout entendu. Seuls les néons des magasins offrent encore un semblant de vie et de lumière éthérée qui scintille sur le rebord des trottoirs.

De mon observatoire je peux voir la mer en furie qui crache une écume blanche, pendant que le vent siffle comme un serpent venimeux.

Il faut dire que j'habite ce quartier de Nice entre mer et campagne depuis très longtemps et je connais une grosse partie des habitants mais plus personne ne me prête attention, je fais partie du décor.

Par contre moi, je passe mon temps à surveiller les va-et-vient des voitures, des passants, des touristes et avec le temps plus rien ne m'échappe.

Pourtant ce soir à cause de la pluie et du brouillard, et malgré mon œil expérimenté, j'ai beaucoup de mal à distinguer les rares silhouettes qui se faufilent entre les gouttes de pluie.

Je m'ennuie un peu, rien ne se passe, tout est calme et puis soudain, elle apparaît. Une ombre furtive flottant sous une longue gabardine et protégée par un immense parapluie rouge.

Elle semble affolée et essaie de courir malgré de hauts talons qui la font ressembler à un canard boiteux. Tout d'abord, je crois que c'est à cause de la pluie, mais en y regardant de plus près, je m'aperçois qu'un homme encagoulé la suit à grandes enjambées.

Il ne met que quelques secondes pour la rattraper, puis la jette à terre et la poignarde à plusieurs reprises. Je suis sous le choc, je n'arrive pas à croire ce que je viens de voir et ma vision se trouble sous l'effet de la violente émotion.

L'homme semble très nerveux, il regarde à droite, puis à gauche et dans un mouvement brusque lève les yeux vers moi. Prise de panique, je recule précipitamment avec effroi en essayant de me faire la plus discrète possible.

En jetant un dernier regard vers moi, l'homme se saisit du sac de sa victime et s'enfuit, à ce moment précis, le vent arrache violemment sa cagoule ce qui me permet pendant quelques secondes d'apercevoir son visage, je reste pétrifiée, sans pouvoir réagir.

La pluie vient tout juste de cesser, laissant apparaître l'asphalte bétonnée, un long filet rouge serpente dans les flaques d'eau, je n'arrive pas à détacher mon regard de cette scène d'horreur.

Une peur panique s'est emparée de moi, mes muscles sont tétanisés, mon cœur tambourine et dévale des montagnes russes à toute vitesse sans arriver à trouver la pédale de frein.

Et puis soudain, dans ce brouillard épais, j'aperçois les phares d'une voiture, elle se gare à hauteur du corps de la malheureuse et le conducteur empoigne son portable pour appeler les secours.

Honteuse mais soulagée, je continue d'observer la suite des opérations, mon corps est toujours anesthésié et ma bouche reste muette comme une carpe.

La police arrive toutes sirènes hurlantes, les portières claquent dans le silence de la nuit, des voix s'élèvent, pendant que le gyrophare des pompiers tourne comme une girouette affolée.

Des lumières bleues gondolent sur le trottoir humide, on dépose la victime sur un brancard pendant que les policiers gèlent la scène de l'agression pour préserver les indices.

Cachée derrière ma vitre couverte de buée, je me sens vulnérable et les images défilent dans ma tête, je revis la scène avec beaucoup de précisions et toujours cette peur incontrôlable qui fige mon corps en statue de pierre.

Un quartier de lune blafard est venu fendre la noirceur inquiétante de la nuit, pendant qu'un silence oppressant se faufile entre les pavés humides. Plus rien ne bouge, sauf dans le lointain, les vagues blanches d'écume qui viennent mourir sur le sable détrempe.

Je sais que la nuit va être longue et angoissante et j'espère vraiment arriver à trouver le sommeil.

Le soleil vient tout juste de se lever et sa palette de peintre jaune dégouline un peu partout, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit et mon premier réflexe est de reprendre mon poste d'observation.

Le tabac du coin est déjà ouvert et dans la rue encore endormie, quelques voisins matinaux discutent à la terrasse du café du port.

Il parlent à voix basse, mais j'ai appris à lire sur les lèvres, de ce fait, je peux suivre leurs conversations sans avoir à tendre l'oreille. À les écouter, je réalise que la psychose vient de gagner la population, elle s'insinue entre chaque table, sautant d'une tasse de café à l'autre.

Le journal posé sur le comptoir n'arrange pas la situation, en gros titre, on peut y lire, une jeune femme sauvagement agressée de plusieurs coups de couteau dans le quartier Lunel à Nice.

Je sais que la police viendra m'interroger tôt ou tard et je redoute ces instants où il me faudra revivre cette terrible agression, je ne suis pas certaine de pouvoir tenir nerveusement.

En attendant, pour me rassurer, je me mêle à la foule, en évitant soigneusement le morceau de trottoir où quelques taches sombres subsistent en s'accrochant à la lumière du soleil.

Entre deux claquements de talons et des murmures qui s'écrasent contre les murs, j'entends l'inquiétude grandissante des passants et surtout la peur panique des passantes.

Mon angoisse à moi est bien plus grande, j'ai vu le visage du meurtrier et peut-être qu'il va me reconnaître au milieu de cette foule compacte. J'essaie de me rassurer en me disant que mon visage était dans l'ombre, pendant que le sien se reflétait sous la lumière dorée d'un réverbère en acier chromé.

Je ne comprends plus du tout le monde dans lequel je vis, la mort peut nous surprendre sur le rebord d'un trottoir, arracher une vie pour un sac à main et s'enfuir sans aucun scrupule.

Le café du port est à présent plein à craquer, plus aucune table de libre, la publicité macabre ne doit sûrement pas y être étrangère. Toutes les conversations dérapent sur le trottoir humide, chacun se croit obligé de rajouter un détail imaginaire, et cela forme un chapelet macabre qui gangrène la situation déjà très compliquée.

Avec tout ce remue-ménage, l'inspecteur Morange qui mène l'enquête est arrivé jusqu'à moi, il me détaille avec étonnement et semble très perplexe.

Son œil expérimenté me scrute sans retenue et sa bouche aussi fine qu'une cigarette mal roulée se tord dans tous les sens.

Je sais, je n'ai pas le profil du témoin parfait, mais pourtant dans mes déclarations, je suis d'une précision redoutable et tous ceux qui me connaissent s'accordent à dire que je suis entièrement fiable.

Au fait, j'ai omis de vous préciser un petit détail, je m'appelle Pupiris, contraction de pupille et d'iris, et je suis une caméra de surveillance.

03 – L’obscur lumière,

de Youri Lewin Hautbois

J’étais confortablement installé dans le fauteuil rembourré, à lire le journal. Devant moi, un bon feu crépitait dans l’âtre du salon et faisait danser des ombres rassurantes sur les murs de pierre. Tous les volets avaient été fermés, et seule une petite ouverture vitrée dans le mur laissait apercevoir la nuit noire et une pluie glaciale qui tombait sans discontinuer. Tout était calme. Un bol de saucisson coupé en fines tranches était posé sur la table basse en bois du salon devant laquelle j’étais installé. Je ne me gênais pas et piochais dedans à intervalles réguliers. Trois lampes à pétrole étaient allumées dans la pièce et projetaient une chaude lumière dans tout le salon. J’avais, quant à moi, enfilé ma robe de chambre rouge foncé pour parer au froid qui commençait à s’installer, en cette fin du mois de novembre. Rien n’aurait donc pu me faire sortir de ce fauteuil, mais, au moment précis où je commençais à me détendre, qui coïncidait avec celui où j’entamais un article absolument passionnant sur le cours des entrecôtes de bœuf, on toqua trois petits coups sourds à la porte.

Je me levai en grommelant intérieurement, toutefois curieux de voir la tête de l’énergumène qui osait sortir à une heure pareille alors qu’il aurait pu être agréablement installé dans son foyer. Je tournai les deux verrous de la porte d’entrée donnant sur le jardin avant avec empressement et la tirai.

Un homme d’âge mûr et aux cheveux grisonnants se tenait devant moi. Sa barbe avait été rasée sans doute le matin même, ce qui laissait voir les rides qui sillonnaient son visage au teint rougi par le temps. Sa tête était penchée sur le côté, comme un enfant qui cherche la réponse à une question d’algèbre. Un sourire goguenard étirait ses lèvres retroussées et ses yeux pétillaient d’une joie puérile, qui contrastait – presque absurdement – avec toute sa tenue. Elle ne consistait, d’ailleurs, qu’en une longue cape noire qui tombait jusqu’au-dessus de ses genoux. Le tissu voletait, battu par la légère brise d’automne qui découvrait un simple pantalon de toile noire et des bottes de cuir de la même couleur.

La pluie tombait dru dans tout le jardin. La personne qui se tenait devant moi ne semblait même pas y prêter attention et souriait toujours aussi bêtement.

« Monsieur » fis-je, dans un mélange de prudence et de réticence, mêlé à l’empressement de retourner dans mon fauteuil.

En un instant, mon interlocuteur redressa la tête, chassa son sourire benêt de ses lèvres et me regarda d'un air tout à fait sérieux.

« Il y a de splendides paysages à admirer sur le Guindy. Cela en vaut la peine » affirma-t-il en me regardant d'un air entendu.

Et il fila aussi vite et aussi soudainement qu'il était arrivé, s'évanouissant dans la nuit humide.

« Pauvre fou », me dis-je intérieurement en me vautrant dans mon fauteuil.

Me replongeant dans mon article, je me régalai d'avance de la soirée agréable qui s'annonçait, comme si quelques secondes après avoir refermé la porte, mon cerveau eut considéré comme si stupide l'intervention brève et subite de ce curieux personnage, qu'il l'eut considérée comme sans importance et fut revenu à ma douce soirée au coin du feu avec joie. Seulement, alors que je m'apprêtais à prendre une tranche de ce succulent saucisson, on frappa de nouveau à la porte.

« Diable, encore cet hurluberlu ? » lançai-je à voix haute, cette fois, dans un mélange d'incompréhension, de colère et d'exaspération.

« Monsieur, ne pourriez-vous pas, comme tout le monde... », commençai-je après avoir violemment tiré la porte.

« Ça en vaut la peine, me coupa-t-il. Vous ne verrez plus jamais ça dans votre existence, mon cher ! »

Sans un mot de plus, il fit volte-face dans un bruissement de tissus. Au bout de quelques pas, il avait tout à fait disparu dans l'obscurité de mon jardin.

Je restai sur le pas de la porte, mon visage exposé à la douce caresse du vent et du picotement de la pluie, indécis. Je pris finalement ma résolution : « C'est bien pour que le bougre me laisse tranquille », grommelai-je à mi-voix, tout en jetant ma cape de voyage sur mes épaules et en rabattant la capuche sur ma tête. Je descendis les deux marches de granit gris du perron. Mon visage fut alors exposé à la salubrité du vent et de la pluie, toutefois glaciale. Je m'enfonçai, sans perdre plus de temps dans la nuit froide et noire, pressé de retourner dans mon fauteuil, à lire le journal.

Il fallait avouer que tout cela m'intriguait. D'abord, ce curieux personnage. Qui était-ce ? Je me répondis que ce fût sans doute un nouveau voisin. « Mais, pourquoi a-t-il insisté pour que je voie le Guindy ? Peut-être que cela en vaut vraiment la peine... »

Ensuite, le phénomène en question. Le Guindy fut toujours agréable à regarder, avec ses méandres, la passerelle, les mouettes, goélands, échassiers, la petite ville de Tréguier au loin, mais à ce point !

« Vous ne verrez plus jamais cela dans votre existence... »

Je m'efforçais de ne pas songer au fait que ce monsieur, à moitié fou, cherchait à m'attirer près de la rivière en question – et qu'il y avait réussi.

Toutes ces réflexions fusaient dans ma tête, chacune s'ajoutant à la suivante pour l'amplifier, disparaissait momentanément pour revenir avec plus de force encore, si bien qu'elle écrasait sous son poids toutes les autres.

La pluie continuait de tomber dru et la bise de caresser vigoureusement mon visage durant la traversée du jardin avant par l'allée de pavés inégaux – que j'avais fait faire, il y a une poignée d'années, par un artisan du coin – dont l'eau suintait sur la face polie de ces derniers. J'avancai tête baissée pour ne pas que mon visage soit trop mouillé. Je descendis finalement l'escalier de pierre menant vers la porte d'entrée extérieure donnant sur le large chemin, sur lequel l'eau ruisselait, qui menait droit au Guindy.

À mesure que je m'approchais du lieu en question, toutes mes pensées m'avaient peu à peu abandonné, me laissant seul avec l'humidité et la froideur de la nuit, une impatience teintée d'une légère appréhension et le son monotone de la pluie qui tombait continuellement. Mon regard rivé vers ma droite, je passai le lavoir sans même y baisser les yeux, chose que je ne manquai pas de faire habituellement pour saluer la potentielle lavandière qui s'y trouvait. Je passai derrière le dernier buisson – qui n'était ici qu'une masse plus sombre que les autres dans la pénombre qui me bouchait la vue.

Dans la nuit, je ne distinguai que les contours du Guindy. La pleine lune se reflétait sur les vaguelettes, comme des petites lames d'argent à la surface de l'eau. Mis à part cela, tout n'était que des formes obscures qu'on ne distinguait que par leur contour.

Rien d'extraordinaire dans tout cela, le premier soir venu, n'importe qui de sortie voyait ce même paysage. Il fallait avouer que c'était, à l'instar de sa banalité, un beau panorama avec la flèche illuminée de la cathédrale de Tréguier qui sortait de derrière les arbres du bois du Poète, en face de moi.

Après quelques secondes en arrêt, je me rappelai qu'un fauteuil et un feu bien chaud m'attendaient. Je revins sur mes pas, maintenant pressé de retourner à mon journal. Je montai l'escalier rendu glissant par la pluie, traversai l'allée du jardin avant menant à la porte, puis entrai avec soulagement. Tout en me dévêtant de ma cape, je repensai à la curieuse apparition du monsieur aux cheveux gris. Ma première hypothèse, toutefois rapidement rejetée du fait de l'âge bien avancé du bonhomme, était que cela n'était qu'une pure et simple farce. « Une farce sans queue, ni tête », songai-je. Raison de plus pour rejeter cette hypothèse.

Parmi toutes celles que j'eus ce soir-là, celle que je retins était que ce brave homme était un peu délirant, peut-être même, complètement fou. Cette spéculation était la plus probable car le Trégor, mis à part l'agriculture, possédait fort peu d'activités intéressantes et divertissantes, beaucoup de pauvres gens tournaient donc mal.

Ma soirée finit donc tranquillement et, après avoir éparpillé les derniers restes de braise dans la cheminée de peur que le feu ne reprît en mon absence, je montai me coucher.

* * *

La journée du lendemain se passa tranquillement. Seulement, le soir, il se passa un évènement pour le moins étrange.

À l'heure où je me mettais habituellement à préparer mon dîner, le soleil achève sa descente derrière la ligne d'horizon, et la lune brille déjà d'un éclat mystique dans le ciel trégorrois – du moins en automne et en hiver. Sauf que ce soir-là, à la même heure, le soleil brillait encore beaucoup. Et j'aurai juré qu'il n'était pas descendu depuis le milieu d'après-midi. Ma première réaction fut de songer que ma pendule était détraquée. Pendant une heure, je ne me préoccupai plus de cette histoire, mais quand mon estomac commençait à sérieusement m'insinuer qu'il était temps de passer à table, je regardai par la fenêtre. Le soleil brillait toujours autant et n'avait pas bougé. Je commençai alors à m'interroger. Sans doute ce fut un évènement météorologique très rare comme il en arrive parfois et dont je n'avais pas été informé. Soulagé, je mangeai et me couchai tout en me promettant d'aller voir les voisins le lendemain pour les questionner.

* * *

En me levant, je me rendis compte que le soleil était resté à sa position d'hier soir, quoiqu'il me semblait plus lumineux et plus éblouissant encore. De plus en plus inquiet, je filai chez mes proches voisins, Yann et Catherine. Obligé de mettre ma main au-dessus de mes yeux pour me protéger du soleil, je traversai précipitamment le jardin arrière. Arrivé, je frappai à la porte, attendis quelques secondes et vis un Yann ensommeillé m'ouvrir.

« Salut ! » s'exclama-t-il dans un regain d'énergie. « Entre. Veux-tu donc un café ? » me proposa-t-il comme si de rien n'était.

— Non, merci. Tu as lu le journal ? Questionnai-je.

— Non, pourquoi donc ? demanda-t-il en fronçant ses sourcils broussailleux.

— Tu avais été informé ?

— Vingt dieux, de quoi m'parles-tu ? s'enquit-il dans son habituel français campagnard.

— Enfin, du soleil !

— Que lui r'proches-tu, au soleil ? »

Je le regardai dans une parfaite incompréhension. Après un long échange de paroles de ce genre, Yann conclut :

« Mon pauv'vieux, t'as point très bien dormi, ou t'as d'la fièvr'. Va t'recoucher. »

Mis à la porte, je me dirigeai, incompris mais déterminé, vers la maison de Dédé, à quelques mètres de là. Je frappai à la porte en bois, reçus le même accueil chaleureux de la part de Dédé et de Nathalie, sa femme, tous deux assis à leur table de cuisine. Seulement, la conclusion fut la même que celle qu'avait précédemment donnée Yann.

En sortant, j'étais pourtant persuadé de ne pas délirer, le soleil était bien là, haut dans le ciel en cette heure matinale où il ne devait que se lever. Je sentais, sans en connaître la cause, une angoisse grandissante dans mon ventre, comme si mon cœur remontait inlassablement vers ma gorge. Je décidai alors de monter la côte à l'opposé du Guindy, pour interroger les braves paysans qui commençaient leurs activités d'agriculture à ce moment de la matinée.

À une cinquantaine de mètres de moi, se trouvait le champ de M. Gouarnec, un petit commerçant qui vendait sa récolte le samedi, au marché de Tréguier.

Je pénétrai dans son champ et le hélai :

« Gouarnec, Gouarnec ! », comme il se faisait appeler. Il arrêta les bœufs qui tiraient sa charrue et se retourna vers moi.

« Oué ? Ah, l'voisin d'en bas. Veux-tu des choux ? C'est cinq francs l'uni... »

— Non, merci, le coupai-je. Tu as vu le soleil ?

— Quoi, l'soleil ?

— Il ne bouge plus. »

Il leva son front trempé de sueur vers le ciel, puis se tourna vers moi.

« Ben si, pour sûr. Tout à l'heure, il était au d'ssus du pommier là-bas, déclara-t-il en pointant du doigt ledit pommier.

— Tu as eu de la fièvre, récemment ?

— Ben non, c'est toi qui délires. Mange des choux, t'iras mieux, répondit-il en bon commerçant.

— Non, merci, répétai-je sèchement. À samedi.

— Salut. » fit-t-il en remettant ses bœufs en marche.

Je ne comprenais plus rien. Je voulus regarder le soleil, pour vérifier sa position, mais fus aussitôt aveuglé. Il était encore plus lumineux que tout à l'heure, et le ciel était toujours désespérément bleu. Étais-je en train de délirer, comme le prétendaient mes voisins ? Ou alors, étais-je dans un rêve ? Une petite voix intérieure me rétorqua que si c'était le cas, ça aurait été un cauchemar...

M'efforçant de chasser toutes ces réflexions plus obscures les unes que les autres de ma tête, je me décidai à faire une petite promenade, espérant que celle-ci me remettrait les idées en place. Je choisis la promenade des méandres, celle où je serais le plus abrité, sous les arbres, de cet astre de jour, qui m'insupportait et m'éblouissait en permanence. Une fois dans le bois bordant le Guindy se tortillant à la manière d'un serpent, je fus immédiatement soulagé, et pus enfin enlever ma main que je gardais au-dessus de mes yeux depuis ce matin.

Malheureusement, mon soulagement ne fut que très provisoire. Quelques minutes plus tard, j'avais l'impression d'être à nouveau en plein soleil, bien que j'étais toujours sous le couvert de la végétation abondante qui bordait le sentier. Insupporté rapidement, je m'assis sur une souche et prit ma tête dans mes mains.

Quelle joie de revoir l'obscurité, de pouvoir se reposer sans plisser ses yeux, de pouvoir profiter dans le calme de l'instant présent ! Jamais je n'aurais cru autant apprécier cette noirceur d'encre qui me permettait elle-même de pouvoir apprécier la fraîcheur des sous-bois, le chant des oiseaux et le bruit du vent dans les arbres ! Au diable la Sainte Lumière !

* * *

Toujours la tête dans les mains, toujours assis sur la souche, je m'éveillai. Tous mes muscles étaient endoloris de ce somme assis et mal installé. Je me rendis alors compte de mon ventre criant famine. Je devais largement avoir dépassé l'heure du déjeuner ! Je sortis la tête de mes mains, mais tellement que ce satané soleil m'éblouissait, je dus couvrir mes yeux de ma main et ne voir uniquement que par les minces fentes entre mes doigts. Je pris la direction de chez moi, où je pourrais manger et me mettre à l'abri de la lumière. J'avancai péniblement, la lumière s'insinuant plus entre mes doigts à chaque instant. Épuisé, je m'assis où je pouvais pour faire une pause et fermer mes yeux. Cela me soulagea grandement, mais quelques instants plus tard, la lumière passait outre la double barrière de mes paupières et de ma main.

Pressé de rentrer chez moi, je me remis en route, toujours la main sur mes yeux, les doigts légèrement entrouverts pour me permettre de me repérer. Je ne me repérais, d'ailleurs, que grâce aux endroits plus sombres, formes aux contours indistincts dans un océan de lumière. Alors que je descendais la petite côte et passais à côté du champ de M.Gouarnec, je fus pris d'un violent mal de crâne, soupirant à chaque pas que je faisais. Je me mis alors à courir, à courir, courir le plus vite que mes jambes me le permettaient. Alors que la douleur me donnait l'impression que mon crâne se fendait en deux, je bifurquai et me précipitai dans l'allée de Yann, conscient que je n'aurais pu tenir

jusque chez moi. Je tabassai la porte, attendis quelques insupportables secondes, et me ruai à l'intérieur dès que celle-ci s'ouvrit.

Je pus enfin retirer ma main de mes yeux. Les volets étaient tous clos, ce qui me permit d'apprécier à sa juste valeur la semi-obscurité.

Yann et Catherine se tenaient devant moi et me regardaient comme si j'étais fou. Je remarquai alors leurs chemises de nuit.

« Vous faisiez la sieste ? Excusez-moi de vous réveiller, mais...

— Que s'est-il passé ? lança Catherine

— Excusez-moi, répétai-je, je... Je dois être fatigué, le soleil m'insupporte, et... »

Yann et Catherine se regardèrent dans une parfaite incompréhension. Mon mal de tête ayant disparu dès lors que j'étais entré dans la maison, je pris alors conscience de la stupidité de mon comportement, à entrer comme un fou dans la maison de mes voisins.

« Le soleil ? questionna Yann, comme pour s'assurer qu'il avait bien entendu. La sieste ?... T'as point vu l'heure ? Et la nuit noire ? »

Je jetai un coup d'œil sur la grande pendule en chêne : minuit et quart... Je clignai des yeux, regardai à nouveau...

Sous les regards stupéfaits des deux Bretons, je courus vers la porte, l'ouvris et ne vit que la blancheur aveuglante du ciel.

Sans un mot, je sortis en me masquant les yeux de ma main. Ignorant la douleur revenant comme un coup de fouet dans mon crane, je courus à en perdre haleine jusqu'à mon palier et me ruai à l'intérieur sans réfléchir. Un peu apaisé, je traversai la cuisine, avec un seul objectif en tête : me coucher.

Seulement, dans le salon, dans mon fauteuil, il y avait là un monsieur.

C'était un homme d'âge mûr, et aux cheveux grisonnants. Sa barbe avait été rasée sans doute le matin même, ce qui laissait voir les rides qui sillonnaient son visage au teint rougi par le temps. Sa tête était penchée sur le côté comme un enfant qui cherche la réponse à une question d'algèbre. Un sourire goguenard étirait ses lèvres retroussées et ses yeux pétillaient d'une joie puérile, qui contrastait – presque absurdement – avec toute sa tenue. Elle ne consistait d'ailleurs, qu'en une longue cape noire qui tombait jusqu'au-dessus de ses genoux.

Sans chasser son sourire benêt de ses lèvres et en me regardant d'un air joyeux, il me déclara :

« Je vous avais bien dit de profiter de la dernière nuit de votre existence, mon cher ! »

04 – La Route des Pommiers d’Or,

de Marc Chauvin

Aux confins du royaume d’Arvendiel s’étendait une contrée que le soleil, au lever, caressait d’un or pâle : les vergers de Pommeraie-Val, les collines lourdes de pommiers et de vents tièdes. Là, le temps semblait s’écouler à pas comptés : la charrue grinçait, le coq saluait l’aube, et l’air embaumait la terre grasse. Mais, à l’horizon, un autre monde montait : Lorm-Ville, cité neuve, hérissée de tours d’ardoise, de lanternes de cuivre, de pavés frais et d’ateliers grondants. Entre les deux soufflait déjà le vent du conflit : la ville gagnait du terrain, la campagne se serrait sur ses racines.

C’est dans ce balancement des âges que grandissait Zo-Malric, enfant de ferme, tignasse indomptée sous une « cache-tête » râpée qui lui donnait des airs de capitaine. Fils de laboureur, il courait plus qu’il ne marchait, ricanait plus qu’il ne priait, et ses farces, bien qu’innocentes, faisaient soupirer tout Pommeraie-Val. Pourtant, dans ses yeux pétillait la curiosité : il regardait la ville avec l’effroi et le désir des enfants qui devinent que leur monde change.

Sous sa colline, disait-on, dormait Andravi, le nain des temps anciens, gardien d’un anneau maudit capable de façonner le destin des hommes. Et déjà, la rumeur courait : la route de Lorm-Ville devait traverser la Pommeraie...

La ferme familiale, que l’on nommait La Pommeraie de l’Hirondelle, semblait née du souffle même de la terre. Ses murs blanchis à la chaux, veinés de fissures fines comme des rides, portaient le souvenir des générations passées. À la belle saison, les vergers s’emplissaient d’un murmure d’abeilles ; les pommiers, chargés de fruits lourds, s’inclinaient sous leur propre abondance. La vieille charrue dormait à l’ombre du hangar, lame rouillée, mais encore digne ; dans l’étable, le souffle des bêtes composait une musique lente, rythmée par le craquement du bois et le grattement du foin. Sur le seuil, la porte grinçait d’une plainte familière, et le chien Brume, fidèle gardien des nuits, levait l’oreille au moindre pas inconnu.

Chaque objet, ici, semblait doué d’une mémoire : la tabatière du grand-père, ternie par l’usage ; la roue du char que le père de Zo-Malric avait cerclée de fer à la forge du hameau ; la lampe d’huile dont la flamme vacillante projetait sur le mur les silhouettes des ancêtres. Dans ce décor, le temps n’était pas une fuite, mais un cycle : la semence, la moisson, l’hiver qui refermait les champs, puis le retour du printemps.

Le soir, près de l'âtre, les anciens parlaient d'Andravi, le nain maudit des temps enfouis. « Sous la colline, disait-on, repose son anneau d'or ; et celui qui le prendra ne régnera que sur des ruines. » On racontait qu'autrefois, avant les villes et leurs lanternes, un royaume féerique avait prospéré sous ces terres, jusqu'à ce qu'Andravi, trahi par les hommes, enferme sa richesse dans la pierre et jette sa malédiction : que tout or sans racine devienne poison.

Zo-Malric, bien qu'enfant, sentait dans ces récits une lourdeur d'héritage. Il aidait son père aux foins, menait au marché un jeune cochon piaillard, et, du haut de la colline, observait la fumée qui montait de Lorm-Ville. Il rêvait des arches de pierre, des charrois étincelants, des voix qui résonnaient sous les halles. Pourtant, au crépuscule, quand la campagne s'emplissait du chant des grillons et de l'odeur du foin, il aimait ce silence qui n'appartenait qu'à la terre.

Un soir, Hervin Le Charron, vieil artisan à la barbe d'étaupe, lui confia qu'autrefois, l'anneau d'Andravi avait semé la discorde entre les familles de la vallée : l'envie, la jalousie, la route rompue entre frères. Ce passé, croyait-il, sommeillait encore sous la colline. Or, la ville montait à l'assaut du versant. Et Zo-Malric, héritier d'un monde de terre et de songes, pressentait déjà qu'entre le marteau du progrès et l'enclume des traditions, la Pommeraie de l'Hirondelle allait devoir choisir son destin.

L'annonce tomba un matin clair, portée par le crieur public de Lorm-Ville : la route pavée serait prolongée jusqu'à Pommeraie-Val, « afin d'unir la campagne et la cité dans un même élan de progrès ». À la taverne du hameau, la nouvelle fit l'effet d'un vent d'équinoxe : certains y virent la promesse d'un âge nouveau, d'un marché plus vaste, d'artisans venus échanger leurs outils contre des pommes et du cidre ; d'autres, les plus anciens, murmurèrent que c'était le début de la fin – la pierre sur la terre, le fer contre la sève. Le père de Zo-Malric, homme droit et fier, fronça les sourcils : « Une route, c'est comme une lame : elle coupe autant qu'elle relie. »

Pour comprendre ce qui se tramait, il emmena son fils à Lorm-Ville. Ce fut pour Zo-Malric une révélation. Dès l'entrée, la ville bruissait d'une vie inépuisable : les roues de charrettes frappaient le pavé en cadence, les soufflets des forges exhalaient une haleine de feu et de soufre, les commères tissaient leurs voix dans un brouhaha de marché. Des odeurs de cuir, de poisson et de cire fondue se mêlaient au vent. Des bourgeois vêtus de drap fin se pressaient sous les enseignes peintes ; leurs gestes lents, leurs regards mesurés contrastaient avec la vivacité des gens des champs. Zo-Malric, bouche entrouverte, avançait dans ce labyrinthe de pierre et de lumière, fasciné et inquiet à la fois.

À l'auberge du Griffon d'Or, son père retrouva les notables de la cité, rassemblés pour discuter du tracé de la route. Parmi eux, une femme en robe prune, Madame Broche, usurière connue, faisait tourner entre ses doigts un bijou qu'on devinait ancien. Elle s'adressa au père : « Vendez-moi vos

vergers, brave homme ; je vous en ferai un bon prix avant que la route ne vous prenne tout. » Le fermier serra les poings ; Zo-Malric sentit dans sa nuque la brûlure d'une révolte muette.

Ce soir-là, fuyant la lourdeur des discussions, l'enfant s'éloigna par la colline. Le crépuscule jetait un voile rouge sur les vergers. Il suivit un sentier connu des chasseurs et découvrit, entre deux rochers, une ouverture béante, comme la gueule d'un ancien monstre. Il s'y glissa. Le tunnel descendait, humide et froid ; sur les parois, des runes effacées brillaient d'un éclat intermittent, pareilles à des braises sous la mousse. Zo-Malric se rappela les mots du vieux Hervin : « *Là-dessous repose l'anneau d'Andravi, et celui qui l'éveille bouleversera le monde.* » Dans la pénombre, il crut voir luire un cercle doré au creux de la pierre – un reflet si pur qu'il en retint son souffle. Était-ce un rêve ? Il tendit la main, mais la peur le fit reculer ; le grondement lointain de la ville semblait remonter jusque-là.

Le lendemain, les ouvriers de Lorm-Ville arrivèrent sur les terres de la ferme et abattirent les premiers pommiers pour dresser leurs jalons. Le père protesta ; les hommes rirent. La colère de Zo-Malric éclata comme l'orage : à la nuit tombée, il dévissa les boulons d'une machine à vapeur et vida un sac de sable dans son conduit. La farce tourna court – au matin, les citadins crièrent au sabotage. On parla d'amende, de saisie, de punition exemplaire.

Quand il vit son père tête basse devant le conseil, Zo-Malric sentit la morsure de l'injustice. Alors, dans le tumulte de son jeune cœur, germa une résolution étrange : retrouver l'anneau d'Andravi, non pour l'or, mais pour rendre justice à la terre, pour « renégocier » avec la ville. L'enfant des champs, ignorant la gravité de sa promesse, venait de lier son destin à celui du royaume.

Cette nuit-là, lorsque la lune se coucha derrière les collines, Zo-Malric prit sa décision. Le cœur battant, il s'enfonça dans la bouche noire du tunnel, une lanterne tremblante à la main. Les runes, que le temps avait presque effacées, luisaient d'une clarté pâle, comme si elles reconnaissaient en lui le souffle d'un ancien serment. Le garçon avançait lentement, guidé par la mémoire des récits du vieux Hervin. Dans son esprit, l'anneau d'Andravi n'était plus un trésor maudit, mais la clé d'une réconciliation : unir la ville et la campagne, affranchir les laboureurs de la pauvreté, enseigner aux citadins que le passé n'est pas une ombre, mais une racine.

Au fond du boyau, une lueur dansa. De la pierre humide surgit une petite silhouette trapue : Skarin, le gardien de l'anneau. Son visage était celui du temps lui-même, ridé, moqueur, mais plein d'une sagesse vive. D'une voix rugueuse, il parla dans une langue oubliée, que Zo-Malric comprit pourtant :

— *Tout progrès sans mémoire devient ruine ; tout héritage sans partage devient fardeau.*

Les mots résonnèrent comme un jugement. Le garçon sentit son âme tiraillée : devait-il prendre l’anneau pour l’offrir à la ville, ou le cacher pour sauver la terre ? Son esprit se débattait entre deux mondes : l’éclat des lanternes sur le pavé, la douceur du vent dans les vergers. L’un promettait l’avenir, l’autre la fidélité.

Alors, mû par une intuition plus grande que lui, Zo-Malric fit un vœu : il ne serait ni voleur ni gardien, mais médiateur. Il emporta l’anneau, non comme un pouvoir, mais comme une parole. À l’aube, il se présenta devant le Conseil de Lorm-Ville. La salle sentait la cire et le bois poli ; les bourgeois en manteaux sombres, les paysans en chemise rêche, attendaient. D’une main tremblante, Zo-Malric posa l’anneau sur la table :

— *Voici la promesse d’Andravi. Que la ville respecte la terre, et la terre nourrira la ville.*

Le silence fut profond. Enfin, le prévôt scella un pacte : « Ville et campagne, passées et futures, unies par l’imaginaire que nous ferons réel. » Zo-Malric sentit que le monde venait de basculer – non dans la magie, mais dans l’espérance.

Les semaines suivantes virent renaître la Pommeraie de l’Hirondelle. Les ouvriers de la ville, sous le regard attentif des paysans, redressèrent les jeunes pommiers abattus, et le canal, creusé selon le pacte, fit luire son premier filet d’eau claire au milieu des champs. La ferme respira de nouveau : le bruit du marteau se mêlait au chant des oiseaux, l’odeur du fer à celle de la pomme mûre. Sur le seuil, Zo-Malric, apaisé, remit sa « cache-tête » sur sa tignasse et contempla la route pavée qui s’éloignait vers Lorm-Ville, mince trait d’argent entre collines et horizon.

Sous la colline, la légende survivait. L’anneau d’Andravi, désormais exposé dans une alcôve de la maison-commune de Pommeraie-Val, brillait d’une lumière tranquille. Il rappelait à tous que le passé ne s’efface pas : il se transforme, et c’est l’imaginaire qui en tisse les ponts. On disait que le jeune garçon deviendrait, dans dix ans, architecte du canal, conservateur des vergers ou conteur des légendes – peut-être tout cela à la fois.

Le crépuscule tomba sur le verger. Les lanternes de la ville luisaient faiblement à l’horizon, comme un rêve lointain. Et tandis que la route pavée s’enfonçait dans les collines fruitières, Zo-Malric sut que l’avenir ne se bâtit pas seulement sur la pierre ou le verger : mais sur ce que l’on ose retenir du rêve.

05 – Son village, sa ville et le monde,

de Claude Bonne

I

Je suis né pendant l'Occupation dans un village du département de la Seine, aujourd'hui Val-de-Marne. Je dis village car le mot fleure bon la campagne et c'était bien le cas quand j'étais petit. Il y avait encore une ferme tout près de la mairie et de l'église. Le charbonnier livrait l'anthracite et le boulet avec une charrette tirée par un cheval. Chaque maison possédait son jardin où poussaient poireaux, radis et petits pois. Mon grand-père y cultivait même du tabac dont il faisait sécher les feuilles dans le grenier comme l'avait fait sa famille dans son village de Dordogne.

On ne parle plus de village pour désigner une commune de banlieue où le RER a remplacé l'autobus à plateforme avec son receveur qui nous aidait à monter quand nous étions en retard. Les déjeuners sous les arbres en famille avec les amis ne se seraient jamais terminés sans chansons. Mon père se faisait prier pour déclamer un grand air de Bérard, mon grand-père récitait Le Corbeau et le Renard en argot, ce qui enchantait les enfants et maman racontait avec l'accent morvandiau une histoire désopilante de Marise Martin. Chacun y allait de sa chansonnette. Jamais un voisin ne se serait plaint de nuisances sonores, il aurait plutôt demandé à se joindre à nous pour participer à la fête et goûter l'eau de vie de prune, point d'orgue des agapes du dimanche.

Désormais mon village natal n'est plus qu'une cité-dortoir dont les habitants travaillent à Paris. Dans la grande rue il n'y a plus de marchand de couleurs, les gens vont en voiture chez Leroy Merlin ou à Castorama. On va penser que je suis passéiste mais c'est faux, pour ma toilette j'aime mieux la salle de bain que l'évier de la cuisine, mais cela n'empêche que je me remémore avec émotion mes années d'enfance si heureuses dans mon village de banlieue.

J'habite aujourd'hui une agréable ville en bord de mer. Il y a une mairie bien sûr, pas de ferme mais plusieurs églises d'ailleurs assez peu fréquentées. Il n'y a plus de charbonniers mais des livreurs de mazout. On cultive des géraniums sur nos balcons mais on achète nos légumes chez les Mousquetaires de la distribution. On prend le tramway mais le wattman ne nous aide pas à y monter. On ne déjeune plus sous les arbres entre amis mais on dîne en silence dans des restaurants réputés où le dressage des plats compense, si l'on veut, l'indigence de la nourriture. On a supprimé le digestif, on surveille son alcoolémie des fois qu'on serait contrôlé. Vous allez penser que je suis un vieux réac mais c'est faux j'apprécie le confort que nous offre le progrès.

II

Je suis une indéboulonnable Parisienne, je ne conçois pas de vivre ailleurs qu'à Paris. L'odeur même du métro m'est indispensable pour me sentir en vie. Je suis née après-guerre à Ménilmontant et compte bien être enterrée au Père-Lachaise. J'aime l'agitation de la rue, le bruit des voitures sur les pavés après la pluie.

Je suis ravie quand je suis invitée par des amis qui ont quitté Paris pour vivre à la campagne mais je ne me vois pas y habiter toute l'année.

— Ça ne vous manque pas les magasins, les cinémas, les brasseries 1900 et le décor incomparable de la capitale, la tour Eiffel, le Louvre, l'Étoile, le Sacré-Cœur, et j'en passe ? Votre église du XI^{ème} siècle ne fait vraiment pas le poids ! Ce chemin le long du canal est calme et agréable, je vous le concède, mais j'aime mieux me balader sur les quais et chiner dans les boîtes des bouquinistes.

— Chère amie, je crois que tu enjolives ta vie parisienne, tant mieux pour toi, mais tu ne nous parles pas des SDF qui campent un peu partout maintenant. Ce ne sont pas les sympathiques clochards des cartes postales d'autrefois mais de pauvres gens venus échouer dans un paradis qui n'existe pas. Tu aimes le métro mais à ton âge tu n'y es jamais aux heures de pointe et tu ne risques pas de te faire peloter. Combien de fois par an vas-tu au Louvre et à Orsay ? Combien de fois vas-tu dîner à la Coupole ou chez Julien ?

Nous sommes heureux de ne plus respirer les gaz d'échappement des voitures et de voir des biches s'aventurer dans notre jardin. Nous ne sommes pas des sauvages ici et connaissons tous nos voisins. Nous marchons ensemble le week-end et à l'automne nous allons aux champignons dans le petit bois à la sortie du village. Nous avons un ciné-club où nous voyons les classiques que nous avons ratés lorsque nous étions des Parisiens trop occupés. La campagne ne nous condamne pas à l'exil.

III

Je suis parti en postdoc à l'Université Vanderbilt après avoir soutenu ma thèse à Jussieu. La vie à Nashville, capitale de la country, n'est pas très rock and roll. L'université est ouverte h24 et je n'ai rien d'autre à faire que d'y travailler. À part le patron du labo qui est américain, la plupart des chercheurs ne le sont pas. Question tourisme, c'est limité. J'ai visité la copie du Parthénon avec Georgios, un collègue grec et j'ai fait une excursion à la distillerie du Jack Daniel, le whiskey du Tennessee, avec Eliott un chercheur écossais. Il est recommandé de ne pas y aller en voiture !

J'ai invité Maria, une brillante chercheuse brésilienne, à faire une mini-croisière musicale et gastronomique sur la Cumberland River à bord d'un bateau à roues à aubes, alors que je ne suis jamais monté sur les bateaux-mouches parisiens. En fait, je ne connais pas Paris ! Entre mes études, le sport et les week-ends à la campagne avec mes chers parents écolos, je n'ai rien vu de ma ville natale, je pense que c'est le cas de nombreux Parisiens. Mes copains américains la connaissent mieux que moi.

Je suis né au XXIème siècle et je n'ai pas eu la crainte de voir la France occupée par une puissance étrangère. L'attachement au pays et à son patrimoine n'a pas été stimulé par la peur de se le voir confisqué. Quatre-vingts ans de paix et Erasmus nous ont donné le goût de l'international. Notre génération n'est plus enracinée dans un village, une ville et même dans un pays, elle est démangée par des envies de tour du monde.

Mon grand-père, nostalgique de sa banlieue, et ma grand-tante, fanatique de son Paris fantasmé, me regardent avec compassion, prêts à me réciter « Heureux qui comme Ulysse » espérant me garder dans leur petit Liré.

06 – Le vieil homme,

de Nicolas Retif

À chaque coup de pédale, Mr. Borny ralentissait.

Sa sortie avait pourtant démarré à merveille. Dès six heures du matin, le quarantenaire gris comme un soupir avalait les kilomètres pour s'éloigner, - une fuite en boomerang -, de la capitale.

Le plaisir de prendre du temps pour soi mettait du temps à se frayer un chemin vers la surface, peinant à trouver de l'air dans une mer de course perpétuelle, de responsabilités, réelles ou imaginées, de stress, désiré ou subi. Que le temps passait vite à ses yeux, dans l'émeute des semaines pleines à craquer.

Ce samedi matin était donc un oasis, temporel et spatial, pour lui. Et comme Mr. Borny était un homme de rentabilité, il allait enfin chez son père, qui savourait sa retraite loin de la ville. Voilà trop longtemps qu'il repoussait ce moment. Lui téléphoner était déjà difficile à intégrer dans ses semaines, mais le voir ? Mr. Borny secouait la tête pour chasser la sirène persistante de la culpabilité.

Il pédalait, il ralentissait. Mais au-delà de la fatigue qui s'accumulait, des forces étranges tiraient les ficelles, et il le remarqua bien assez tôt.

Un par un, il avait écumé tous les villages qu'il connaissait si bien pour les avoir traversés plus de fois qu'il ne pouvait s'en souvenir. Mais tous étaient marqués par des maux qui n'étaient jamais arrivés à ses oreilles. Fenêtres barrées par des planches, ouvertures emmurées, maisons détruites, carcasses de voitures à nu, chaussée où s'immisçait la végétation... Les stigmates d'une guerre perdue contre le temps s'accumulaient, et empiraient à mesure qu'il avançait vers son village natal.

Celui où, haut comme une brouette, il avait bu du marc de raisins pour combattre les hivers rigoureux, s'était fait peur en coinçant sa jambe dans une racine de Tilleul centenaire, avait appris à pédaler sans petites roues rouillées à l'arrière, avait tapé dans la balle avec le fils du voisin. Qu'en restait-il ? Il serra un peu plus fort son guidon, et tenta d'accélérer. Il ralentit.

À l'arrivée, il ne trouva qu'un paysage ensauvagé au lieu d'un doigt de civilisation. Mais, et son cœur s'alléga, seule trônait encore à l'endroit exact dont il se souvenait, la maison de son enfance. Alors, fatigué, affamé et assoiffé, il toqua. Et le vieil homme lui ouvrit.

L'odeur familière du café aux notes brûlées de pétrole sortit Mr. Borny du sommeil. Il s'étira dans le plaid avec la grâce d'un vieux chat d'appartement avant d'ouvrir les yeux.

Papa ? La petite silhouette trapue le replongea quelque 40 ans plus tôt. Il se réveillait un 25 décembre sur ce même canapé, humant les mêmes notes et épiait le même dos s'affairer sur le plan de travail.

Pourtant ce n'était pas le même canapé, ni les mêmes arômes, et encore moins le même dos. Ce vieil homme voûté devait caresser les cimes hivernales des 80 ans, alors que son père en avait 65.

— Je t'entends bouger, gamin. Viens te chercher une tasse, ça commence déjà à tiédir.

Tiédir ? Le café était brûlant. L'étrangeté de la situation était d'une acidité que l'hospitalité du vieil homme ne parvenait pas à basifier.

— Merci. Qui êtes-vous ?

Le vieil homme rayonna d'un rire aussi franc que bref.

— Juste un vieil homme du coin, qui accueille un quarantenaire fatigué chez lui.

— Ça ne peut pas être tout. Qu'avez-vous fait de mon père ?

— Ton père ? Que tes secondes sont lentes, pour quelqu'un qui vit trop rapidement. Il aurait eu l'occasion de te le dire, si tu l'avais appelé plus régulièrement. J'ai... Je fais de mon mieux pour prendre soin de lui depuis des années. C'est ce que font les gens qui prennent le temps pour les autres.

— Ce n'est pas aussi simple...

Mr. Borny se réfugia dans le café pour ne pas avoir à regarder le vieil homme dans les yeux. Il ne lui avait toujours pas dit où se trouvait son père. Il lui cachait quelque chose.

Tandis qu'il récupérait durant les heures qui suivirent, - aveugle aux signaux de son corps, il était arrivé à destination au bord du malaise -, Mr. Borny épiait les allées et venues du vieil homme dans la maison. Ce dernier y évoluait avec une familiarité que seules les années pouvaient procurer. Quelle que soit la comédie qu'il jouait, elle avait cette part de vérité : il connaissait la maison.

À chaque fois que le vieil homme revint dans le salon, le quarantenaire voulut lui demander où était son père. À chaque fois, la question lui sembla plus lourde qu'à la précédente occasion et le courage lui fit défaut. Peut-être que sa vigilance le trompait, mais le regard du vieil homme ne se faisait-il pas également à chaque fois plus dur ? Comme s'il attendait quelque chose de sa part, qui ne venait pas. Mais peut-être y voyait-il seulement le reflet de ses fautes.

Tout ce qu'il parvint finalement à faire, c'est annoncer son départ, que le vieil homme refusa. Pour lui, Mr. Borny n'était pas rétabli et devait au moins rester dormir. Celui-ci, autant parce

que la fatigue l'affaiblissait encore que parce qu'il savait qu'il lui restait quelque chose à faire, se résigna à rester.

Enfin, pendant que le vieil homme préparait le repas, il osa lui formuler la question qui depuis des heures résonnait en silence dans la maison. Celui-ci posa son couteau et leva les mains au ciel en silence, criant dans sa tête "enfin !" si fort que Mr. Borny jura l'entendre. Profitant du soleil, qui ne s'était pas encore couché, le vieil homme invita son invité à sortir dans le jardin.

Devant la stèle gravée au nom de son père, Mr. Borny cligna trois fois des yeux avant de regarder ses pieds. À quel moment cette simple course de vélo avait-elle tourné au cauchemar ? Derrière lui, le regard lourd de reproches du vieil homme lui brûlait le dos.

— C'est arrivé il y a quarante ans de cela. J'ai racheté la maison et simplement dressé cette stèle pour avoir un lieu de commémoration.

— Je ne comprends pas. Je l'ai eu au téléphone il y a encore une semaine, peut-être deux...

— Ah ! Que tes semaines sont étranges.

— Elles sont si courtes, je cours partout, je termine tard, je ne vois pas le temps défiler...

— Tu *penses* que le temps va plus vite pour toi, mais as-tu la moindre idée de la vitesse à laquelle il s'écoule pour un vieil homme loin des siens, dans un lieu reculé ? Le temps s'écoule comme une rivière après une ondée. Tes semaines d'homme pressé sont nos vies paisibles, et le temps que tu t'en rendes compte nous ne sommes déjà plus là.

— Es-tu un fantôme ? Tu me hantes depuis que je suis là, en quelques secondes tu t'étais jeté sur moi alors que j'étais affaibli pour me tourmenter.

— Oui, bien sûr. Un fantôme qui fait du café. Au lieu de dire des âneries, viens m'aider avec le dîner, tu dois reprendre des forces. La prochaine fois, peut-être que nous prendrons le temps de jouer à la balle comme avant.

07 – Montagnes russes,

de Cloé Vuillemot

Minuit dix-huit.

Un froid mordant me saisit à l'arrière de la nuque. Je suis à genoux sur les pierres glacées de cette ville étrangère, une ville sans nom ni repères. Il fait nuit noire. Nuit froid, nuit vide, comme une nuit d'attentat tout simplement. Dans la flaque où se noie mon reflet, mon visage tremble, il se délite, se dissout. J'ai cette sensation de liquide qui serpente le long de mes cervicales, et ma main, posée en pansement dérisoire, ne suffit pas à contenir la fuite. Les gouttes de sang viennent embuer le dessin de mon reflet.

Des silhouettes opaques déambulent sur la place, c'est le chaos. Mon cœur s'emballe, cogne, trop fort, trop vite. La cage qui le contient devient trop petite pour tout ce qui veut en sortir. La panique me tord les os. Je sens l'odeur de la mort. Elle est partout. Je ne sais plus si j'ai mal. Je crois que la peur a balayé ma douleur. Elle aussi a une odeur, plus sale, plus humaine. Le silence est si lourd.

Une ombre s'approche. Un soldat, jeune, s'accroupit. Sa main se pose sur mon épaule, douce presque. Il dégage les cheveux de ma nuque, et évalue les dégâts. Il ne dit rien mais moi je sais. Je la sens cette odeur m'enlacer si fort. Cette odeur qui ne me quittera plus jamais. Le vent se lève. Je suffoque.

Mes yeux s'ouvrent. Mon lit est froid, presque autant que le sol de mon rêve. Mes cheveux collent toujours à ma nuque. Ma main glisse cherchant l'orifice présent il y a encore une seconde. Rien. La peau est lisse. Pas de plaie, juste ce vide immense.

Brutalement je m'arrache à mon autre monde. J'ai rêvé de Baptiste. Encore. C'est toujours lui. Ici, il n'y a plus rien. Juste le manque, étalé partout.

Sans le savoir cette scène de guerre est venu briser nos retrouvailles. Simplement pour me rappeler à quel point le retour à la réalité fait mal.

Oui j'ai mal. Pas dans le corps. C'est plus profond. Une douleur sourde, qui s'étire à chaque respiration. Il n'est pas là. Nos rendez-vous nocturnes sont devenus mon seul remède. Mon

mensonge préféré. Et pourtant... Chaque fois que je me réveille, j'ai encore son odeur sur la peau, sa voix dans ma tête. Je le sens. C'est réel, même si ça ne devrait pas l'être. Ma peau se souvient, mes lèvres trahissent mon bonheur.

C'est intense, douloureux, vrai. C'est nous. Même si nous n'existons plus que dans la nuit. C'est viscéral. C'est la beauté violente de ce qui n'existe plus, et qui pourtant continue de battre, en moi.

Huit heures dix-sept.

Le cadre est idyllique, presque irréel. La couleur des pins contraste avec le littoral terracotta et le bleu violacé de l'eau. N'allez pas croire que le gris béton n'existe pas ici. Mais oublions-le un instant. La palette de couleurs que nous offre le lever du soleil est saisissante. Cette lumière qui transperce les nuages avec timidité et intensité à la fois, bercée par le bruit des vagues qui viennent se briser sur les rochers avec pudeur.

Il est là debout, chacun de ses traits est souligné par le soleil, simplement beau. L'eau est un peu fraîche, juste assez pour nous rappeler que l'on est vivant.

On échange quelques mots, mais l'instant nous demande d'être silencieux. Le spectacle prend toute la place.

Je me surprends à vouloir m'approcher, à toucher sa peau, comme un appel, il m'attire. Cette idée irise mes poils comme une caresse, je ne saurai dire si c'est lui ou l'eau trop froide. Les deux je crois.

Baptiste m'a avoué avoir rêvé de moi aussi cette nuit-là.

Imaginez. Imaginez ce monde plus subtil où nous pourrions nous retrouver sans que la vague de nos actes n'emporte personne, sans que nos projets n'éclatent comme des graines de maïs laissées trop longtemps au micro-onde.

Dans ce monde-là, je n'aurais même pas à lui crier combien c'est profond, il le saurait sans aucun mot, aucun geste. Là-bas les émotions sont des couleurs, les sentiments sont des sons.

Et à chaque réveil c'est la même chute libre. Brutale. Douloureuse, un peu plus à chaque fois. Alors j'attends patiemment la nuit d'après pour m'ôter de ces chaînes, quitter enfin cette enveloppe charnelle, m'évader, oublier ce monde qui m'écrase et me brûle.

Arracher cette cellophane invisible qui m'opprime et me ramène dans le monde réel. Jeter ces habits qui m'apparaissent trop étroits et qui, au contact de mon épiderme me rappelle à quel point tout cela est concret.

Où il est ce bateau qui mène au pays des rêves ?

Alors je le cherche partout, sur chaque nouveau visage, dans chaque rafale de vent, à travers chaque frisson. Il n'est nulle part mais il est partout à la fois.

Vingt-trois heures six.

Il me raccompagne, gentleman forcément. On échange quelques mots, légers comme toujours. De toute façon avec lui rien n'est difficile, ni les mots, ni les gestes. À chaque regard je me sens un peu plus vivante. Le vent effleure mon visage, je voudrais pouvoir dessiner cet instant pour l'ancrer dans la feuille comme je l'ancre en moi. Il raconte des sottises, je rie, forcément. Il me demande si je ne vais pas faire exprès de ne pas trouver mes clés comme dans ce film où Cameron Diaz tripote timidement son trousseau en espérant que son prince vienne enfin lui offrir ce baiser qu'elle désire tant. Mais je ne suis pas Cameron. Et malgré cette sensation d'infarctus dans ma poitrine je ne m'autorise pas à faire le premier pas. Les sept verres de Blue Lagoon auraient pu aider, mais ce soir-là je manque d'audace. Adieu l'insouciant jeune fille qui balayait tout sur son passage sans se préoccuper de quiconque. Cette fois-ci, je pense à lui, à ses envies et ses projets. Et même si j'ai l'impression que chacun de ces gestes est une ouverture, je doute. Il est comme ça Baptiste, il est avenant, il plaît à tout le monde. Il a toujours des mots justes, il est cultivé, solaire et extrêmement mignon (finalement on dirait que les Blue Lagoon font effet). Alors je ne tente rien, lui non plus de toute façon. Je vois sa silhouette disparaître à droite au fond du couloir sans jamais me tendre cette main, ou ce « revient » qui aurait pu tout envoyer valser.

La vérité c'est que j'ai été lâche, j'ai eu peur. Peur que son âme n'ait pas été marquée comme la mienne, peur que son monde n'ait pas changé d'axe de rotation avec autant de puissance que le mien.

Quatre heures seize.

L'eau brûlante dégouline sur ma peau. L'odeur de fleur d'oranger du savon enivre la salle de bain. Il dépose ses lèvres au creux de ma nuque, comme s'il savait pour la balle logée dans la nuque la nuit précédente. Il me mord, comme pour marquer son territoire, comme pour laisser son empreinte. Il n'oublie aucun centimètre de mon corps. La chair de poule parcourt toute ma colonne, des millions

de papillons logent au fond de mon estomac. Au moins dans mes songes, il est tout à moi, je ne le partage pas. Nos ébats sont un mélange parfait de force et de douceur. De la précision de ses caresses, à la justesse de ses baisers, tout me fait chavirer. Il ne s'arrêtera que quand mes joues seront du même rosé que la tache de naissance présente sur son bas-ventre. Je lui appartiens, mon corps ne sait pas mentir.

C'est magnétique. La définition même de l'attraction. Le réveil va être brutal. Encore.

Cinq heures douze.

Cette nuit je n'ai pas rêvé. Seule une marque de morsure en guise d'au revoir.

08 – Les Jardins de Verre,

de Bruno Deslot

On disait que la ville avait mangé la campagne comme un serpent avale un œuf : lentement, sans bruit, jusqu'à ce que plus rien ne dépasse. Les anciens racontaient qu'autrefois, au-delà des dômes de verre, il y avait des champs de blé à perte de vue, des pluies tièdes et des soirs de rosée. Moi, je n'ai connu que les serres. Des milliers de kilomètres de structures translucides, alignées comme des mirages, où la nature survit branchée à des câbles.

Je m'appelle Éline, je suis jardinière de maintenance — ce qu'on appelait autrefois paysanne, je crois. Mon travail consiste à vérifier que les algorithmes de croissance respectent la « symétrie sensorielle » du système : que la lumière bleue pulse au bon rythme, que les racines ne se rebellent pas contre le béton nutritif. Chaque plante est identifiée, numérotée, et si elle dévie trop, on la recycle dans le compost synthétique.

Ici, les fleurs ne meurent pas, elles se reconfigurent.

Parfois, quand j'éteins les modules, je m'allonge entre deux bacs de basilic et j'imagine.

Je ferme les yeux, et j'entends un vent qui n'existe plus. Pas celui des extracteurs d'air, non : un vent vrai, chargé de terre et de pollen. Dans ces moments, j'ai l'impression de sentir quelque chose d'ancien battre encore dans le sol, sous les tuyaux, comme un cœur oublié.

Les superviseurs disent que c'est une illusion sensorielle due à la rémanence lumineuse. Peut-être. Mais je n'en suis pas si sûre.

Le mois dernier, une panne a touché le secteur D-19, là où les serres touchent la limite du dôme urbain. J'ai dû m'y rendre seule, car la zone est considérée comme « non rentable ».

En traversant les corridors dépressurisés, j'ai vu pour la première fois la muraille de la Cité : un mur de verre et d'acier haut de trente mètres, qui sépare la ville des serres. De l'autre côté, les tours-miroirs reflétaient un ciel artificiel, constellé de drones-lucioles. On raconte qu'à l'intérieur, les citadins vivent sans odeurs, sans poussière, sans saisons.

Quand je suis arrivée à D-19, la panne venait d'un vieux module d'irrigation. En soulevant une dalle, j'ai découvert quelque chose d'impossible : des racines vivantes, épaisses, tordues, qui perçaient le béton. Pas les racines d'un végétal contrôlé : non, celles d'un arbre.

Je n'avais jamais vu d'arbre en vrai.

Je suis revenue la nuit suivante, sans autorisation.

J'ai rampé entre les gaines, guidée par la pulsation des feuilles, comme une bête traquée par la lumière. Et là, je l'ai vu.

Un chêne, immense, dressé au milieu des serres en ruine, ses branches traversant le plafond fissuré. La lune — la vraie lune, pas le projecteur orbital — filtrait à travers les éclats de verre. Autour de lui, le sol n'était plus stérile : une herbe sauvage s'y accrochait, obstinée.

Je suis restée des heures à le regarder. J'ai touché son tronc, rugueux comme une mémoire.

Et dans ce contact, j'ai senti tout le reste : les étés d'autrefois, les bêtes, les pluies, la peur et la joie mêlées. Ce monde que les ingénieurs avaient effacé.

Depuis, je ne dors plus.

Je continue à aller travailler, à calibrer les lumières, à réciter les consignes. Mais chaque nuit, je retourne là-bas.

J'apporte des graines volées aux entrepôts. Je creuse la terre à mains nues. Parfois, j'entends sous le dôme le bourdonnement des capteurs ; parfois, j'entends autre chose : le chant des grillons, ténu, obstiné, comme s'il revenait de très loin.

Je sais qu'ils finiront par me repérer. Les systèmes d'alerte sont sensibles aux écarts de température. Mais ce n'est pas grave. L'arbre pousse. Les herbes gagnent. Une brèche s'élargit.

La semaine dernière, j'ai vu un phénomène que je n'aurais jamais cru possible : une fissure s'est ouverte dans la paroi du dôme. Dehors, le vrai ciel. On aurait dit qu'il hésitait, qu'il n'osait pas entrer. Puis, soudain, une pluie fine a traversé la fente. Elle s'est mise à tomber sur le chêne, sur moi, sur le sol.

Je n'ai pas bougé.

La pluie sentait le fer, la cendre et la vie. Elle lavait tout : le verre, la peur, les années.

Ils viendront bientôt, j'en suis sûre. Ils diront que c'est une contamination, un risque écologique, une anomalie.

Mais je sais ce que c'est : c'est le monde qui revient.

Quand ils me trouveront, ils verront que la serre n'est plus une serre.

Ils verront que la ville a commencé à germer.

Et alors, peut-être, ils comprendront que la campagne n'a jamais disparu : elle dormait, juste en dessous du verre.

~ Fin ~

09 – Le Gardien,

de Louise Kenesi

L'assortiment de mousses et de fougères accueillait l'automobile entre ombre et lumière, avec cette spontanéité qu'offre la nature lorsqu'elle n'est peuplée que d'elle-même. Les virages se succédaient, en file indienne, attendant leur tour. Parfois le vrombissement du moteur s'inclinait face à la pente, l'obligeant à rétrograder, comme en dédommagement à l'accession de ses contours raviniques. Je tentais de deviner la courbe prochaine et cela me donnait parfois mal au cœur. Lorsque le soleil se levait pour percer le haut chapeau des arbres, c'était comme pour traquer les milliards de gouttelettes de rosée réfugiées en leurs frondaisons. Leur dernière nuit était venue tandis que le jour se levait pour nous, petits êtres humains. Entre les feuilles repues par le sommeil et les larmes de la nuit se carapataient des formes, des ombres inconnues dont seule la forêt avait le secret. Tandis que je dépassais les forêts noires du Périgord, j'arrivais en haut d'un plateau rocheux, d'où se distinguait la silhouette d'un édifice médiéval. Le soleil se levait sur la façade et donnait à la pierre écrue une couleur ocre presque rougeâtre. C'était à l'automne 1972 qu'avait débuté mon reportage vers le château du Vivier. J'étais à l'époque pigiste pour la *Dordogne Libre* et mon directeur de presse m'y avait envoyé suite à la disparition d'un homme. Des cartes postales envoyées du monde entier avaient relancé la curiosité des villageois qui le croyaient mort.

Philippe, maire du village, m'avait donné rendez-vous dans le seul café de la ville dont il était également le gérant. Je traversais cette bastide pittoresque à l'architecture élégante pour arriver jusqu'à la place principale. Je trouvais le café facilement et je n'eus aucun mal à reconnaître Philippe à sa stature fière et aux yeux bleus et francs. Prompt à servir ou essuyer un verre. Les présentations furent brèves et chaleureuses il me convia à m'installer à une table. Cette histoire de carte postale était un événement qui n'avait échappé à personne dans les alentours. Je me demandais même si ma venue n'avait pas rempli le café plus que de coutume. Philippe s'installa à mes côtés, préservant près de lui son torchon à carreaux tout en me servant un café. Le torchon resta sur la table allongée, au repos, partageant jalousement le petit espace cerclé de cuivre avec mon carnet de note et mon enregistreur.

Alors Philippe débuta son récit, et toute la salle se tut pour mieux entendre cette histoire que j'entendais pour la première fois mais dont mes voisins de table semblaient ne pas se lasser. José le gardien du château, était un habitué des lieux – toutes les têtes opinèrent en cœur – un enfant du pays, éloigné du reste de la vie du village et pas mécontent de l'être. Il n'était pas tout à fait un

homme respecté car il avait une réputation aussi solide que fondée d'alcoolique et de marginal. Il vivait seul et sans enfant : sa mère était morte depuis longtemps, son père disparu lorsqu'il était enfant. Pourtant il était gardien du château du Vivier, fleuron du tourisme régional. Très compétent pour tout type de travaux de restauration il était le seul à avoir accepté de travailler pour la propriétaire des lieux, Mme Azlard. Tous deux se détestaient cordialement, il ne l'appelait que « la vieille pute » qui n'est rien sans l'accent chantant qui l'accompagne. Elle ne passait qu'une fois par an mais leurs rapports étaient si ingrats qu'elle ne prenait jamais le temps de le prévenir de son arrivée lors du seul jour qu'elle consacrait à son château. Arrivait sans saluer ses « gens » et repartait sans en dire plus. Tout le monde dans le village savait qu'il en profitait pour faire visiter le château à des inconnus en leur faisant arpenter les jardins et les ailes inhabitées en indiquant bien où se trouvaient les caméras et les alarmes de surveillance. Il poussait même l'audace jusqu'à faire camper les randonneurs de passage dans le jardin, toujours le seul jour où elle venait en indiquant bien aux visiteurs qu'il ne fallait pas se faire prendre. Ensuite il racontait ses exploits au reste du village sans prendre trop de risque car Mme Azlard ne se mélangeait jamais au reste du village. Beaucoup ne le croyaient pas, mais le trouvaient drôle. Comme la fois où il leur avait raconté qu'il avait invité des touristes danois à prendre un bain de minuit silencieux sous les fenêtres de sa Dame.

Un jour pourtant il arriva sur la place du village plus saoul que de raison mais très excité. Effrayant presque ceux qui ne le connaissaient pas et inquiétant les habitués. Il éclata à l'entrée du bar en criant “ Je pars en Amérique !”. Puis il dit à qui voulait l'entendre qu'il avait trouvé un trésor et que “c'était sûr” cette fois il allait quitter le village et traverser l'océan ! Il offrit une tournée générale à tous ses compagnons ; ce qui était fort inhabituel. Plus il insistait et plus on se moquait de lui, et personne ne le crut. Piqué dans son ego il les défia de le suivre jusqu'à l'endroit où il avait trouvé son trésor. Plusieurs l'accompagnèrent : sept d'entre eux firent le déplacement.

Les sept compères le suivirent gaiement ne lui épargnant aucune saillie. Lui marchait vite, plus avant, trop pressé de leur couper la chique ! Ils entrèrent par le passage arrière, ouvrant de grands yeux à la vue des moulures et des escaliers en pierre de taille. Très vite ils se dirigèrent vers la cuisine du château, puis la réserve. Ils passèrent sous une trappe qui menait au fameux souterrain. Là, l'ambiance fut moins chantante et plus inquiétante. Une série de couloirs sombres et peu engageants les attendait tandis que José marchait toujours plus vite. Ils entrèrent dans une sorte de salle assez haute formée par une clé de voûte en brique. C'est là qu'ils virent dans un renforcement un passage dans la terre. A ce moment-là ils comprirent que ce renforcement s'était effondré à la suite d'une fuite d'eau libérant un passage aux escaliers qui descendaient encore plus bas. Les petites marches de terre battue semblaient avoir fondu avec le ruissellement de l'eau. Philippe se souvenait avoir descendu ces marches à petits pas, tout doucement ; regardant bien ses pieds puis

bien le sol, puis bien ses pieds puis stupeur une pièce d'or ! Puis vingt pièces d'or, un trésor gigantesque. Il faillit en tomber à la renverse tandis que les yeux de José brillaient dans la nuit, triomphant.

La suite Philippe ne put l'expliquer sans se sentir plus sombre. Les sept villageois le crurent mais l'invitèrent à rendre le trésor car ces objets appartenaient à l'histoire du village et ne pouvaient être dérobés. José les fit déguerpir vivement. Le lendemain le groupe d'amis partit ensemble faire une déposition auprès de la gendarmerie locale qui leur rit au nez. Cependant deux brigadiers firent le déplacement... et là plus rien... Personne n'eut jamais plus de nouvelle de José, ni de son trésor. Les rumeurs coururent ; avait-il eu le temps de partir ? Est-ce que la police l'avait fait disparaître ? Ou un villageois jaloux était-il revenu pour s'occuper de lui ? La gendarmerie prétendant n'avoir rien trouvé, l'affaire fut classée. On ne fit pas d'enquête puisqu'un adulte a le droit de disparaître.

Personne ne sut le fin mot de l'histoire mais au bout de six mois les habitants commencèrent à recevoir des cartes postales anonymes de contrées lointaines. D'abord du Costa Rica, puis de République Dominicaine. Philippe le gérant du café en reçut deux, une de Hawaï et l'autre de Corée du Sud. À la seconde il commença à les épinglez derrière le bar, ce qui intrigua les habitués et délia les langues. Eux aussi en avaient reçu d'identiques. Au fil du temps une carte Michelin fut accrochée sur le mur et chacun pouvait déposer sa carte, dessinant progressivement le parcours silencieux de leur ancien camarade. Effectivement je pus constater la présence de cette carte et des nombreuses cartes épinglées au mur. En deux ans José avait fait plusieurs fois le tour du monde.

Cette histoire ne ferait pas les gros titres mais elle avait le mérite d'être intrigante et originale. José était donc parti pour toujours et continuait de narguer ses anciens camarades. Le type d'histoire que tout le monde adore. Je repartis chez moi et n'entendis plus jamais parler ni du château, ni du Vivier. Les années passèrent, un jeune couple racheta le bar de Mr Philippe Loiseau. Le jeune couple trouva charmante cette fontaine et ses halles où le temps s'écoulait sans en avoir l'air. Ils furent ravis de connaître l'histoire du village ce lieu charmant les envoûta et très vite ils l'achetèrent comme maison secondaire. Un jour qu'ils effectuèrent des travaux ils trouvèrent sous la dalle à l'entrée de la bâtisse un squelette. C'était la dépouille d'un homme de 40 ans. Personne ne savait qui il était mais les plus vieux du village commençaient à dire qu'ils en avaient peut-être une petite idée. José avait toujours été là auprès de la fontaine et des halles de bois médiévales, jamais il n'était parti. Il reposait sur cette place immuable sous la dalle de pierre ocre assortie à la fontaine où le temps s'écoulait sans en avoir l'air. Je l'ai appris en lisant le journal hier.

10 – Un retour à la terre,

de Geoffrey Brun

Mathieu, seul au milieu des prairies, respire l'air naturel. Haut de son mètre quatre-vingt-dix, ses cheveux se confondent avec les champs de blé. Son teint roussâtre, et son visage rond le classent parmi les représentants de cette nouvelle génération d'êtres humains. Depuis sa plus tendre enfance, il consacre ses journées à la mécanique. Il s'est vite pris de passion pour le démontage d'objets et l'analyse de leur fonctionnement. Depuis, il s'est mis au service des machines toujours plus complexes et devenues indispensables à la survie de son espèce.

Lunettes de soleil sur le nez, il roule en direction de sa première mission. Les champs à perte de vue sont banals pour lui. Il n'a jamais connu le monde d'avant, celui d'une vie à l'air libre. Il est un des rares à pouvoir travailler à l'extérieur, mais cela n'est pas sans risque. Il faut dire que les journaux télévisés font tout pour dissuader la population de sortir. Mathieu s'est toujours senti privilégié, pourtant, tout le monde est autorisé à se balader à la surface. D'ailleurs, il se demande pourquoi les gens ont si peur. Il y a quelques règles à respecter, mais, dans l'ensemble, il n'y a rien à craindre.

Sur la route, il ne croise que des poids lourds et des engins agricoles. Les bouchons dont ses parents discouraient lui sont méconnus. Plus il entend des récits sur l'Ancien Monde, plus il est heureux de ne pas l'avoir connu. D'ailleurs, ses parents non plus ne l'ont pas connu, mais il est de tradition de parler du passé. La transition a été longue et douloureuse pour la plupart des ancêtres, alors, pour leur rendre hommage, les parents ont pris l'habitude de se transmettre ce savoir, de génération en génération. Pour ne pas oublier une existence révolue.

À une heure de route de son lieu de sortie, son responsable virtuel l'a envoyé vers un secteur qu'il ne connaît pas. Le GPS indique un chemin sur sa droite. Tout en ralentissant, il s'engage sur la voie en terre battue. Quelque chose l'intrigue. Une parcelle de terrain n'est pas cultivée de la même manière que les autres. Il ne s'agit pas d'une monoculture, mais plutôt d'un vaste espace qui semble abandonné, à première vue. Sur la fiche de service, la note décrit un problème sur le miroir numéro 6289. Il roule au pas et repère l'appareil en question. Le moteur coupé, il voit d'immenses bras de pulvérisation passer à quelques centimètres de sa camionnette, le tout tracté par un engin sans chauffeur. Pris de panique, il saute sous le siège passager pour attraper son masque à gaz. Sans avoir le temps de vérifier si les cartouches sont neuves, il enfle le masque et prend une goulée d'air de

soulagement. Maintenant protégé, il regarde le tracteur diffusant son poison s'éloigner avant de se sortir de la cabine.

Sa caisse à outils en main, il se dirige vers son objectif. La marche s'avère difficile en raison du récent labourage. À quelques pas de l'installation, les lunettes de soleil deviennent indispensables, au risque de se brûler la rétine. Mathieu n'est pas à sa première réparation pour ce type de machine. Il faut dire que la surface en est parsemée, à croire qu'ils poussent tout seuls. Grâce à son expérience, il comprend d'emblée le problème. Haut de deux mètres et autant en largeur, ce cube composé d'une centaine de miroirs est indispensable pour vivre sous la surface. Grâce aux capteurs, les réflecteurs suivent le soleil, tel un tournesol, pour rediriger les rayons en profondeur. Ces puits de lumière sont aussi précieux que l'eau, il leur porte alors une attention toute particulière. Dans la ville souterraine, tout un réseau de réflecteurs distribue les photons naturels dans les habitations. Sans même qu'il n'ait besoin de faire le tour, il ouvre le tableau électrique et déloge les insectes qui ont trouvé refuge. Le disjoncteur enclenché, les miroirs se mettent en position dans une danse synchronisée pour capter un maximum de lumière. Plus par conscience professionnelle que par zèle, il dépoussière le cube de verre avant de partir pour une nouvelle mission. Satisfait de son travail, il admire quelques secondes la machine pour être sûr qu'elle fonctionne parfaitement.

De retour à son véhicule, il regarde l'heure et décide de prendre un instant de liberté pour étancher sa soif de curiosité. Le contraste entre la gauche et la droite de sa camionnette est saisissant. À gauche, une terre nue, aride où la nature n'est pas la bienvenue. À droite, un champ où chaque être vivant peut vivre comme il le souhaite, sans contrainte. De nos jours, les champs se cultivent tout seuls. Il n'y a plus d'agriculteur, seulement des techniciens de maintenance pour entretenir toute la machinerie indispensable à la vie humaine.

Pour se protéger du monde extérieur, un mur de bambou encercle la parcelle. Dans un coin, à côté d'un petit étang, une petite maison en pierre recouverte de lierre donne au lieu un côté champêtre. Assez rare pour le souligner, le chant des oiseaux accompagne ce tableau de verdure. L'épanouissement visuel est à l'image des fruits et des légumes qui poussent dans une atmosphère calme et vivante. Tout semble en harmonie. Mathieu a l'impression qu'il n'a pas âme qui vive, ce qui est impossible. De nos jours, tout doit être exploité et monétisé.

Au milieu de ce lieu atypique, il découvre une autre façon de cultiver des légumes. Cette méthode ne lui est pas inconnue. Un jour, chez ses parents, il avait trouvé un livre qui expliquait comment cultiver son potager. Évidemment, maintenant, plus personne n'a de potager. Dans son dos, il entend de l'agitation dans l'étang. Pour le saluer de cette visite, quelques poissons sautent hors de la surface. Un sourire pointe sur ses lèvres, les yeux pétillant de joie, cette simple vision suffit à égayer sa journée. Perdu dans sa planitude, il ne voit pas le bâton frapper sa tête.

Un mélange de feu de bois et de potage lui chatouille les narines. La tête encore douloureuse, il ouvre les yeux délicatement le temps que sa rétine s'habitue à la lumière. Le décor le surprend, le technicien de maintenance n'a jamais rien vu de tel. Ici, pas de mur lisse, pas de LED incrustée dans les murs, d'écran géant, et encore moins de reconnaissance vocale pour la domotique. Il jette un coup d'œil à sa montre et se rend compte qu'il a dormi deux heures. Les messages reçus finissent à la poubelle sans qu'il les lise. Ce ne sont que des messages automatiques, parce qu'il n'a pas validé sa première mission et qu'il est en retard pour sa deuxième. C'est le problème quand son chef est un ordinateur, on ne peut pas se justifier. Ça fait comme la première fois où il a eu du retard. D'abord, un premier message pour dire que le temps imparti pour cette tâche est écoulé, un second pour lui signaler qu'un autre agent a été positionné sur la mission qu'il devait effectuer, et un troisième message pour lui notifier qu'un blâme vient de lui être attribué.

Son deuxième blâme ne lui fait ni chaud ni froid, Mathieu est bien trop subjugué par cette maison anachronique. Des poutres en bois soutiennent le plancher, les murs sont recouverts par une matière minérale blanche et la cuisine est composée d'un lavabo taillé dans un bloc de granite et d'une cheminée où un chaudron, suspendu à sa crémaillère, est chauffé par des flammes généreuses. Mathieu profite de cette flambée exceptionnelle pour lui, le feu est un ennemi en dessous, quand il entend une voix derrière lui.

— Vous avez bien dormi ? D'un timbre doux et bienveillant.

— C'est comme ça que vous accueillez les gens ? réplique-t-il en massant son crâne douloureux.

— J'admets avoir réagi d'instinct. Ça fait des années que je ne croise personne. Les robots ne sont pas de très bonne compagnie.

La propriétaire des lieux se place devant la fenêtre pour jauger l'air extérieur.

— On va pouvoir sortir sans masque, dit-elle sans joie tout en ouvrant la porte et disparut dans la jungle asiatique.

Encore troublé par cette rencontre, Mathieu la suit à son rythme à cause des vertiges. Assise sur une chaise en fer forgé comme on en fait plus, la femme d'une quarantaine d'années respire la quiétude de son lieu de vie. Habillée d'un jean délavé et d'un tee-shirt trop large pour son gabarit. Sa peau joliment caramélisée par le soleil témoigne d'une vie à écart de la ville. Ses traits révèlent un caractère dur, mais abritent un cœur en or.

— Vous n'allez jamais en ville ? demande Mathieu surpris.

— Asseyez-vous, je crois que vous en avez besoin, commence-t-elle avec une pointe d'humour. Je suis la dernière d'une longue lignée de résistants. Il est hors de question que je descende dans ces horribles immeubles enfouis.

—Pourtant, tout est fait pour qu'on s'y sente bien. On ne manque de rien. C'est une chance pour l'être humain.

— Regardez autour de vous. Regardez de quoi la nature est capable quand on la laisse tranquille. Et regardez-moi, est-ce que je donne l'impression de manquer de quelque chose ? Sur ce bout de terrain, j'entretiens un paradis pour la faune, la flore, et pour moi.

— Pourtant, je perçois de la tristesse dans vos yeux. Tout n'est pas au beau fixe au royaume de la diversité.

— Tous ces pesticides empoisonnent l'air et finissent par tuer tout ce qui pousse ici. Les poissons de mon étang ne sont plus comestibles. Et les oiseaux se font rares. Dans quelques années, ce lieu sera trop pollué pour y vivre sans mettre sa vie en danger. Déjà qu'il faut que je sorte avec un masque la plupart du temps. Ouvrez les yeux, respirez l'oxygène naturel, sentez le soleil sur la peau, écoutez le vent jouer avec les feuilles. Être vivant, c'est ressentir tout ça. Ce n'est pas être enfermé entre quatre murs, tel un cercueil. Mais quand la nature ne rapporte pas d'argent, tout le monde s'en fout.

Le silence prend part à la conversation au point de la monopoliser. Mathieu est perdu, il a toujours cru que le mode de vie actuel était bien supérieur à celui qu'on lui a narré pendant les longs dîners en famille. Après s'être trituré les méninges pour trouver quelque chose à rencontrer, il se lève et fait quelques pas dans le luxuriant jardin. C'est la première fois qu'il voit de ses yeux des tomates pousser dans de la terre. Chaque rangée est une découverte. Il a déjà travaillé dans des serres, mais rien ne ressemblait à ça. Il trouve ça dingue qu'ici, les légumes poussent sans aucune machinerie et presque sans l'intervention humaine. Pour Mathieu le choc est total, un véritable retour aux sources de la civilisation. Il se voit mal maintenant retourner vivre où l'artificiel est partout, où, sans ces machines, l'Homme crèverait bêtement. Sa montre se met à sonner, sa prochaine mission l'appelle. En temps normal, il aurait regardé le message dans la seconde après la sonnerie. Il soupire, s'accroupit devant un carré de plants de pommes de terre. Sous le regard de son hôte, silencieuse et le sourire aux lèvres, elle comprend qu'une prise de conscience est en train de s'opérer.

D'un geste tendre, il effleure les feuilles d'un vert qui lui est inconnu. Pas une tache et de la vie parcourt la plante. Des insectes se nourrissent de la plante et d'autres la protègent en se nourrissant des parasites. Tout est utile, tout s'équilibre. Sa main s'enfonce dans la terre grasse, elle n'a rien à envier à la terre des champs conventionnelle et qui se transforme au fil des récoltes en sable. Les doigts autour du tubercule, il l'extraît dans une douceur exagérée. Comme un objet précieux, il le regarde sous tous ses angles et le porte à ses narines. Il n'a jamais senti de tel parfum, dégageant des senteurs de noisette et de caramel légèrement sucré.

— Je crois que j’ai trouvé le moyen de sauver votre parcelle et votre mode de vie, commence-t-il, un peu gêné par son audace impolie. Tout d’abord, je tiens à m’excuser de m’être servi sans vous demander. Aussi bizarre que ça puisse paraître, cette pomme de terre va me servir pour mon projet. Avant mon départ, pourriez-vous me dire votre nom ?

— Paulette. Oui je sais. C’est un prénom qui n’est plus utilisé depuis des siècles. Pour ne pas oublier nos ancêtres, notre tradition familiale veut qu’on utilise les prénoms des personnes se trouvant dans les branches la plus basse de l’arbre généalogique.

— C’est un bel hommage. Je vous dis à bientôt.

Pour seule réponse, Paulette lance un sourire partagé en la joie et la peur. Le changement l’angoisse, surtout après des années à vivre dans une bulle figée dans le temps.

Mathieu reprend la route vers une nouvelle mission à trente minutes de là. Une unité de ventilation est tombée en panne, causant plusieurs évacuations dans les immeubles plus proches du noyau terrestre que des nuages. Pour la première fois de sa carrière, il arrive sur le chantier sans entrain, sans envie. Les images défilent dans sa tête, ainsi que des contradictions. Après avoir remplacé les filtres et changé un moteur, il relance la soufflerie. « Voilà votre oxygène, les taupes ! » lance-t-il presque en criant. Dans son véhicule, assis sur la place du mort, il envoie des messages à ses amis, les invitant à un dîner chez lui. Il aura besoin de ces maîtres de la communication.

Le soir venu, il rentre chez lui à l’étage -362. À cette distance de la surface, la lumière provenant des puits est faible, l’éclairage artificiel est indispensable. Par déformation processionnelle, il inspecte sa grille de ventilation qui lui permet de respirer. La moindre poussière sur le filtre est tout de suite éliminée. Il sort la pomme de terre de sa poche, la pose dans l’évier et file prendre une douche bien méritée. Sous l’eau brûlante, il dit à voix haute : « Gel douche exfoliant menthe forte », et, dans la seconde, une dose de savon sort du pommeau de douche. Dans cette époque où l’humain est assisté pour la moindre tâche, il pense à la vie de Paulette, comment fait-elle pour sa douche ? Il n’y a qu’une pièce dans sa petite maison. Et pour le linge, le ménage ? C’est avec ironie qu’il voit passer le robot aspirateur. La pomme de terre épluchée, il la met à frire pendant qu’il coupe les autres en forme de frite pour qu’ils puissent se rendre compte de la différence de goût. Cela sera plus facile pour les convaincre.

Quelques semaines plus tard, le temps que la communication se diffuse sur les réseaux sociaux, la vie de Paulette a basculé. Grâce au mini-reportage réalisé par les amis de Mathieu, des centaines de personnes sont venues découvrir ce lieu unique. La plupart des badauds qui viennent sont agréablement surpris. Évidemment, il y a toujours un lot de détracteurs imbéciles. Paulette prend plaisir à partager son mode de vie et de sa méthode de production maraîchère. Quelques visiteurs lui

proposent de lui acheter ces légumes au triple de son prix. Elle refuse poliment en argumentant qu'il suffirait qu'elle puisse agrandir son terrain pour qu'il y en ait pour tout le monde.

Tout va très vite, déjà une dizaine de personnes travaillent pour elle, et les marchandises font des émules. Tout ça, elle ne le fait pas pour elle, elle ne compte pas modifier sa vie archaïque. Elle le fait pour les générations futures, pour qu'ils puissent vivre dans un monde plus sain et naturel, où l'environnement fait partie intégrante de la vie humaine. Avec sa nouvelle amie, ils construisent un futur basé sur un passé nostalgique. Quand le chemin pris n'est pas la meilleure direction, il ne faut pas revenir en arrière. Il suffit de changer de cap et s'adapter aux contraintes du présent.

11 – Entre les pierres et les songes,

de Dominique Elvira, épouse Capayroux

Il y avait dans cette ville un parfum de campagne oubliée, un murmure que le vent portait encore entre les ruelles pavées. On disait qu'avant les tours de verre et les tramways électriques, les collines ondulaient jusqu'ici, bordées de pommiers et de champs d'orge. Aujourd'hui, tout semblait droit, froid, lisse et pourtant, sous le bitume, les racines continuaient de respirer.

Élise habitait un petit appartement au cinquième étage d'un immeuble de béton clair. Chaque matin, avant de partir enseigner au lycée, elle ouvrait sa fenêtre pour laisser entrer un peu d'air et regardait la ville se réveiller : les néons s'éteignaient, les drones livreurs prenaient leur envol, et les passants glissaient sur les trottoirs à énergie solaire. De sa fenêtre elle voyait les toits métalliques miroiter sous le soleil du matin. Les voitures étaient autonomes, les horloges connectées au ciel et les façades changeaient de couleur selon l'humeur des habitants. Le progrès battait son plein, mais elle, elle rêvait de silence. Pourtant, au-delà du pont suspendu, elle distinguait encore la ligne verte d'une forêt survivante. C'était là-bas qu'elle allait parfois marcher, comme pour respirer plus lentement, retrouver un battement plus lent, un battement intérieur qu'aucune technologie n'avait su reproduire et un souffle ancien.

Ces escapades lui faisaient du bien. Elle aimait s'asseoir sur une pierre plate, au bord d'un ruisseau, écouter le vent qui s'attardait dans les branches ou suivre du regard la trace d'un oiseau entre ciel et sol et imaginer les anciennes fermes englouties sous les parkings. Parfois, elle croyait entendre le bruit d'une faux dans l'herbe, un rire d'enfant, le hennissement d'un cheval invisible ou la voix d'un homme chantant pour ses bêtes. Ces sons, pourtant impossibles, semblaient flotter entre les dimensions du temps.

Le soir, en rentrant, elle notait tout dans un carnet de cuir : « La mémoire ne s'efface pas, elle change seulement de forme. »

Un soir de brume, alors qu'elle rentrait d'une journée lourde de réunion et saturée d'écrans et de bilans, un souffle étrange lui caressa la nuque et un courant d'air lui fit tourner la tête. La rue qu'elle empruntait chaque jour paraissait différente, plus longue, plus étroite. Elle s'arrêta devant un portail en fer forgé rouillé qu'elle n'avait jamais remarqué. Sur une planche de bois usée, on pouvait lire à demi effacé : « Chemin des Campagnes ».

Curieuse, elle poussa la grille. Le grincement résonna comme un cri d'oiseau ancien.

De l'autre côté, la ville s'effaçait. Le bitume se transforma en terre humide, l'air en parfum

de foin coupé, les lampadaires disparurent, remplacés par des lucioles suspendues dans le crépuscule. Plus loin, dans la clarté de la lune, un petit hameau se dessinait, des pierres plates formaient un sentier : toits de chaume luisant sous la lune, pierres blondes, fumées douces montant des cheminées.

Élise sentit son cœur battre différemment. Une silhouette s'approcha : une vieille femme portant un panier de blé.

— Vous voilà enfin, dit-elle d'une voix tranquille.

— Je... je crois que je me suis perdue.

— Non, répondit l'aïeule, vous êtes revenue.

La jeune femme resta muette. Les champs respiraient la chaleur du jour, et l'air sentait la terre et le lait. Tout paraissait réel : le chant des grillons, la laine rugueuse des moutons, la lueur tremblée des lampes à huile. Pourtant, une partie d'elle savait que cela n'existait plus, que cette campagne appartenait à une époque disparue, peut-être à un rêve collectif.

La vieille reprit :

— Jadis, c'est ici que les citadins venaient retrouver leurs racines. Les temps changent, les murs montent, mais les chemins, eux, ne meurent pas.

Elles marchèrent longuement ensemble. La vieille lui montra le puits, le lavoir, le vieux moulin dont les ailes grinçaient doucement.

— Chaque pierre a gardé une mémoire, dit-elle. La ville croit dominer le sol, mais c'est la terre qui décide quand elle parle.

Élise frôla le mur du moulin : il vibrait, comme s'il battait encore.

Elles arrivèrent à un verger. Les pommes semblaient luire d'une lumière intérieure, dorée, presque liquide.

— Ce lieu... est-il un souvenir ? demanda Élise.

— Un souvenir, un avenir... cela dépend du regard. Les villes croient bâtir sur les ruines du passé, mais parfois, c'est le passé qui bâtit le futur.

La vieille s'arrêta, déposa son panier et sortit une graine minuscule.

— Emmenez-la avec vous, dit-elle. Elle savait trouver la lumière.

Avant qu'Élise puisse répondre, la brume tomba, épaisse, mouvante. Un clocher sonna, mais sa cloche vibrait d'une fréquence étrange, presque électronique. Tout vacilla.

Quand elle rouvrit les yeux, elle se trouvait de nouveau dans la ruelle. Le portail avait disparu. À la place, une façade lisse portait un graffiti : « Les racines n'oublient jamais ».

Elle resta là longtemps, les mains glacées, le cœur brûlant. Dans sa poche, la graine pulsait doucement, chaude comme un petit cœur vivant.

Les jours suivants, elle tenta de retrouver le passage, en vain. La ruelle n'était plus la même, comme si la ville l'avait digérée. Alors elle planta la graine dans un pot, sur son balcon. Le soir, elle lui parlait à voix basse, comme on parle à un souvenir. Peu à peu, une pousse naquit, fragile mais déterminée. Chaque matin, en la voyant grandir, Élise avait l'impression qu'un fil invisible la reliait à quelque chose d'antérieur à tout, à un monde où la nature et le temps n'avaient pas encore été séparés.

Les années passèrent. La ville changea encore : plus d'arbres sur les toits, plus de jardins suspendus, moins de murs. Des ruches urbaines fleurirent sur les balcons, et les rues prirent des noms anciens : Rue du Moulin, Allée des Lucioles, Chemin du Blé d'Or. Élise, devenue directrice du lycée, fit planter des pommiers dans la cour. Elle racontait parfois à ses élèves des histoires de campagne, et les écoutait rêver à des champs qu'ils n'avaient jamais vus.

Un matin, une jeune fille vint frapper à la porte.

— Madame Élise ? Regardez ça.

Elle lui montra une photo : un sentier pavé menant vers un champ doré, sous un panneau rouillé : « Chemin des Campagnes ».

— C'est derrière l'école, dit la fille. On dirait qu'il vient d'apparaître.

Élise sentit une chaleur familière monter en elle.

— Alors peut-être, murmura-t-elle, que le futur commence à se souvenir.

Le soir même, elle marcha jusqu'à l'endroit. La brume tombait, douce comme un rideau. Le portail était revenu. Sans hésiter, elle le franchit. De l'autre côté, la vieille femme l'attendait.

— Il était temps, dit-elle en souriant. La graine a bien poussé, n'est-ce pas ?

Élise acquiesça, émue.

— Elle est devenue un pommier.

— Chaque arbre est une passerelle entre les mondes. Vous avez gardé la mémoire vivante.

Elles marchèrent à nouveau dans les champs. Les lucioles brillaient comme des étoiles minuscules.

— Regardez autour de vous, dit la vieille. Ce n'est ni le passé ni l'avenir. C'est ce qui demeure quand les hommes cessent d'oublier.

Élise ferma les yeux. Elle sentit sous ses pieds la terre battre, entendit au loin la rumeur des villes s'apaiser, comme si les deux mondes se rejoignaient enfin. Quand elle les rouvrit, elle se trouvait à la lisière de la forêt, au lever du jour. Dans sa main, une pomme dorée.

Elle sourit. Le premier rayon du soleil fit briller son fruit comme un éclat d'aube. La ville derrière elle s'éveillait, plus verte, plus calme, presque respirante. Alors, elle comprit : le futur venait, mais la terre, elle, ne partait jamais.

12 – Krung Thep « La cité des Anges »,

d'Anne Dujols

Le vol à destination de Bangkok était annoncé porte 7... Jeanne leva les yeux vers le panneau d'affichage et cherchait désespérément une raison de prendre cet avion.

Michel, l'amour de sa vie, l'avait quittée hier soir en lui annonçant qu'il préférerait lui laisser sa liberté. Il n'avait pas réussi à la tirer vers le haut durant toutes ces années de vie commune. Il se rendait compte qu'elle méritait mieux. Oui Michel se rendait compte qu'il en aimait une autre 9 heures et 37 minutes avant le départ du voyage qu'il lui avait imposé quelques semaines auparavant, en insistant sur le fait qu'elle n'avait jamais eu l'envie, l'audace, la curiosité de voir plus loin que les régions limitrophes de son Var natal où elle résidait depuis plus de 31 ans .

Jeanne n'avait jamais pris l'avion. Jeanne n'avait jamais quitté l'Europe. Pour être tout à fait honnête, mis à part un week-end à San Remo et une semaine en All Inclusive sur la Costa Brava, Jeanne n'avait jamais eu l'idée de partir plus loin. Et aujourd'hui, elle se rendait compte, assise dans la salle d'attente de la porte 7 de l'aéroport de Nice, qu'elle n'en avait jamais eu le courage. Même pour des vacances organisées, l'évocation d'un voyage déclenchait en elle un mélange d'angoisses, de craintes et de danger, pouvant aller jusqu'au malaise vagal. Combien de fois Jeanne s'était-elle retrouvée les jambes en l'air, l'œil vitreux et la respiration haletante à la simple évocation d'un séjour à l'étranger ?

Jeanne n'avait jamais été encouragée par ses proches, et notamment par son père, à prendre son envol. C'était un peu comme si le patriarche voulait garder à ses côtés la benjamine de la famille, pour être certain qu'il ne serait pas tout seul le moment où il ne pourrait plus se mouvoir comme il le désirerait. Alors, depuis sa plus tendre enfance, Jeanne entendait des phrases comme "Mais franchement ! Quelle drôle d'idée de partir à Ibiza ? Tu pars au Lavandou au mois d'août et tu as la même ambiance !". Quand elle avait voulu passer le concours de gendarme, il avait réussi à l'en dissuader en lui disant qu'avec des mutations tous les 3 ans, elle ne se ferait jamais d'amis. Bref, le père ne voulait pas qu'elle parte et il avait toujours œuvré pour lui faire croire qu'elle n'en était pas capable. C'est ainsi que Jeanne s'était retrouvée au troisième étage de la mairie, derrière son bureau à enregistrer les demandes de passeport, pour les autres !

Michel, quant à lui, avait trouvé dans le comportement du père, le parfait prétexte pour l'encourager à son tour, à ne surtout pas se dépasser et il aimait lui rappeler quotidiennement comme la vie à ses côtés était pauvre et inintéressante.

« Dernier appel avant la fermeture du vol QR-964 à destination de Bangkok, Embarquement immédiat porte 7... Dernier appel... »

Cela faisait maintenant trois jours que Jeanne se trouvait en terres thaï. Et cela faisait trois jours qu'elle scrutait la ville depuis la fenêtre de la chambre d'hôtel que Michel leur avait réservé.

Durant le second vol, elle avait réussi à calmer la bouffée d'angoisses qui l'avait submergée sans prévenir, après le décollage, en mélangeant trois quarts de Lexomil à du champagne. Cocktail détonnant, qui lui avait valu de dormir l'entièreté du vol Doha-Bangkok !

Trois jours et trois nuits, qu'elle essayait de comprendre comment elle en était arrivée là. Pourquoi avait-elle pris cet avion ? Même au bord de la piscine, Jeanne ne trouvait pas une place légitime. Alors... Visiter Bangkok était impensable !

Elle avait tout de même la chance d'avoir une chambre qui donnait dans la rue et elle avait le loisir d'observer l'agitation qui y régnait. Comment aurait-elle le courage de se mêler à cette foule ? La rue débordait de vie. Une multitude de vendeurs ambulants de mets thaïlandais et de babioles en tous genres, des racoleurs de restaurants brandissant les menus traduits en 6 langues, des filles proposant massages de pieds, entre autres, et des guides multilingues offrant toutes sortes de visites culturelles cohabitaient, de jour comme de nuit, avec les nombreux touristes .

Pourtant, après soixante-douze heures à pleurer sur son sort, aussi bien au sens propre qu'au sens figuré, Jeanne devait prendre son courage à deux mains et trouver une solution. Si elle ne le faisait pas pour elle, il fallait qu'elle le fasse pour inonder son Facebook de photos et montrer au Monde « Oh combien » elle était heureuse, ou tout du moins qu'elle avait changé !

Elle téléchargea l'application *Get Your Guide* dont lui avait parlé une amie globe-trotteuse et commença à éplucher les différentes activités qui lui étaient proposées : *Visite commentée du Grand Palais* : 600 baths, *Combiné Grand Palais / Wat Arun et tour de tuk-tuk* : 800 baths... Toutes ces propositions lui semblaient être de vrais attrape-touristes, et elle voulait prouver à Michel qu'elle avait profité de ce voyage pour évoluer et s'ouvrir au monde sans crainte de l'inconnu.

C'est en page 7 qu'un intitulé retint son attention. Il était écrit : *Bangkok insolite, 2 jours chez l'habitant. Venez vivre une expérience inoubliable. Immersion totale dans une famille thaïlandaise. Après une visite de différents quartiers de la « Cité des Anges », vous partagerez 24 heures de la vie de Paï, thaïlandaise de 31 ans et de ses enfants* : 2000 baths.

Après une rapide conversion pour s'assurer qu'elle avait le budget nécessaire pour se lancer dans cette aventure, Jeanne cliqua sur "Réserver".

Il était huit heures tapantes, quand Jeanne vit débarquer une magnifique jeune femme dans le hall de son hôtel. Elle avait la peau claire, le regard pétillant et de longs cheveux noirs soyeux. Paï affichait un large sourire et son amabilité naturelle mit immédiatement Jeanne à l'aise. Une fois les présentations faites, les deux femmes sautèrent dans un tuk-tuk, garé en contre-bas.

Paï détailla rapidement le programme des prochaines 48 heures. Aujourd'hui elles visiteraient différents quartiers de Bangkok et plus particulièrement le quartier où Paï habitait avec ses deux filles. À la tombée de la nuit, le trois roues les conduirait jusqu'à Chinatown et demain elles se rendraient en vélo jusqu'au restaurant ambulant de la tante de Paï, pour l'aider à la préparation de Som Tam, Pad Thaï et autres plats typiques.

La ville vibrait... "*Bangkok vit dans l'urgence et chaque jour qui commence donne lieu à une course folle*" avait-elle lu dans le *Lonely Planet*. C'était exactement la sensation que ressentait Jeanne à l'arrière du tuk-tuk coloré et à la musique crierde ! Au raz du sol, essayant comme elle le pouvait de garder l'équilibre, elle se croyait dans un jeu vidéo ! Pas le temps de regarder les différents monuments, encore moins de prendre des photos ! Heureusement, le bolide infernal s'arrêta quelques kilomètres plus loin et débarqua les deux femmes.

Jeanne se remit vite de ses émotions après ce rodéo urbain et écarquilla les yeux. Ici, plus d'immeubles aux façades vertigineuses, plus de circulation effrénée, plus de bruit entêtant. Le long des Khlongs, ces canaux typiques de l'Asie du Sud-Est, la vie prenait le temps. C'était ici que vivait Paï, dans une petite maison sur pilotis. Une jolie maisonnette, traditionnelle, en bois, qui faisait face à la rivière et qui était agrémentée d'un bassin à poissons où ses deux filles, revenues depuis peu de l'école, s'amusaient à pêcher le repas du soir. Paï, qui avait profité de notre périple pour acheter quelques fleurs fraîches, les déposa en offrandes à Bouddha, dans le petit sanctuaire situé à l'entrée de sa demeure en s'inclinant respectueusement. Jeanne l'imita solennellement.

Ce quartier était totalement différent de tout ce que Jeanne avait découvert jusque-là. En se promenant sur les passerelles qui longeaient les cours d'eau, elle s'émerveilla devant une végétation luxuriante en plein cœur de la mégapole thaïlandaise. Ici, tout n'était que verdure : frangipaniers, palmiers, manguiers, cocotiers, bananiers par milliers. Ce jardin botanique se juxtaposait à la modernité toute proche des buildings que l'on apercevait derrière le fleuve. Après une visite rapide d'un temple et d'un marché couvert, où l'Européenne acheta encens et autres épices, le retour chez Paï se fit en longue queue : ce bateau coloré au long gouvernail et au moteur de machine à laver !

Une fois arrivées, Jeanne aida les deux fillettes dans leurs tâches quotidiennes. En Thaïlande, les femmes sont de vraies maîtresses de maison, dès le plus jeune âge. Elles savent tout faire, et elles font tout sans rechigner. « *Nettoyer, balayer, astiquer, casa toujours pimpante !* » se mit à fredonner Jeanne en riant. Le thé latte fumant, Paï raconta sa vie et celle de sa famille. Sa grand-mère, veuve à

22 ans, avait immigré du nord du pays, de la région de Chiang Mai, pour offrir à ses filles une vie meilleure...

À l'époque, les filles du Nord, réputées pour leur beauté laiteuse, étaient appréciées des riches hommes d'affaire thaïlandais et des soldats américains. Jeanne n'en croyait pas ses yeux ! Paï était en train de lui révéler que sa grand-mère était venue à Bangkok, dans la "Cité des anges" pour vendre ses charmes. Elle avait posé ses valises à Chinatown. Dans les années soixante, tout comme aujourd'hui encore, cette partie de la ville était un district où s'entrechoquaient les époques, les traditions, les cultures et la modernité. Ce haut lieu, héritier de l'Empire de Chine, abritait de nombreux établissements prohibés. Des fumeries d'opium, des tripots et des maisons de prostitution (reconnaissables à la lanterne verte qui flottait en haut de leur devanture) fleurissaient dans ce labyrinthe de ruelles étroites. Aujourd'hui encore, malgré les nombreuses lois qui veillaient à interdire ces habitudes ancestrales, on pouvait trouver des institutions de ce type à l'arrière des salons de thé ou des salons de massages.

Attristée par la condition humaine de cette jeune mère-courage, Jeanne se sentit soudainement mal à l'aise. Elle, qui se plaignait sans cesse de sa misérable vie. Elle, qui n'avait pas reçu l'appui des siens pour faire de sa vie une existence merveilleuse, palpitante, et plus éclairée ! Elle, qui avait eu l'opportunité de faire des études secondaires mais qui avait trouvé l'excuse parfaite dans le manque de soutien familial pour ne pas sortir de sa zone de confort. Elle, qui avait tout pour être une femme heureuse et indépendante. Quels auraient été ses choix si elle avait dû, sans argent, sans famille, subvenir aux besoins de sa progéniture ? Aurait-elle eu le courage de faire le même choix que la grand-mère de Paï ? Aurait-elle pu faire 686 kilomètres avec deux enfants sous le bras ? La réponse était NON ! Elle n'en aurait pas eu l'audace parce qu'elle n'avait pas de besoins fondamentaux, vitaux à assouvir... Tout lui souriait dans la vie. Tous les voyants étaient au vert !

Wahouuu... Quelle claque !! Ça piquait un peu ! Ça piquait beaucoup même ! Un peu comme le plat au curry qu'elle avait acheté en bas de l'hôtel et qui avait fini au fond du minibar dès la première bouchée !

Le soir même, en arrivant dans le quartier chinois, Jeanne eut un regard bienveillant quand elle reconnut une "jolie fille de la ville". Elle pensa immédiatement à la grand-mère de Paï et à son choix courageux et respectable. La soirée se termina lentement, sereinement, à la Thaïlandaise. Jeanne qui appréhendait le matin même, de dormir chez l'habitant, était totalement calme et heureuse de se coucher sur le lit de bambou, à même le sol, de la petite maison de bois. Le clapotis du khlong, à l'arrière de la cabane, la berça et elle s'endormit en un clin d'œil.

Le lendemain matin, au chant du coq, Paï entraîna Jeanne au marché local pour approvisionner l'étal de sa tante. Poulet, curry, riz, mangue, coco, citronnelle, basilic thaï, il fallait un peu de tout...

Jeanne chargea une partie des provisions dans le panier à l'avant de son vélo. Bien décidée à vivre à la Thaïlandaise la fin de son séjour, elle affichait un large sourire qui illuminait son visage.

Au détour d'un chemin, elle ne vit pas arriver le deux-roues chevauché par trois personnes, le chauffeur et deux enfants en route pour l'école. Elle dévia sa route comme elle put pour les éviter, mais chuta.

« Bienvenue en Thaïlande, il est 11 heures 57 heure locale. La température extérieure est de 32 degrés Celsius. »

Jeanne, abasourdie, la langue pâteuse, releva son masque. L'avion venait d'atterrir à Bangkok. Elle avait la tête douloureuse après le mélange Lexomil champagne et elle se remémora alors le petit conseil averti d'une amie quant à la consommation simultanée d'anxiolytiques et d'alcool, et elle se surprit à afficher un sourire béat.

Elle en était certaine, ce voyage serait merveilleux...

13 – Au lavoir,

de Paul Lautier

Un clocher en arrière fond se dresse vers le ciel bleu. Il surplombe de toute sa hauteur les toits de maisons que l'on devine rassemblées autour d'une place centrale. Des martinets tournent frénétiquement en escadrille compacte autour des bâtiments dans un mouvement étourdissant. C'est le début de l'été. Devant le village, descend la prairie jonchée de la multitude des touches rouges de coquelicots qui en émergent timidement. Cette pente régulière et douce mène à la petite rivière. De l'autre côté, s'accroche au versant plus austère le bois des Feuilleuses. Au creux du vallon, il y a le lavoir. Personne ne sait vraiment de quand il date, mais chacun aime s'y rendre, lieu paisible – au moins lorsque les ménagères l'ont enfin déserté – et propice aux meilleures confidences. L'isolement que confère son architecture enveloppante, ouvert uniquement sur le cours d'eau, y est sans doute pour quelque chose, ainsi que son éloignement du village.

Ce soir-là, deux jeunes filles s'y sont donné rendez-vous.

Jeanne est brune, Louise blonde frisée. La peau très blanche de cette dernière est parsemée d'une myriade de grains de beauté, telles des taches colorées de fleurs des champs. Elles sont assises l'une à côté de l'autre sous le toit incliné.

— Tu as un joli foulard, c'est nouveau ?

— Oui, un cadeau.

— Ne me dis pas qu'il s'agit d'André qui s'est engagé dans les troupes coloniales ! Et s'il ne revient pas ? Il est parti où déjà ?

— Je ne sais plus, en Afrique, je crois. Peut-être au Dalopey ou au Dohabey, quelque chose comme ça. En tout cas, il reviendra. La guerre sera rapidement finie, tu verras.

— Oui, mais il aura envie de repartir quand il reviendra ici. Ces garçons-là ne tiennent pas en place. Ou pire, il ne parlera que de ses aventures pour les faire partager avec tout le monde, comme ton oncle d'ailleurs qui nous rabâche les oreilles avec ses histoires de... je ne sais plus trop quoi pendant la guerre. Avec les fameux bruitages de canons !

— Ah oui, Napoléon III à Sedan et la bataille de Saint-Privas. Mais ça se comprend, c'est un des rares survivants.

— Sûrement, mais ça ne nous oblige pas à l'écouter encore et toujours. Surtout qu'il sent la bière et qu'il se rapproche immanquablement de plus en plus près au fur et à mesure que les Prussiens approchent. Il est vraiment collant !

— Bon, je te l'accorde. Mais pour en revenir à André, comme tu y vas fort ! Tu nous as déjà mariés ? Et toi, quoi de nouveau ?

— Sur quel plan ?

Louise en se trémoussant sur le banc étroit, attire évidemment l'attention de Jeanne. Mais peut-être est-ce finalement provocateur à escient ? Elle n'oserait d'elle-même aborder le sujet brûlant mais l'envie la tiraille d'en parler.

— Je sens que tu as envie de me parler d'un fiancé.

— Si tu insistes... Bon, c'est un garçon de Longelle.

— Ah ? Un manœuvre ?

— Non, il est apprenti chez un ébéniste.

— Oh... Tu as intérêt à reprendre des études et passer ton certificat d'études, dis donc ! Il doit aimer les filles instruites. Je parie que tu l'as rencontré au fameux bal du mois dernier.

— Exact.

— Ah ! Je comprends pourquoi tu m'avais gentiment éconduite ce jour-là.

— Faux ! C'est toi qui m'ignorais avec ton soldat.

— Oui, bon finalement, on s'est retrouvées et on est aussi bien sans les garçons.

— Tant qu'ils ne sont pas là...

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce quand ils apparaissent, tu ne me connais plus.

— Tu me titilles à nouveau ? C'est pourtant moi qui te supplie d'habitude de promettre qu'on sera toujours amies.

— Tu as vu le martin-pêcheur ? Il vient de passer. Il était posté sur la branche, là !

— Tu crois qu'il nous espionnait depuis le début... pour le compte des garçons ?

— Ce n'est pas grave de toute façon, on n'a pas divulgué beaucoup de secrets.

— Oui, mais c'est quand même gênant d'être écouté à notre insu.

— Tiens ! Maintenant ce sont les cloches qui s'y mettent pour nous déranger. Il est dit que ce soir nous n'aurons pas notre intimité jusqu'au bout.

Laissons là Jeanne et Louise. La petite fille de cette dernière a hérité de sa chevelure blonde « comme les blés », encore plus bouclée d'ailleurs, et qui encadre une peau également très blanche, pigmentée quant à elle, de vraies taches de rousseur. Marie, donc, est assise au lavoir. Elle y est arrivée la première mais Edith ne tarde pas à la rejoindre.

— Tu m'attends depuis longtemps ? Je suis désolée, maman m'a demandé de l'aider au ménage. Elle est rentrée tard de chez son employeuse.

Edith a un peu l'accent de l'Est, de la Lorraine précisément, région que sa mère a quitté précipitamment avec sa fille unique lorsque les choses devenaient sérieuses à la frontière et quand son père a été mobilisé avant l'heure. Ces origines les rendent justement un peu suspectes aux yeux de certains, d'autant que des rumeurs allèguent que le père d'Edith serait tombé dans le camp allemand. Ainsi, cette relative mise à l'écart au sein de la communauté villageoise de la mère et de sa fille a contribué à renforcer chez celle-ci l'accent rocailleux et enraciné chez celle-là. Mais il faudra plus que ces médisances dans un contexte d'après-guerre douloureux pour que Marie soit importunée par ces tonalités dures à l'oreille.

— Certes j'ai attendu, mais ce n'est pas grave, répond Marie. Comme ça, j'ai pu voir tranquillement plonger le martin-pêcheur, juste là. Mais il n'aurait pas fallu que tu sois là. Tu lui aurais fait peur avec ta voix !

— Ah ! Quelle vilaine, toi aussi !

— Et ouiiiiiii ! Tu vas découvrir enfin ce que je suis réellement !

— Tu m'as fait peur idiote ! J'ai dû en perdre mon accent.

— Ben tu vois, c'est comme le hoquet. Je le referai plus souvent. Mais finalement, ça me manquerait ta façon de parler. Ça te donne un charme.

— Ne te moque pas de moi.

— Bon, en tout cas, maintenant que j'ai vu le martin-pêcheur, je ne serai plus obligée de venir en avance. Et tu n'as pas intérêt à être en retard la prochaine fois, sinon j'irai te chercher directement chez toi.

— Tu n'aurais donc pas peur des ragots si on te voit me fréquenter jusqu'à chez nous.

— Moi ! Alors là, c'est toi qui te moques franchement de moi ! dit encore Marie en se rapprochant encore plus près du visage d'Edith.

Cette dernière la repousse cette fois gentiment de la paume de sa main. Ce contact charnel a pour effet de les surprendre ; un silence s'impose un instant.

— Tu as pu revoir le gars dont tu m'avais parlé ? tente alors Edith.

— Oui ! Et bien, figure-toi qu'il m'a invitée à la prochaine fête de Longelle !

— Formidable...

Edith ne peut empêcher un léger voile mélancolique de recouvrir discrètement sa frimousse ni d'étouffer totalement une infime inflexion dans son intonation. Pourtant Marie à qui rien n'échappe ajoute alors :

— Mais, ne t'inquiète pas. Tu resteras mon amie. Et quand je dis amie, ce n'est pas un mot en l'air. On est comme des sœurs. Tu auras l'occasion de le rencontrer bientôt. Car je lui ai parlé de toi. Et il serait heureux de te voir... peut-être viendrait-il avec un ami à lui d'ailleurs. Tu sais, il est

interne au lycée supérieur de Longelle. Il étudie les sciences en particulier ou la mécanique, quelque chose comme ça. En tout cas, ils sont nombreux dans cet établissement. Alors il a beaucoup d'amis.

— Oh, je ne sais pas si je pourrais rencontrer ce type de jeunes gens, ils doivent en savoir beaucoup.

— Bien sûr que si tu le pourras.

— Tu lui as tout dit sur moi ?

— De ton aspect extérieur, de ton accent et de ton histoire, et d'où tu viens, oui, pour être sûre d'ailleurs qu'il ne me déçoive pas. Et comme cela ne l'a pas dérangé, on peut dire qu'il a passé le test avec succès. Pour ce qui est de ta personnalité, je lui en ai dit juste ce qu'il faut pour qu'il soit tenté d'en découvrir un peu plus. Je te laisserai le soin de te dévoiler librement, tu n'auras aucun effort à faire. Il suffira d'être toi-même.

— Merci d'être comme ça avec moi.

— Tiens, tu vois, les cloches saluent ma bonté !

— Ah ah ! En effet ma chère, tu es bénie !

Le bois des Feuilleuses, jadis mystérieux, a été définitivement éradiqué. Un champ de tournesols le remplace, qui s'étend jusqu'au village que l'église domine encore de son clocher, mais les âmes sur lesquelles elle veille ne sont guère nombreuses désormais. Les coquelicots, quant à eux, indifférents au temps, continuent à fleurir dans la prairie. Le lavoir est toujours là. Inusité, mais il semble avoir été conservé intact, telle la relique sacrée d'un passé révolu.

Les deux jeunes filles, héritières de leurs aînées, s'appellent Margaux et Camille. La première est une descendante d'Edith mais l'accent a été perdu depuis bien longtemps. Camille est une Parisienne qui suit ses parents à la maison de campagne familiale qu'ils ont « retapée ». Toutes ne se fréquentent que durant les périodes de vacances. Elles sont assises devant la petite rivière, leur portable en main. Elles ne voient pas passer les libellules devant elles, mais la silhouette fugace d'un martin-pêcheur pourrait peut-être encore les interpeller.

— Dis donc, il est nouveau le tien ?

— Ah oui, le dernier m'a lâché en plein concert au Zaunouth. Tu connais ?

— Non, arrête de faire ta Parisienne. Comment veux-tu que j'aie au Zaunouth ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais tu as sûrement vu la salle en vidéo.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas fait attention. Ça m'est égal que ce soit au Zaunouth ou ailleurs.

Enfin, tu étais avec qui ? Ça m'intéresse ça !

— Tu sais celui dont je t'avais parlé.

— Donc avec Théo ? C'est bien ?

— Oh, il ne s'est rien passé pour l'instant. Mais samedi prochain, mes parents seront de sortie et il va venir jusqu'ici.

— Ah oui, c'est vrai ! C'est le bout du monde pour lui...

— Et ça lui fera du bien. Et tu sais quoi ? Il viendra avec un copain.

— Ah... Tu dis ça pour moi ? Tu sais que ça me gêne ce genre de situation.

— Il n'y a pas de quoi. Je serai là pour t'aider.

— Oui, mais tu auras autre chose à faire qu'à me tenir la main.

— Je te surveillerai du coin de l'œil. Et puis on sera connectées.

— Forcément... Mais je ne sais même pas à quoi il ressemble, ce copain !

— Tiens, je l'ai. Regarde !

Margaux se penche en posant sa tête contre l'épaule de Camille pour mieux voir l'écran que celle-ci se garde bien de porter à sa hauteur.

— Alors ? fait-elle avec malice.

— Ouais, ça va. Il ne fait pas trop prétentieux. Mais tu fais carrément les entremetteuses ?

— Non, je n'ai rien à gagner. Mais je ne veux pas te laisser seule.

— Merci ma cop' ! Tu es une sœur pour moi.

— Oh, mieux que ça, les sœurs sont parfois bien obligées de l'être et de se supporter.

— Tiens, écoute, les cloches ! On dirait qu'elles célèbrent cette allégresse complice qui nous vient de très loin, et qui est là aujourd'hui, rien que pour nous deux...

— Je ne sais pas trop ce que tu entends les cloches nous chanter, mais en tout cas, on verra plus tard comment te préparer à la grande soirée. Allez viens donc, mignonne, allons voir si la rose...

Elles se levèrent alors de concert et quittèrent silencieusement le lavoir comme si elles allaient à la messe dans les pas de leurs aînées. Elles n'avaient pas remarqué le petit oiseau à la livrée étincelante de bleu vif et de roux flamboyant, au long bec acéré, qui venait de passer furtivement au-dessus du cours d'eau et que personne n'avait plus revu depuis bien longtemps.

14 – La maison où j’ai grandi,

d’Hervé Vignes

Enfourchez vos vélos !

Quittez Montauban par la D959 direction Molières.

Traversez Birac et ses maisons des années soixante aux belles personnalités.

Roulez, roulez, profitez... c’est plat !

Enjambez l’Aveyron, opaque ou transparent, placide ou capricieux, c’est selon...

Appréciez l’ordonnance des platanes centenaires ; jeux d’ombres et de lumières sur la chaussée.

Sur votre gauche, l’ancien moulin, à droite, le château, altier.

Traversez Loubejac. Roulez, roulez...

Prendre, sur votre gauche, la côte courte de l’Honor de Cos.

— Comment ?... Vos vélos ne sont pas électriques ?... Dommage !

Hissez... soufflez... pausez. Continuez sur : « Puycornet 5 kilomètres ».

Puycornet, « Pègcornet », en occitan. Commune rurale du Tarn-et-Garonne. 772 âmes, éparses, sur 2746 hectares. Calculez.

Laissez sur votre gauche la grande bâtisse blanche de la mairie et l’école où je n’ai rien appris pour cause d’

Continuez sur deux kilomètres, entre bosquets et prairies.

Amorcez la descente, à travers la forêt ; chênes, frênes, châtaigniers entremêlés.

J’ai fait ce trajet à pied, matin et soir, durant trois ans. Aucune attaque de loup.

De nos jours, jamais des parents sensés, ne laisseraient un enfant seul, battre la campagne sur ce chemin d’école.

Troisième virage sur la gauche : Fangouze. Nous y voilà !

D’abord la bergerie, aujourd’hui orpheline et, trente mètres en contrebas, la maison où j’ai grandi.

Maison de campagne qui porte bien son nom, flanquée de chênes et de châtaigniers.

Vêtue de blanc, coiffée de rouge, crête de cheminée.

Douves de verdure floquées de pâquerettes, marguerites et boutons d’or.

Concerts de cigales. Sauterelles à saute-moutons. Parfum de violettes.

Elle n’a, ni grandi, ni vieilli. Les nouveaux propriétaires lui ont même offert une seconde jeunesse.

Relookée avec discrétion, bon goût, respect.

Adossez les vélos à l'ombre du pommier. Attention aux frelons, l'un d'eux avait croisé mon avant-bras, je m'en souviens.

Imaginez... début des années 60... une éternité.

D'abord « lo ballet », terrasse couverte, dallage de briques ocre et, dans le prolongement, une petite pièce « lo crambet » servant de buanderie, remise et cuisine d'extérieur.

Entrez, donnez-vous la peine, voici la pièce à vivre, à la fois cuisine, salon sans canapé, salle à manger.

À gauche, la cheminée, l'âtre chaleureux et convivial pour les soirées d'hiver.

Fers à gaufres et merveilles. Poêle percée pour châtaignes grillées. Chenets, trépieds, marmite en fonte pour la soupe où une fois...

Non, ce ne serait pas à mon avantage !

Longue table massive en noyer pour les repas de famille, la belotte, le jeu de dames, les soirées prune à l'eau de vie, les veillées contes et légendes du temps jadis.

Vin blanc moelleux, délicieux, sans prétention, d'une ferme voisine.

Cuisinière en fonte pour la cuisine et le chauffage. Maman cuisinait très bien, recettes simples mais authentiques, saveur de terroir. Circuit court, dirait-on aujourd'hui. Pot au feu, poulet fermier au sens noble du terme, pintades, lapins, différents gratins, clafoutis, tartes, croustades.

DPE perfectible ! Simple vitrage ! Aucun risque d'asphyxie !

Étagère murale où « Pathé Marconi, La voix de son maître », conviait Dalida, Line Renaud, Annie Cordy, Bourvil, Les Compagnons de la Chanson et bien d'autres.

Papa aimait beaucoup, à l'époque, Line Renaud, Luis Mariano et Marie Laforêt. Il chantonnait souvent « Étoile des neiges » et « Ma cabane au Canada ».

Derrière le séjour, une pièce hybride : saucisse sèche, boudin et saucissons, tresses d'ail rose et grappes d'oignons, suspendus au plafond.

Tilleul et serpolet rêvent dans leurs draps blancs.

Jarres de grès, emplies de graisse, confits et magrets d'oie ou de canard.

Nutriscore non mentionné.

Cageots de pommes reinettes et de goldens. Dans le buffet, amoncellement de bocaux de verre : confitures de fraises, de prunes, de pastèques, gelée de coins. Foie gras, cèpes, coulis de tomates, haricots verts et petits pois du jardin, cornichons, cerises et prunes à l'eau de vie, oreillons de pêches jaunes au sirop.

Toutes ces victuailles ne s'empilaient pas spontanément sur les étagères. Indispensables à la survie de la tribu, elles étaient le fruit d'activités chronophages, confluences de temps de travail et de loisirs.

Éclairage par « lo fenestrou » ; vue directe sur la châtaigneraie.
Deux chambres exposées plein sud. La mienne et, contiguë, celle des parents et de ma petite sœur.
Poêles à bois. Classe énergétique non précisée.
Armoires et lits en cerisier ; matelas en laine de moutons, oreillers en plumes, édredons en duvet.
Moine et brasero réquisitionnés certaines nuits d'hiver.
Confort spartiate, courant pour l'époque, sans manque et sans frustration, faute de comparaison.
WC extérieurs. Pas de salle d'eau. Pas d'eau courante.
Eau fraîche puisée au puits, chez les grands-parents, deux cents mètres en contrebas.
Shampooing DOP, tête penchée sur une bassine, dernière eau avec gouttes de vinaigre pour la
brillance du cheveu.
Étagères à chaussures de cuir, corvée de cirage obligatoire pour la messe dominicale.
Ravitaillement assuré quotidiennement par les corbeaux, le passage du boulanger tous les trois
jours, l'épicier et sa camionnette, le vendredi.
Chocos BN, Carambars, chocolat Meunier, morue salée, lessive et son cadeau Bonux sont les seuls
achats dont je me souviens.
Aucun de mes petits-enfants ne pourrait imaginer vivre, sans dépérir, dans ce décor surréaliste, sans
eau courante, sans salle de bain, sans portable, sans internet, sans télévision. Sont-ils plus heureux
pour autant, les yeux rivés sur TikTok, Snapchat, Facebook et Instagram ?
Un tel retour en arrière, s'il devait advenir, serait pour tous, j'en conviens, extrêmement délicat.
Aucune tristesse pourtant. C'était juste un autre temps.
L'essentiel, le plus exaltant, ce n'était pas le confort de la maison mais la vie dans cet
environnement.
Ah ! tendre la main au bolet qui pouffe dans son drap de mousse !
Ouvrir la bouche pour répondre au sourire fendu des bogues.
Écouter le pivert piquer le silence.
Peser l'haleine des sous-bois.
Croquer, au printemps, le bigarreau juteux, perché sur la fourche d'un cerisier.
S'allonger en été sur la fraîcheur des trèfles.
Courir en hiver sous les premiers flocons.

Mais où sont les frimas et les neiges d'antan ? Allons, il est temps, de reprendre nos VTC. Direction
la grande et belle maison des grands-parents, la maison où je suis né.

15 – Vous viendrez bien nous voir ?,

de Michèle Badel

En premier lieu vous persuader que la vie à Paris n'est vraiment plus possible avec son métro bondé, ses loyers surestimés, son atmosphère polluée, ses embouteillages permanents, ses lieux de culture sur-fréquentés. Puis, jeter votre dévolu sur un nouveau lieu de vie. Pas trop loin de la capitale tout de même pour ne pas avoir à rompre radicalement avec les amis, continuer à profiter des grandes expositions et rester branchés. Pas trop près non plus car alors on ne pourrait pas appeler cela *s'installer à la campagne*. Un entre-deux au nord de Chartres ou au sud de Caen. Un village desservi par un TER mais au charme authentique : des maisons en pierre, des vaches dans les prés, des tracteurs dans les champs et une église, de préférence romane, qui mériterait d'être rénovée.

Une fois la commune choisie, s'intéresser à la villa. Veiller à ne pas avoir trop de travaux de rénovation. L'électricité doit être aux normes, le chauffage écologique, les tuiles en bon état, les fenêtres étanches, le terrain d'une superficie raisonnable, l'école à moins de cinq minutes en voiture ou dix à pied, la connexion wifi parfaite à toute heure du jour et de la nuit, l'hôpital le plus proche à moins de trente kilomètres.

Le déménagement effectué, songer à faire connaissance avec les voisins. Pas tous à la fois, on ne sait jamais quelles sont leurs relations. Choisir d'abord ceux qui ont la plus grande superficie commune avec votre terrain. Sans broncher, les écouter médire du maire, de la pharmacienne, des institutrices, des voisins d'en face et de ceux d'à côté. Puis inviter les voisins d'en face et les écouter calomnier les voisins d'à côté, le médecin jugé incompetent, le notaire dit véreux, les paysans du secteur soi-disant convertis au bio.

À ce stade, ne pas vous décourager. Inscire l'aîné au cours de tennis et le plus jeune au club de foot local. Vous initier à la marche nordique et convaincre votre conjoint des bienfaits d'un footing pratiqué en plein air plutôt que sur le tapis de course d'une salle de sport surchauffée. Vous convaincre qu'ici l'air est plus pur malgré la proximité de l'usine d'équarrissage qui empuantit l'atmosphère cinq jours sur sept ; qu'ici les enfants sont au contact des vraies valeurs même si votre aîné n'a jamais utilisé autant de gros mots et si votre cadet revient régulièrement avec des bleus pleins les jambes ; qu'ici surtout vous goûter au calme de la campagne malgré les cloches de l'église qui sonnent heures et demi-heures jour et nuit, le coq du voisin qui chante dès quatre du

matin, le chien d'en face qui aboie dès que vous sortez le nez dehors et les vaches de la ferme d'à côté qui meuglent de manière aléatoire week-end et jours fériés compris.

Ne pas être déçue si vos proches, une fois leur première visite de courtoisie rendue, se font tirer l'oreille pour revenir vous voir. Il est vrai que, le jour où vos cousins étaient là, les guêpes n'ont pas cessé de tourner autour du melon-jambon, des mouches vertes se sont déposées sur chaque saucisse du barbecue et les fourmis ont envahi la tarte aux pommes avant qu'elle ne soit servie. Ce n'était guère mieux le dimanche où votre beau-frère est arrivé avec toute sa tribu. Il a passé plus d'une heure en rentrant pour effacer les traces de boue faites par ses jumeaux sur le velours de la banquette arrière de son Audi et l'odeur de vomi du petit dernier, à cause des bouses de vache, reste tenace malgré le shampouinage total de son cosy et un désodorisant ultra-puissant à l'huile essentielle de lavande.

Lors des appels en visioconférence de vos anciens collègues, continuer à arborer un sourire de circonstance. Louer la facilité d'accès à toutes les commodités en un saut de puce, les progrès de votre aîné dans une école où la coopération est préférée à la performance et les joies des promenades au vert en partant de chez soi à pied. Apprécier la lueur d'envie dans leurs yeux, même si en réalité vous savez qu'il faut désormais dix kilomètres pour la moindre course, que votre enfant déteste sa nouvelle maîtresse et qu'après avoir tondu vos 600 mètres carrés de pelouse, nettoyé au karsher votre terrasse et lavé votre salon de jardin, vous n'avez guère envie d'aller randonner le dimanche.

Après plusieurs mois d'installation, surtout ne pas tomber dans la nostalgie. Nul regret pour l'épicerie arabe en bas de chez vous qui vous dépannait à toute heure du jour et de la nuit, pour les soirées sushis improvisées avec les amis en un clic sur l'appli Uber Eats, pour le service impeccable de baby-sitting, certes un peu cher, mais tellement pratique pour ne pas rater le dernier film iranien ou coréen, dont ne manquait jamais de vous parler votre collègue cinéphile. Désormais, vous devez tout planifier, obliger vos enfants à manger des lentilles lorsqu'il n'y a plus de pâtes en réserve et vous contenter de longues soirées-séries en regardant la pluie tomber sur les grandes baies vitrées que vous aviez mis presque une heure à nettoyer.

Dernier petit conseil : ne pas cesser de cultiver des pensées positives. Nul doute, tout le vert qui vous entoure ne peut que vous y aider. Vous emplir de la joie de voir vos enfants jouer dans le jardin (sans penser au lave-linge à remplir dès leur retour tant ils seront maculés de terre de la tête aux pieds). Apprécier le fait d'étendre ledit linge pour le faire sécher au grand air (sans redouter les relents de l'usine d'équarrissage qui s'incrusteront jusque dans les fils de vos draps, au point certains

jours de vouloir devenir végétarienne). Savourer les rares moments où vous pouvez lire confortablement installée dans une chaise-longue sur votre terrasse (à condition qu'il ne fasse ni trop chaud, ni trop froid, ni trop venteux, ni trop pluvieux et que vous ayez eu le courage de nettoyer votre assise pour la débarrasser de la poussière, des feuilles mortes ou des restes d'un choco écrasé par votre benjamin). Enfin, vous délecter des produits de votre premier potager (sans vous rappeler vos douleurs lombaires pour arracher les patates, ni les limaces qui ont mangé presque toutes les salades, ni l'oïdium qui a noirci la moitié de vos tomates, ni la triste mine de vos carottes et de vos radis presque aussi fins que le sont devenus vos cheveux, depuis que vous n'allez plus chez le coiffeur que tous les deux mois.)

Surtout, chaque matin, à sept heures lorsque vous terminez votre quart d'heure de méditation, ne jamais oublier de répéter au moins cinq fois ce mantra :

« On est si bien chez soi dans une maison à la campagne ».

16 – Quel avenir ?,

de Nadine Sellier

Tandis que l'éclairage augmente très progressivement, AL67 émerge de sa léthargie. Elle sent que ses stomates ont capté les photons artificiels et qu'ils commencent à s'ouvrir. Petit à petit ses feuilles se redressent avec la sève qui remonte en elle. Alors que le cliquetis lancinant des pompes commence à se faire entendre, elle ressent un léger fourmillement dans ses racines. L'éclairage est maintenant à son maximum, elle sent le désagréable courant d'air qui ventile ses feuilles, elle est complètement éveillée. Comment vas-tu ce matin AL68 ? Comme chaque jour elle salue sa voisine qui lui répond par une caresse de ses feuilles. Ce geste génère une odeur si caractéristique et si entêtante que même les soigneurs ne s'y habituent pas. Comme l'odeur se développe sur toute la ligne et sur les lignes adjacentes, AL67 sait que toute la serre est éveillée et a commencé sa journée. Les flux nourriciers abonderont au niveau de leurs racines et toutes les plantes commenceront alors leur unique tâche, créer et nourrir de jolis bébés. AL67 en a trois qui arriveront à maturité dans un jour ou deux et sept qui ne sont encore que des embryons. Chacune de ses voisines en est à peu près au même stade. Leur ligne est jeune et n'a pas encore atteint son pic de production.

Les escouades de soigneurs habillés de combinaisons blanches vont bientôt entrer dans la serre et selon leur spécialité, ils s'adonneront à leurs tâches quotidiennes. Certains, les plus doux, relèveront les plantes un peu affaissées et attacheront les nouvelles branches sur le tuteur dont a été équipée chaque plante. D'autres plus brutaux, armés d'un sécateur pneumatique, tailleront les branches sèches ou jugées inutiles. C'est douloureux, mais ce n'est rien comparé à ce que feront ceux qui viendront arracher les bébés à chaque mère, bien avant que leur croissance ne soit terminée. Pour chacune c'est un déchirement, elle se trouve alors coupée de sa descendance et c'est insupportable. Les soigneurs ne les entendent pas car leur évolution ne les a pas équipés pour cela, mais les cris déchirants de toutes les mères font un concert insupportable. Chaque jour celles qui perdent ainsi leurs bébés hurlent à n'en plus finir et leurs cris stridents rebondissent sur les murs en verre de la serre amplifiant à l'infini la douleur de l'ensemble de la plantation. Toutes savent qu'elles auront à subir cet arrachement.

AL67 a déjà perdu quelques-uns de ses fruits mais elle ne s'habitue pas. Elle cherche inlassablement un moyen de ralentir la maturation de ses bébés ou bien d'empêcher qu'on ne les lui prenne mais elle ne trouve pas de solution. Un petit groupe de plantes s'est déjà constitué pour y réfléchir mais leur vie est tellement contrôlée qu'il semble que rien ne puisse freiner leur croissance

et leur production. Seule la mort le pourrait mais ce n'est pas une solution qu'elles veulent envisager. Certaines plantes, les plus désespérées ou les plus révoltées, l'ont fait. Elles se sont laissées mourir en contractant leurs racines et leurs stomates, empêchant ainsi les nutriments et la lumière de les pénétrer, stoppant la production de fruits et contraignant donc les soigneurs à les arracher de leur support. AL66, sa voisine, avait choisi cette voie mais AL67 et ses amies ne s'y résignent pas, du moins pas encore.

Se pose également la question du devenir de leurs enfants, pourquoi les leur prend-on ? À quoi est destinée toute cette organisation ? Prisonnières de l'immense serre les plantes s'interrogent. Bloquées dans cette ligne et dans cet espace, elles ne comprennent pas le langage des soigneurs.

Parfois, alors que l'obscurité est revenue et que plus aucun nutriment n'arrive dans le support hydroponique, AL67 rêve. De manière confuse, des images et des sensations lui viennent en mémoire. D'immensément loin, par flashes, tout à coup elle sent une légère brise caresser ses feuilles et au-dessus d'elle elle voit se déployer une immense toile bleue parsemée de taches blanches cotonneuses qui s'y déplacent. Elle éprouve la sensation délicieuse de ses racines plongées dans un support onctueux et frais ou parfois chaud. Elle croit se souvenir que ses racines devaient faire des efforts pour s'enfoncer dans ce support moelleux rencontrant parfois un obstacle qu'elles devaient contourner. Elle ressent le contact de petits êtres mouvants glissant entre ses racines. Elle perçoit les sons et les chants d'une multitude d'êtres volants. Ils ont des formes, des tailles différentes, certains sont parés d'incroyables couleurs irisées. Un sentiment d'envie la traverse, ils semblent si insouciant sous la belle toile bleue. À ces images s'ajoute une myriade d'odeurs changeant au gré des heures et des jours. Elle sait aussi que parfois c'était difficile, que l'eau manquait. Il fallait alors réagir vite et refermer les stomates, enrouler les feuilles, baisser la tête et attendre. Elle ressent encore le soulagement et le plaisir intense de l'eau tombant de cette toile qui n'est plus bleue et qui d'un coup vient inonder ses feuilles, ses bébés et baigner ses racines. Elle hume l'odeur si caractéristique de ces moments d'après orages. Elle sait que ces images viennent du passé, des générations entières de ses ancêtres, ancrées en elle et qui se transmettent à l'infini, indélébiles. Elle ne comprend pas pourquoi elle se souvient de tout cela mais elle ressent la nostalgie d'une vie certes plus difficile mais plus libre. Elle croit se souvenir que dans ces temps anciens, le don de ses bébés était consenti. Quelques soigneurs en prélevaient certains mais les plantes pouvaient en conserver d'autres. Ces bébés seraient à l'origine de leur descendance et ils transmettraient à leur tour la mémoire inextinguible de leur histoire.

Ces rêves, AL67 sait qu'elle n'est pas la seule à les faire. Au début de leur mise en place sur la ligne, aucune plante n'avait osé les évoquer mais petit à petit les langues s'étaient déliées et elles partageaient maintenant ce qu'elles nommaient leurs souvenirs ataviques. Ils variaient selon les

lignes car toutes les plantes n'avaient pas la même histoire ni la même génétique. Elles disaient qu'elles étaient de variétés différentes, certaines évoquaient même des noms « Cœur de bœuf, Marmande, Ananas, Noire de Crimée, Rose de Berne... », mais toutes avaient les mêmes souvenirs colorés de liberté.

AL67 est placée sur une ligne proche de la vitre où parfois des êtres semblables aux soigneurs circulent en regardant vers elle et ses sœurs. AL67 observe attentivement ces touristes, elle cherche à apprendre sur ce qui l'entoure et la maintient prisonnière ici. Elle imagine que plus elle en saura plus elle aura de chances de trouver une solution pour échapper enfin à cet enfermement et à ce supplice.

Ce matin-là, son attention est attirée par le mouvement d'un groupe de ces êtres semblables aux soigneurs mais de beaucoup plus petite taille. Ils se déplacent vite et se bousculent en criant. Le spectacle est plus intéressant qu'à l'accoutumée et AL67 se laisse distraire par ce remue-ménage. Soudain la sève se fige en elle, ses racines se contractent et brusquement ses stomates se ferment, la tête lui tourne, ses branches s'abaissent, elle sent même qu'un de ses fruits est sur le point de se détacher de sa tige. Certains de ces petits de soigneurs ont dans les mains des bébés et les déchiquettent avec leurs dents pointues, laissant couler sur leur visage et leurs mains le sang de ces merveilleux fruits. Elle reconnaît les bébés de ses compagnes de la ligne voisine, la couleur rouge sombre ne trompe pas. Un cri déchirant s'échappe d'elle, ses voisines alertées découvrent également le drame qui est en train de se jouer derrière la vitre. Toute la serre est en alerte, toutes savent désormais ce qu'il advient de leurs bébés.

C'est cette nuit-là que les plantes ont décidé qu'il n'était plus acceptable de continuer cette vie vide de sens qui allait conduire à l'extinction de leur mémoire puisque leurs fruits ne donneraient plus les nouvelles générations. Il fallait faire sortir des bébés de cette usine, il fallait rompre l'inexorable perte de la mémoire de leur espèce et retrouver une vie digne. Petit à petit un scénario a été élaboré. AL67 avait repéré une soigneuse chargée de la collecte des fruits, elle lui semblait plus sensible et douce que la majorité des autres. Elle avait des mains un peu rêches et avait toujours un peu de noir sous ses ongles. Elle s'attardait auprès des plantes et elle paraissait prendre particulièrement plaisir à sentir l'odeur entêtante des feuilles. AL67 avait remarqué que cette soigneuse ne plaçait pas tous les fruits récoltés dans le bac en plastique destiné à les transporter. Elle en glissait certains dans la grande poche de son tablier. Ce ne fut pas facile. AL67 avait dû faire preuve de force de conviction pour assurer la réussite du plan. Sur plusieurs lignes, des plantes avaient accepté de se sacrifier, en fournissant de très violents efforts pour faire arriver à maturité des fruits particulièrement attirants aux yeux de la soigneuse. Toutes ne furent pas récompensées mais ces sacrifices ne furent pas vains.

Près du petit jardinet bordé de piquets de bois tordus et plus ou moins envahi d'herbes folles, la mélodie de l'eau courant sur les graviers du ruisseau berce doucement les habitants de ce paisible monde dans l'aube fraîche.

« Hé Alloïse, es-tu réveillée ? Allez, ouvre tes stomates ! Regarde comme le ciel est bleu ce matin ! ».

C'est la caresse des feuilles de sa voisine et amie qui comme chaque jour tire Alloïse de sa nuit. Elle a encore fait cet horrible rêve. De temps en temps, des flots de souvenirs de ses ancêtres envahissent ses pensées nocturnes. C'est une caractéristique de leur espèce, la mémoire des générations passées se transmet aux nouvelles plantes à travers les fruits. Elles sont alignées dans un immense espace couvert et sans couleur, supportant un bruit lancinant de cliquetis et un courant d'air désagréable. Tout y est uniforme et sans intérêt. Toutes semblent identiques. Elles n'ont pas de noms, elles ne sont que des numéros, leur nourriture est fade, l'ennui et la solitude dominant leur univers. Elle perçoit aussi les hurlements de milliers de mères à qui des fantômes en combinaison blanche arrachent les bébés.

Alloïse sait qu'elle aussi transmet ses souvenirs à ses bébés et qu'ils seront les messagers de leur longue histoire à travers les temps. Elle secoue ses feuilles, quelques gouttes de rosée en tombent. Un petit bourdon jaune et noir vient de se poser sur une de ses jeunes fleurs et ses chatouilles la font sourire. Tout à coup sous ses branches les plus basses elle sent passer une petite musaraigne. Heureusement celle-ci n'essaiera pas de grignoter ses fruits à peine mûrs, ce qui n'est pas le cas des petits rats qui ont élu domicile dans la remise où sont rangés les outils. Ce matin l'air est frais, une légère brise agite délicatement les feuilles d'Alloïse et de ses voisines. Des parfums variés se diffusent dans l'air, changeant à mesure que le jour avance. Elle repense à son cauchemar de la nuit et fermant les yeux elle goûte pleinement toutes les sensations dans ses racines et sur ses feuilles. Elle ressent la lourdeur de ses fruits qui mûrissent doucement. Ils tomberont bientôt dans le sol où ils donneront naissance à ses filles et petites-filles. Elle donnera avec gratitude certains de ses bébés à sa soigneuse en remerciement des bons soins que celle-ci lui prodigue. Toutes les plantes du jardinet, qu'elles soient de la même variété ou d'une espèce différente font le même don. Elles s'appliquent à produire des fruits goûteux et sains. Cueillis à maturité, ils nourriront la famille de la soigneuse, ses enfants et petits-enfants. Ensemble, ils perpétueront le cycle simple des vies, affrontant les crises mais cultivant l'harmonie.

17 – Un étrange rêve,

de Soria Maatallah

En ce début d'après-midi, le soleil brillait de son éclat le plus intense, quand les trois jeunes randonneurs atteignirent le plateau qui menait au village de Saint-Mathieu. La fraîcheur des hauteurs, tant attendue, ne les soulageait guère, épuisés qu'ils étaient par leurs deux longues heures de marche. Le sentier qu'ils avaient emprunté, encerclait le village dont ils apercevaient déjà les toits de tuiles, en contrebas. Le groupe avançait à pas réguliers, au seul son des cailloux qui s'entrechoquaient sous leurs épaisses chaussures, les mollets griffés par les genêts épineux bordant l'étroit chemin de terre. C'était Olivier qui avait eu l'idée de cette sortie et l'avait soigneusement organisée pour ses amis, Louis et Christophe, deux étudiants parisiens. Il connaissait bien les sommets de sa région natale et se réjouissait de leur en faire partager les beautés.

« J'ai prévu la tenue parfaite, n'est-ce pas ? Les chaussures, les chaussettes de circonstance, la veste imperméable, le smartphone... Bref, tout ! lança Louis, un athlétique jeune homme, coiffé d'une casquette blanche d'où dépassaient ses longues boucles blondes.

— Presque tout, fit Olivier en se retournant vers son ami. Comme le ciel risque de se couvrir, poursuivit-il en levant les yeux, j'ai aussi pris des boussoles, des torches et des cartes.

— T'es trop stressé, Olivier ! C'est quand même pas la première fois ! s'exclama Christophe, un grand brun à l'allure nonchalante. Relax ! C'est samedi, il fait beau et puis j'ai mis mon short de scout.

— T'as aussi pris des barres de céréales au cas où on se perdrait ? plaisanta Louis, en faisant un clin d'œil à Olivier.

— Une rando, ça se prépare ! répliqua ce dernier. Et puis oui, j'en ai pris !

— Comprends-nous, nous ne sommes que d'humbles citadins, peu accoutumés aux beautés de la nature, poursuivit Louis sur le ton de l'humour. Christophe consultait ses messages et n'écoutait plus.

— Au fait, demain, je monte à Manosque, lança-t-il sans lever la tête de son téléphone.

— Ça nous aurait étonnés ! répondit Olivier, agacé par le manque d'intérêt de son ami. Il ne nous reste que trois ou quatre kilomètres avant la pause au village. »

À Saint-Mathieu, ils trouvèrent les ruelles désertées et les volets des maisons fermés pour se protéger de la chaleur. Le village, encaissé dans la vallée, était entouré d'une garrigue rocailleuse, parsemée de touffes d'herbes odorantes, et il fallait atteindre les montagnes pour trouver une

végétation plus dense – les forêts de pins désormais menacées par les feux d'été. Assis à l'ombre, près d'une fontaine, les trois amis discutaient.

« Seconde étape : le village des Trois Sorcières. On y passera la nuit, dit Olivier en indiquant trois pics irréguliers au loin. C'est à une vingtaine de kilomètres et il faudra grimper.

— C'est bon pour moi. Et si tu nous parlais un peu de cette histoire de sorcières, suggéra Christophe alors que Louis estimait, à vue d'œil, les heures de marche qui les attendaient.

— Eh bien, cela remonterait au onzième siècle. Le fils d'un riche seigneur serait tombé amoureux de la fille d'un de ses vassaux. C'était réciproque mais on dit que les deux sœurs de la fille l'aimaient aussi et que pour ne pas souffrir du choix du jeune seigneur, une nuit, elles se seraient enfuies. On les aurait retrouvées mortes de faim, non loin des trois pics, où leurs âmes tourmentées rôderaient depuis.

— Ah, des fantômes ! Elles se seraient enfuies par ne pas « souffrir de son choix » ? s'exclama Christophe. Trop romanesque à mon goût !

— Vous vous imaginez de mourir de faim, tout seul, dans la forêt, fit Louis, pensif.

— Bon, on se remet en route ? lança Olivier en se levant d'un bond.

— Oui, chef ! Nous sommes prêts ! » répondirent les deux autres engourdis par le soleil.

Après leur courte pause, les trois amis reprirent leur marche sur des sentiers plus élevés et ardu. Deux bonnes heures s'étaient écoulées et Christophe commençait à se lasser. Il n'appréciait guère le soleil qui lui brûlait la peau, ni les pierres et les cailloux qui lui demandaient une constante attention.

« Aïe ! s'écria-t-il soudain. Mauvaise nouvelle, je crois que je me suis foulé la cheville.

— Sérieux ? s'exclama Louis, exaspéré par la sueur qui lui coulait sur le front.

— T'inquiète pas pour moi, Louis. Je vais bien, merci ! rétorqua Christophe en se frottant la cheville. À quoi ressemble le reste du parcours ?

— On arrive aux Trois Sorcières dans un peu plus de deux heures, mais si tu as mal, tu ne pourras pas monter, expliqua Olivier en se baissant pour regarder la cheville de son ami.

— J'pourrai pas. Est-ce qu'il existe un autre parcours, un raccourci ? demanda-t-il scrutant la vallée déserte.

— Tu peux prendre le sentier qui contourne les montagnes par le nord. Tu y arriveras une bonne heure après nous mais au moins, c'est plat.

— Bon, très bien, je vais par là, répondit-il tout en marchant d'un pas hésitant. Une heure, tu dis ? Je dirais plutôt deux.

— Fais de ton mieux. Le chemin est bien balisé. Prends cette carte et cette boussole. Te fis pas à ton GPS, conseilla Olivier en lui tendant le matériel.

— Au fait, tu ne nous as pas dit qui tu voyais demain, lança Louis. T'as rencard avec une meuf ? Christophe sourit d'un air entendu.

— Qu'est-ce qu'elle vient faire à Manosque ? ajouta Olivier, un peu curieux.

— J't'raconterai plus tard. Et le jeune homme prit le chemin qui s'ouvrait devant lui, clopinant entre les petits cailloux aussi glissants que des billes.

— Courage, louveteau ! » lui cria Louis. Christophe leur fit un signe de la main sans se retourner. Il ne se réjouissait pas de se séparer de ses amis et se dit qu'il avait peut-être gâché leur séjour. Le chemin qu'il prenait n'était plus aussi caillouteux mais les branches et les racines saillantes qui le jonchaient, rendaient sa marche tout aussi pénible. Pour la première fois de sa vie, il se sentait vraiment seul, presque démuni comme s'il avait définitivement quitté le monde des hommes. Il tira son téléphone de la poche de son short. Aucun réseau ! Déçu, il accéléra son pas. À mesure qu'il avançait, la végétation, les oiseaux reprenaient des droits sur le désert rocheux, la sécheresse et le silence. Il aborda un nouveau sentier lorsqu'il aperçut un homme en vêtements de travail, un chapeau de paille sur ses longs cheveux bruns. En s'approchant, Christophe remarqua qu'il était jeune. L'homme le salua de la tête et demanda d'un ton amical : « Vous vous êtes foulé la cheville ? »

Christophe, surpris de se voir adresser la parole, lui rendit son amitié.

— Oui, en effet. Rien de grave, je crois. L'homme sourit.

— Je m'appelle Baptiste Mérand. Et l'étranger lui tendit sa main.

— Christophe Frémont, répondit-il. La cordialité de cet homme, en ce lieu désolé, lui fit une distraction agréable.

— Je vois que vous êtes en randonnée. Des nuages s'annoncent à l'est. Vous feriez mieux de vous mettre à l'abri, lui conseilla-t-il.

— Alors je vais me dépêcher, fit Christophe. L'homme insista.

— Je rentrais chez moi. Vous pourriez vous y reposer, si vous le souhaitez. Ce n'est qu'à quelques pas. Christophe trouva l'homme, à peine plus âgé que lui, sympathique et accepta.

— J'apprécie votre invitation et puis je ne connais pas le coin.

— Ce n'est qu'à cinq minutes d'ici et vous pouvez me tutoyer, ajouta l'homme.

— Très bien, dit Christophe qui ne pouvait cacher ses efforts pour marcher.

— Il m'arrive souvent de parcourir les collines, seul, fit l'homme, d'un air rêveur. Ils marchèrent silencieux, côte à côte, jusqu'à une petite maison en pierres, à l'ombre de larges pins parasols. À l'intérieur, la seule pièce était meublée d'un large buffet, d'une table, de trois chaises et d'un lit, dans le fond, sous une étroite fenêtre. Un large poêle et quelques ustensiles complétaient cette demeure très monacale. Une maison de berger, pensa Christophe.

— Assieds-toi, je t'en prie, fit Baptiste en tendant un siège. Voici de l'eau fraîche. Et il posa un verre sur la table.

— Est-ce-que tu as toujours mal ? Christophe se baissa et passa la main sur sa cheville.

— Je devrais me faire un bandage.

— Cela me semble une bonne idée, fit Baptiste en s'asseyant.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? demanda Christophe, embarrassé que Baptiste examine sa foulure.

— J'ai un atelier de coutellerie au village. Et toi ?

— Je suis étudiant en droit. L'homme lui sourit puis se redressa.

— Cela va passer. Repose-toi. J'ai du travail à terminer. Avertis-moi quand tu voudras t'en aller.

— Oh... Euh, très bien... Merci.

— Je t'en prie ». L'homme se tenait à la porte de l'entrée, dans la lumière du soleil qui inondait la vallée. Christophe hocha la tête en signe de reconnaissance puis le jeune coutelier s'en alla. Comme il voulut étendre sa jambe, Christophe s'allongea sur le lit. À peine la tête posée sur le coussin, il s'endormit d'un profond sommeil et il rêva.

La nuit venait de tomber, et, seule, la lampe sur la table illuminait la pièce. Il entendit la porte s'ouvrir et vit entrer Baptiste.

« Dix mille francs tout juste ! » dit-il en allant cacher, dans le buffet, une boîte en fer qu'il tenait sous son bras. Quelques minutes plus tard, deux coups retentirent à la porte. « Oui. Je viens ! », cria-t-il.

« Thibault ? C'est toi ? s'exclama-t-il, surpris, en ouvrant la porte. Un homme brun d'une quarantaine d'années, portant une barbe aux poils gris clairsemés, entra, suivi par un homme plus jeune et plus maigre.

— Que se passe-t-il ?

— J'ai cassé l'une des roues de ma charrette en chemin. On ne te dérange pas ?

— Non, je vous en prie. Entrez. J'arrive de l'atelier. Je vais allumer un feu.

Baptiste prit deux bûches, les jeta dans le poêle puis approcha deux chaises.

— Vous vous réchauffez et on va la réparer ! J'ai une roue presque neuve dans ma cabane à outils. Elle pourra certainement convenir. Du café ? proposa-t-il.

— Non ! Merci, dit l'homme maigre, sans prendre la chaise que Baptiste avait placée à son intention.

— Sacrée pluie ! J'ai roulé sur une mauvaise pierre... et ma vue baisse, voilà tout ! lança le barbu, d'un ton jovial. Puis, alors que Baptiste s'avançait pour attiser le feu, il fit un signe à son compagnon qui sortit de sa veste un maillet dont il asséna un coup à Baptiste qui tomba aussitôt sur le sol.

— Il a perdu connaissance? demanda le barbu en se précipitant sur le corps. L'autre restait immobile, abasourdi par son geste. Allez, viens ! On va l'allonger sur le lit. Allez, viens, j't'dis ! Dépêche-toi ! Ils soulevèrent le corps et le déposèrent sur le lit. Va chercher l'argent maintenant ! ordonna-t-il, en levant sa main droite dans laquelle se trouvait un large couteau.

Le sang coula sur l'oreiller et le sol. Sans s'en soucier, le meurtrier contempla son œuvre, d'un air satisfait. L'argent trouvé, les deux criminels s'empressèrent de quitter les lieux. Christophe ouvrit brusquement les yeux, suffoquant, comme saisi par une douloureuse sensation à la gorge. Il se redressa et, alors qu'il lui sembla ne s'être assoupi qu'une demi-heure, constata, à sa montre, que plus d'une heure s'était écoulée. Il se dépêcha de ranger ses affaires et alla remercier le coutelier pour son hospitalité. Il ne le trouva pas, aussi lui laissa-t-il un mot sur la table et sortit. En chemin, il repensa à son étrange rêve et à cette scène de meurtre si saisissante. La douleur à la cheville avait disparu, ce qui lui permit de presser le pas pour rejoindre ses amis.

**

« Pari presque tenu ! s'exclamèrent Louis et Olivier, assis à une table de l'auberge du village des Trois Sorcières.

— J'ai rencontré un mec en chemin qui m'a invité à me reposer chez lui, répondit Christophe, mais je me suis assoupi.

— T'es retourné à Saint-Mathieu ? demanda Olivier.

— Non! Il vit près d'un village à deux ou trois kilomètres après Saint-Mathieu, expliqua Christophe.

— Mais il n'y a pas de village, seulement les ruines d'un ancien hameau.

— Et une vieille maison en pierres qui appartient à un certain Baptiste Mérand, coutelier de son état !

— Si tu le dis ! Allez, viens t'asseoir. » s'exclama Louis, impatient de passer à table.

Christophe ne s'accommoda pas de ce mystère et, une fois le dîner terminé, fit des recherches.

« Voilà, il existe bien un Baptiste Mérand, dit-il en lisant son écran de téléphone. Il est né... en 1880 et... mort. Hein ? Il est mort ? En 1908 ! Christophe n'y croyait pas. Les trois amis se regardèrent, sans trop savoir quoi en penser. Ah, il y a un article de la presse locale, poursuivit-il, en date du 29 juillet 1908. Impossible ! Il leva soudain la tête vers ses amis. Je vous ai dit que je m'étais endormi chez ce coutelier. Ce que je ne vous ai pas dit, c'est que pendant cette sieste, j'ai fait un rêve étrange dans lequel je voyais Baptiste se faire égorger par deux hommes qu'il connaissait vraisemblablement. Ils en voulaient à son argent. Quand je me suis réveillé, je n'ai pas retrouvé Baptiste. La maison était vide ! s'exclama-t-il.

— Et que dit cet article ? » demanda Olivier qui devinait la suite. Christophe lut à voix haute :

U n c r i m e o d i e u x à La Puisatière

Baptiste Mérand, jeune coutelier de vingt-huit ans du village de La Puisatière a été sauvagement attaqué par des voleurs dans la nuit du 28 juillet.

Il a été retrouvé, hier matin, par les gardes champêtres venus à l'appel de M. Gauvin, son proche voisin. À cette heure, aucun coupable n'a pu être identifié.

18 – Les ondes emmêlées,

de David Delatour

La radio était allumée quand l'employé de la Western Union délivra le télégramme à la maison.

« Présentez-vous 12/04 – stop – WAKI – stop – 1490 Peachtree St – stop – période probatoire – stop »

Lapidaire et expéditif, mais suffisamment explicite. Rendez-vous dans 3 jours !

Un télégramme porteur d'un changement, d'un autre chemin de vie probable, d'une porte de sortie; celle de quitter cette vallée brumeuse, souvent sombre, presque stérile, perdue dans les montagnes Appalaches et cette petite ville que l'on n'oserait pas appeler ville ailleurs qu'ici.

Revenir après 4 ans à l'université n'a été ni facile, ni choisi, mais indispensable pour aider temporairement un père aux capacités physiques et psychologiques amoindries par le décès de sa chère épouse, ma mère.

Et puis ici, d'aussi loin que remonte l'installation d'hommes dans ces vallées, on a toujours eu plus besoin de bras que de têtes. Alors revenir pour les bras, oui, mais se servir de sa tête pour mettre en place des solutions qui viseraient à faire rouler l'affaire de façon plus autonome, ce serait mieux.

Revenir fut difficile, nécessaire mais regrettable à bien des égards, avec la sensation d'être brusquement privé d'une vie citadine qui foisonne, mis à l'écart de la science qui avance, isolé des idées qui émergent et des consciences qui s'éveillent...

La vie en ville, quoi ! En tout cas la vie en ville en cette bonne vieille année 1969 à Athens, à l'université de Géorgie presque bicentenaire, au sein du North Campus qui jouxte le centre-ville. La vie en ville comparée à la vie en retrait dans des montagnes où la vision sur le monde s'arrête à la prochaine vallée, la prochaine saison de chasse ou à l'ouverture de celle de la pêche et à l'office religieux du dimanche.

Ainsi va la vie dans le comté de Rabun, ses habitants établis ici depuis des lustres parce que leurs parents, grand-parents et arrière-grands-parents n'ont eu nulle part ailleurs où aller. Ils ont été petits éleveurs, bouilleurs de cru, contrebandiers d'alcool pendant la prohibition, mineurs usés dans les gisements d'amiante et ils ont tenté de faire pousser de quoi ne pas mourir de faim au prochain hiver sur 3 ou 4 arpents d'une terre qui voit peu le soleil.

À Athens, pendant les années universitaires, des jalons avaient été posés et mes rares temps libres d'étudiant furent mis à profit pour découvrir que la radio est un formidable vecteur de communica-

tion. WATL 1150 AM, radio locale, libre et joyeuse m'avait ouvert sur le monde plus encore que ce que les professeurs pouvaient nous transmettre.

L'an dernier, le bulletin d'information de WATL 1150 AM se faisait régulièrement l'écho d'une contestation émergente à l'égard de l'engagement croissant des troupes au Vietnam.

Et récemment, quelques semaines avant la cérémonie de remise des diplômes à l'Université d'Athens, nous apprenions aux étudiants et à tous nos auditeurs que dans l'ouest, Berkeley s'affirmait comme le fer de lance de cette contestation.

Fin août entre une chanson de Creedence Clearwater Revival et une autre de Sly & The Family Stone, WATL rendait compte à sa manière du plus grand rassemblement de jeunes pour un festival de musique dans le nord de l'État de New York.

Les relations du dirigeant propriétaire de WATL lui ont même permis de recevoir la copie magnétique d'un reportage réalisé tout au long de la Ticker Tape Parade dans les rues de New York City, quand 4 millions de citoyens chanceux, enthousiastes, et fiers applaudissaient l'exploit de Armstrong, Aldrin et Collins.

Témoigner des événements du présent, sur le vif ou pas, découvrir et partager des sons, des créations musicales en effervescence, informer et divertir, WATL 1150 AM m'offrait un aperçu de ce que pourrait être ma vie après la fac, dans une métropole plus large encore qu'Athens. Diplôme presque en poche et avant de quitter le campus, avec l'accord et un peu d'aide matérielle du manager de WATL, c'est ainsi que j'ai pu enregistrer quelques dizaines de minutes d'une maquette de démo et la dupliquer sur des cassettes audio. Confiées aux bons soins de l'US Postal Service, ces K7 sont parties aux 4 coins du pays vers des horizons radios qui voudraient bien me donner ma chance...

Et au cours de l'été, sans échos de mes « bouteilles à la mer », je me suis retrouvé là où j'avais grandi dans le Comté Rabun, avec la mission d'aider et soutenir mon père. Retour à la case départ ! Mettant à profit ce que la Fac s'est évertuée à m'enseigner pendant 4 ans, j'ai simplifié le suivi comptable de l'affaire d'articles de pêche et de location de barques de mon paternel, trouvé un employé plein de bonne volonté, courageux et honnête pour l'aider à faire tourner la boutique et mis de l'ordre dans l'affaire avec l'idée de pouvoir m'échapper quelques mois plus tard avec l'esprit apaisé. Jusqu'à l'arrivée du télégramme qui va précipiter les choses.

3 ans ont passé depuis la réception du télégramme.

Trier, indexer, classer, archiver et ranger sans cesse après utilisation les milliers de disques entreposés derrière la régie technique fut le premier rôle qui m'a été assigné à mon arrivée dans les locaux de WAKI à Atlanta. Pas tout à fait celui que je m'inventais au sortir de la fac après la petite expérience sur WATL 1150 AM, pas non plus celui que j'avais imaginé à la lecture du télégramme, mais j'avais au moins la chance d'intégrer l'équipe d'une radio alors en pleine effervescence.

Ces dernières années, grâce au recrutement de DJ's talentueux, plein d'imagination, diserts, amusants, parfois exubérants et volontiers éruptifs pendant leurs shows au micro, les indices d'écoutes sont passés de presque rien à plus d'un tiers de la population à 200 km à la ronde de la ville. À sa prise de fonction, le directeur de programme avait imaginé l'avenir et l'avait annoncé ainsi : « nous sommes venus ici pour conquérir la ville ! ».

Il est en passe d'y mettre le feu. Pas au même titre que celui déclaré par Sherman en 1864, heureusement pour Atlanta, mais en suscitant un engouement rare de la part des teenagers et des jeunes adultes, principales cibles de la radio et par effet de domino celle des annonceurs qui s'empressent de chercher à occuper l'espace publicitaire.

Jamais le Call Letters (l'identifiant à 4 lettres) d'une station de radio ne lui aura aussi bien collé à la peau : WAKI (Double you - Hey - Kay - Aïe) que l'on pourrait aussi bien prononcer phonétiquement « wacky » : un mot qui peut signifier à la fois farfelu, excentrique, loufoque, étrangement amusant.

24h/24, et 7 jours sur 7, la musique irradie de toutes parts, dans le studio, sur les ondes, dans la ville, autour de la ville, dans les campagnes, dans les maisons, dans les automobiles... Comme des métronomes, les jingles chantés rappellent sous diverses variations qu'on écoute « la meilleure musique sur la meilleure station », ou que « la musique est plus brillante sur WAKI ». Au milieu de l'équipe de DJ's aguerris au métier dans laquelle j'ai finalement trouvé ma place en décroché mon créneau d'antenne quotidienne, nous ne sommes jamais en panne d'idées pour animer les heures du jour ou de la nuit. Avec parfois le risque d'être dépassé par le cours des événements, comme ceux qui ont conduit à mettre fin à un jeu le mois dernier.

Depuis des mois, un animateur circulait à bord d'un véhicule aux couleurs de WAKI et équipé d'un système de transmission radio en extérieur dans les rues d'Atlanta. Le jeu consistant à repérer la voiture et à l'arrêter, le « gagnant » se voyait offrir 2 mn de célébrité à l'antenne et le tirage au sort d'une enveloppe parmi les 3 tendues par l'animateur avec \$100 à la clé.

Jusqu'au jour où quelques jeunes se sont lancés dans des courses-poursuites avec la voiture radio ou que d'autres se soient mis en tête de poser des barrages dans quelques rues pour stopper le véhicule ciblé qui ne manquerait pas de passer par ici, ils en étaient certains. La police de la ville détenait

folle, plusieurs accidents ont été évités de justesse et le jeu s'est arrêté. Le vide laissé a créé une hausse supplémentaire des indices d'écoute.

WAKI ! Loufoque !

Un cirque permanent quand pour le 1er avril, le DJ des petits matins a fait venir un lion dans le studio. Un lion et son dompteur sortis tout droit d'un cirque de passage et en recherche de promo.

WAKI ! Excentrique !

Comme les groupes de rock eux aussi en tournée qui déboulaient dans le studio pour promouvoir leur tournée dans le vieux Sud et Atlanta la sage. Vapeurs et substances diverses semblaient avoir flotté dans l'air après leur passage tant l'ambiance et la teneur des interviews avaient été exaltées.

WAKI ! Farfelue et inhabituelle !

Sur les ondes d'Atlanta, en quelques années, WAKI a bousculé les codes et renversé la table. Plus qu'une station de radio, elle est devenue une centrale électrique qui débordait d'énergie communicante et dévastatrice. Elle est entrée dans les années 70 avec un appétit féroce, un sens du divertissement affûté et une liberté de ton qui réussit à séduire les citoyens d'Atlanta comme les auditeurs des campagnes alentour du Sud endormi et conservateur.

Chaque semaine, au bord des autoroutes urbaines, d'immenses billboards clamaient la supériorité écrasante de WAKI sur les ondes et les visages de ses voix étaient exposés fièrement comme des vainqueurs à qui rien ne peut arriver.

1987. Aujourd'hui, WAKI va connaître son dernier jour d'antenne.

Sa diffusion en Ondes Moyennes l'a petit à petit conduite à sa fin, des Ondes Moyennes dépassées par la meilleure qualité d'écoute de la FM en stéréo que tant d'autres radios ont adopté et avec laquelle elles ont construit leur succès dès le début des années 80.

Sans fréquence sur la bande FM à laquelle les dirigeants n'ont pas cru, WAKI a amorcé lentement son inéluctable déclin. Elle a perdu son prestige, son audience démesurée et, attirés par d'autres moyens de briller ailleurs, ses DJ's sont tous partis.

Le studio est presque vide et celui qui va le fermer s'apprête à tout éteindre.

Un long montage enregistré qui compile toutes ces années d'extravagance a été diffusé lors des dernières 24 heures.

Il reste 10 secondes.... 5, 4, 3, 2, 1.... Off Silence

.... Sur la console de mixage numérique, les LED restent dans le vert, la musique ne sature pas. Dans le PC émission, un jingle flash info est calé et prêt à partir.

Le potentiomètre micro est monté, il ne reste qu'à appuyer sur le bouton. L'horloge égrène les dernières secondes Antenne ! « Bonjour, vous écoutez WOAK sur 88.9, community Radio à Oakridge. Il est 6h, voici le premier flash d'informations :

- Hier le président Trump »

Rembobinage magnéto.

En décembre 69, le télégramme reçu n'a pas été envoyé par WAKI. Il émanait de l'Oncle Sam, mon nom et ma date de naissance étaient sortis à la « Draft Lottery ».

Plus protégé par des études que j'avais terminées 6 mois plus tôt, ni objecteur de conscience, ni placé sous l'aile protectrice d'un Sénateur, l'Oncle Sam m'a offert un séjour tous frais payés en Asie du Sud-Est.

WAKI et la vie trépidante que j'avais imaginée dans la ville d'Atlanta n'ont été qu'un mirage.

Le retour au pays après mon temps de service fut aussi un retour dans le Comté de Rabun, loin des villes mais avec une idée qui, une fois réalisée, a animé toute ma vie : la création et la direction pendant 5 décennies de WOAK, une petite station de radio, locale, modeste, associative, utile pour les gens du coin, ... et durable !

19 – La Pierre,

de Jean Bernard Bordes

— Suzanne, dit Arthur dans le cellulaire implanté dans son cerveau, tu pourrais venir au Labo ? J'ai quelque chose de passionnant à te montrer.

Il fit quelques réglages sur le révélotransposeur et l'image réapparut, plus claire encore et moins balbutiante. C'était un front de mer, battu de petites vagues, une tortue qui rampait péniblement sur le sable et un tas gélatineux ressemblant à une grosse méduse échouée.

— Tu te souviens du bloc taillé que nous avons exhumé près d'une source en bord de mer, pas très loin des blocs entassés dont nous ne savons rien ? continua-t-il.

La voix de Suzanne grésilla dans son esprit :

— Bien sûr. Tu as enfin réussi à en tirer quelque chose ?

Arthur sourit, les yeux fixés sur l'écran translucide où venait de se dessiner un paysage qu'il ne connaissait pas.

La porte du laboratoire s'ouvrit et Suzanne entra, encore vêtue de sa tenue de terrain. Son regard se posa aussitôt sur les images suspendues dans l'air.

— Ce bloc... il n'est pas seulement taillé, dit Arthur. Il enregistre. Comme une mémoire de surveillance. J'ai réussi à synchroniser ses strates de calcite avec le révélotransposeur. Regarde...

— C'est... impossible. On dirait une reconstitution numérique.

— Ce n'est pas une simulation, répondit Arthur. Ce sont des images et des sons mémorisés dans la pierre.

Arthur, après quelques manipulations, fit défiler les images toujours plus loin, comme s'il y avait un début à toutes ces inscriptions. Alors, sur le rivage, apparurent des silhouettes vêtues de peaux, qui avançaient, arcs et sagaies à la main, vers un groupe qui campait là, près d'un feu. Un gros poisson qui semblait fraîchement capturé cuisait sur une sorte de broche grossière. On entendait les éclats de leurs rires, mêlés au craquement des flammes. Un peu plus loin des femmes cueillaient des baies rouges dans les buissons. L'un d'eux leva la tête vers la lune pleine et sa voix s'éleva dans une sorte de chant. Les autres répondirent en un chœur simple, brut, qui résonna au cœur même de la pierre.

Suzanne chuchota :

— Ce sont... les tout premiers habitants, des chasseurs-cueilleurs, et pêcheurs, ajouta-t-elle avec un sourire. Cette mémoire de pierre se souvient même d'eux.

Arthur, fasciné, nota rapidement :

— Cette pierre n'a pas commencé à enregistrer avec sa taille dans une carrière. Elle a commencé à le faire dès qu'elle a existé au contact de l'air, on dirait.

Maintenant ils pouvaient voir des enfants courir dans les herbes hautes, brandissant des bâtons en guise de lance. L'un d'eux s'approcha d'un rocher au bord d'un ruisseau. Il tenait un éclat de silex. D'un geste maladroit mais déterminé, il commença à graver un signe : un cercle, puis une croix à l'intérieur. Ses camarades riaient, l'encourageaient. Le trait tremblait, mais persistait. C'était la première empreinte humaine que recevait ce rocher : un signe enfantin, mais lourd d'avenir.

Suzanne, bouleversée, murmura :

— Une croix dans un cercle... comme le motif gravé sur les pierres que mon arrière-grand-mère conservait au village. Des galets que l'on disait venus de la cité heureuse. Arthur se pencha :

— Tu veux dire que... cette marque a traversé des millénaires dans vos récits de famille ?

— Oui. Et voilà que la pierre le confirme.

Le temps s'accéléra dans la mémoire. Le camp disparut, remplacé par d'autres feux, d'autres hommes qui édifièrent des huttes, puis des maisons de pierre.

Les images défilèrent. Des hommes creusaient, extrayant des blocs de pierre d'une carrière et les taillaient avec soin. Le bloc dont la mémoire était lue par Suzanne et Arthur fut placé à la base d'un mur, certainement scellé au mortier : il semblait encore humide.

Puis on hissa ces pierres taillées avec des cordages, des poulies grinçantes, jusqu'à bâtir une haute tour pour dominer la ville.

La cité prospérait. On entendait des marchés bouillonnants, le choc métallique du marteau d'un forgeron, les cris des marchands, des conversations en vieux langage, sans doute ce qui avait été appelé le franco-provençal.

Puis la pierre montra une image solennelle : une troupe s'avancait sur la colline. À leur tête, un cavalier vêtu d'une tunique blanche, ornée d'une grande croix rouge. Son destrier piaffait devant la tour. Derrière lui, des hommes en armure portaient bannières et épées.

Le chevalier mit pied à terre dans le cliquetis du métal, le bruit des pas, le hennissement et le souffle des chevaux.

— Cette tour servira de refuge, dit l'un.

— Et de cache pour le trésor, répondit un autre. Que Dieu nous protège, car les temps deviennent sombres.

— *Par la croix et par le sang, cette tour sera notre sentinelle sur la mer.*

Un moine traça sur la porte un signe de bénédiction et murmura en latin :

— *Dominus custodiet introitum tuum et exitum tuum, ex hoc nunc et usque in saeculum.*

(L'Éternel gardera ton entrée et ta sortie, dès maintenant et à jamais.)

Les hommes répondirent en chœur :

— *Amen.*

Le templier franchit la porte. Ses pas résonnèrent sur les marches de pierre. Arrivé en haut, il contempla la mer, et déclara :

— *Ici commence notre veille. Nul navire ne passera sans que nous l'ayons vu.*

Suzanne sentit ses jambes fléchir.

— Ce n'est donc pas une légende... La tour a bien été investie par les templiers.

Puis une procession mortuaire s'engagea sur le chemin qui conduisait au sommet de la colline vers ce que Suzanne et Arthur connaissaient comme les ruines d'un ouvrage défensif.

— Tu vois, remarqua Arthur, il y avait bien un lieu sacré près de ce qui a été peut-être un château féodal, et un cimetière.

La ville fourmillait. Marchés bondés, musiciens dans les ruelles, cris des marchands. La pierre captait chaque détail dans sa proximité.

Suzanne se figea. Parmi la foule, une femme aux traits étrangement familiers : le front large de son père, le sourire de son frère, une ressemblance frappante avec l'ancêtre représentée sur les portraits familiaux.

— Bon sang de bon sang de bon sang ! bredouilla-t-elle. C'est Éleina. Ma grand-mère me parlait d'elle comme de la fondatrice de notre lignée. Je pensais que ce n'était qu'un mythe.

Elle trembla, émue jusqu'aux larmes.

— Les récits de ma famille parlaient d'une tour et aussi du phare de l'heureuse... Je croyais à des inventions poétiques. Mais c'était vrai, alors.

La lecture de la mémoire se poursuivit. Ils virent les Sarrazins qui fuyaient, des rois, reines et personnages importants qui y séjournèrent, la disparition des chevaux...

Et puis au début, les signes semblèrent discrets : les pluies s'espacèrent, les récoltes furent moins abondantes puisque les marchés étaient moins fréquents, jusqu'à disparaître. De ce que la pierre avait mémorisé, les habitants de la cité, confiants dans leur puissance, semblèrent répondre par plus de champs, plus de canaux, plus de bétail, plus de véhicules fumants et souillant l'air... Ils abattirent les arbres qui couvraient les parcs et jardins pour créer des terres cultivées.

Le bloc de pierre enregistra le sol qui se craquelait, la poussière portée par le vent jusque dans les rues. Les sources s'amenuisaient. Les ruisseaux qui alimentaient la ville se réduisaient à des filets d'eau tiède et fétide.

Puis vinrent les tempêtes. Privées d'arbres et de végétation, les collines n'absorbaient plus les pluies. Chaque orage devint torrent. Les rues se transformèrent en fleuves boueux qui emportaient maisons et récoltes. On reconstruisait, toujours plus haut, toujours plus fragile, sans changer de vie.

Les années s'assombrirent. Du pied de la tour toujours debout mais fissurée, la pierre voyait tout. Elle retint les cris : ceux des mères qui pleuraient les enfants emportés, des prêtres qui proclamaient qu'il fallait apaiser les dieux, des notables qui ordonnaient d'ériger encore plus de digues et de murs. Mais rien n'arrêtait la fureur des éléments, car c'étaient leurs propres actes qui avaient ouvert la brèche.

La famine arriva. Les champs devenus arides puis lessivés ne donnaient plus rien. Les greniers vides déclenchèrent des émeutes. Les habitants s'accusèrent les uns les autres, se divisèrent, se haïrent. La pierre conserva ces voix de la colère, les lames qui s'entrechoquent dans les ruelles, les coups de feu, les cris.

Enfin dans l'ultime tempête le ciel resta sombre des jours entiers. Le vent hurlait comme un animal blessé. Le tonnerre résonna, la foudre fissurait des murs qui, dans un grondement, s'effondrèrent.

Suzanne et Arthur sidérés entendirent encore quelques derniers cris.

La pierre roula au milieu des décombres emportée par une crue dévastatrice. Recouverte de boue et de silence elle dormit ainsi, oubliée, durant des années et des années. *In saecula saeculorum*.

Suzanne détourna le regard, les larmes aux yeux.

— Oh Arthur... c'est nous... Nous faisons la même chose.

Arthur hocha lentement la tête.

— Oui, déforester, épuiser les sols, bâtir toujours plus haut, toujours plus vite, croire que la technique seule nous sauvera... Eux n'ont pas voulu voir. Nous non plus.

Suzanne serra ses bras autour d'elle, comme pour se protéger d'un froid soudain.

Elle avait vu les chasseurs des origines, les templiers dans leur gloire, les ancêtres de Suzanne et la chute de leur monde. Elle verrait d'autres peuples, d'autres effondrements. Car elle, ne mourrait pas. Elle n'oublierait rien.

Arthur souffla :

— Ce bloc, ce n'est pas seulement un artefact, c'est une relique. C'est un message. Il dit "Voilà ce qui arrive quand on se croit invulnérable."

Suzanne essuya ses larmes.

— On nous répète les mêmes avertissements. Réchauffement, montée des eaux, tempêtes de plus en plus violentes, sécheresses plus longues. Nous sommes leur reflet.

La pierre reposait sur la table, muette. Mais dans sa structure interne, elle vibrait encore des souvenirs de désastres anciens.

Suzanne murmura :

— Et si personne n'écoute ?

— Alors nous serons un jour les voix étouffées que d'autres entendront dans les pierres.

Un silence lourd tomba. Seule la respiration de la mer, au loin, battait la côte avec sa régularité immuable.

Soudain, Suzanne redressa la tête. Ses yeux n'étaient plus seulement baignés de larmes, il y brûlait maintenant une détermination nouvelle.

— Je ne peux pas garder ça pour nous. Cette pierre ne doit pas dormir dans un laboratoire. Elle doit parler au monde.

Arthur la dévisagea.

— Tu veux publier ? C'est sans doute un phénomène planétaire, universel, de la création à aujourd'hui. Avant cela on devrait d'abord trouver d'autres blocs de mémoire, d'autres pierres, tu ne crois pas ?

— Je ne le pense vraiment pas, répondit Suzanne. Cela ne sert à rien d'en trouver d'autres si nos recherches et nos découvertes sont anéanties. Je vais rédiger un rapport, oui, mais aussi convoquer la presse. Je veux que les images passent partout, en boucle, sur tous les écrans. Je veux que les enfants les voient, que les décideurs les voient. Enfin je veux aller devant ceux qui s'entêtent encore à construire leurs empires de béton en bord de mer, leurs empires d'argent, en se moquant éperdument de l'environnement et de l'équilibre de la nature. Cette pierre montrera ce qui les attend.

Arthur hésita. Il regarda Suzanne les yeux pleins d'inquiétude et d'affection.

— Tu vas te faire des ennemis. Certains vont se sentir terriblement en danger...

— Qu'ils viennent, dit-elle avec une étrange sérénité. Nos ancêtres ont disparu faute d'avoir été entendus. Certains se sont battus comme des beaux diables pour éviter ça. On a même tué pour les faire taire. Je ne laisserai pas, sans rien faire, notre monde mourir de la même surdité et du même aveuglement.

Elle posa la main sur le bloc. Elle eut l'impression qu'une vibration légère parcourait sa paume, comme un acquiescement muet.

La pierre ne parlait pas, mais Suzanne sut qu'elle avait compris. La pierre avait vu les chasseurs des origines, les templiers, la cité orgueilleuse et désormais, la pierre la voyait elle, Suzanne, la descendante prête à briser le cycle.

20 – Un reflet pour deux,

de Caroline Ompraret

Quand Alex ouvre les yeux ce matin-là, une belle luminosité baigne sa chambre d'une tendre invitation à la paresse. Le ciel, parfaitement dégagé, se teinte de rose poudré et se marbre de plumes orangées, ces nuances chaudes qu'elle affectionne tant. La fenêtre laissée ouverte toute la nuit fait entrer un filet d'air frais qui lui caresse le visage et finit de la réveiller tout à fait ; les voilages s'agitent avec douceur. Au-dehors, les murmures familiers de la ville et les murs rassurants des immeubles en vis-à-vis lui rappellent combien elle se sent chez elle ici, à Molières-les-Loire. Il y a six ans, quand elle avait aménagé dans cet appartement, suite à une séparation douloureuse, elle n'imaginait pas retrouver de nouveau liberté et sérénité dans son esprit. Partir avait été un arrachement, mais rester eut été une condamnation. Elle se découvrait sans cesse des défauts alors que son ex-compagne était si solaire en apparence. De longs cheveux noirs lisses et brillants, un corps sculptural et athlétique, qui ne demandait qu'à bouger pour être admiré... Une histoire improbable, songe-t-elle aujourd'hui, mais pourtant si classique : les manipulateurs savent choisir leurs victimes. Depuis, elle avait beaucoup lu sur le sujet et compris les mécanismes de l'emprise pour se détacher de cette culpabilité qui l'avait enchaînée pendant si longtemps. Aujourd'hui elle avait totalement tourné la page et sa vie suivait un rythme paisible. Il y a bien ces moments où elle s'était sentie observée ; deux ou trois fois, elle avait eu l'impression d'être suivie. Une présence... fugitive... Rien de tangible, seulement un ressenti non identifiable. Un regard posé sur elle, un souffle derrière elle, une évanescence... Sans doute une vigilance acquise devenue instinctive au fil de ces années où vivre à deux ressemblait à une lente descente aux enfers. Peu à peu, elle avait trouvé son rythme, entre son travail de styliste pour un catalogue de vente par correspondance et sa participation à la chorale de gospel de sa ville. Elle n'avait pas retrouvé l'amour mais elle se sentait en paix avec elle-même et apprivoisait sa solitude comme un allié intime et précieux.

— « Terminé. Le passé c'est le passé ».

Sur ces mots prononcés à voix haute pour se motiver, elle se lève et se dirige vers la psyché en bois noir sculpté qu'elle a chinée dans une brocante en bordure de la Loire. En s'approchant, elle remarque une tache suspecte couleur lie de vin en haut du miroir. Étonnée, elle passe son index dessus et en même temps qu'un grésillement sourd se fait entendre elle se sent instantanément happée en avant, comme aspirée à travers la surface vitrée.

Elle n'a même pas le temps de crier ni d'appeler à l'aide. Elle se retrouve allongée par terre, des branches et des feuilles au-dessus d'elle. Sa respiration est saccadée, ses cheveux humides collés sur son front et avec la sensation du vent sur son visage. Encore étourdie, elle se lève péniblement et regarde tout autour d'elle. Sous ses pas, un tapis de glands tombés au sol émet des craquements sourds. Le miroir n'est plus là mais à sa place un chêne au tronc énorme et strié lui fait face. L'horizon n'est fait que de vignes à n'en plus finir.

— « Mais où suis-je » ? susurre-t-elle.

Au loin, elle distingue le clapotis d'une rivière et des tumultes de voix parviennent à ses oreilles. Elle avance dans leur direction avec prudence. Un bruissement soudain suivi d'un souffle rauque la fait se retourner.

— « Qui êtes-vous » ?

Devant elle, une femme d'une trentaine d'années en habits crottés, vêtue d'un large jupon bordeaux et d'un épais corset en coton beige la regarde, les mains sur les hanches. Son visage fatigué est coiffé d'un fichu gris élimé, qui peine à contenir toute sa belle chevelure d'un noir de jais. Elle pose au sol les petits bois qu'elle était en train de ramasser. Les deux femmes se dévisagent pendant quelques secondes, avant que la paysanne ne réitère sa question. Alex reste figée sur place, troublée. Ce visage, elle le reconnaît. C'est celui qu'elle a aimé mais qui a aussi causé sa perte. Celui qu'elle a fui, et qu'elle retrouve ici, face à elle, à une époque lointaine qui lui rappelle certains tableaux de Brueghel l'Ancien, au musée d'histoire de l'art à Vienne. Le décalage est saisissant, et elle peine à s'exprimer.

— « Je... »

La femme l'observe à son tour. La vie est rude dans les champs, le travail éreintant, et la bourse souvent vide. D'où peut venir cette inconnue, qui n'a pas les mêmes us que les femmes du pays ? Ses vêtements sont d'ailleurs, elle n'a pas de sabots aux pieds, sa tête n'est pas couverte. Ses yeux prennent un éclat différent tout à coup. Elle se rappelle et vient de comprendre. Il y a quelques jours, la diseuse de bonne aventure lui avait annoncé un grand bouleversement dont il ne fallait pas qu'elle ait peur. Ce temps est arrivé.

— « Je m'appelle Alex », finit-elle par articuler d'une voix qui tressaille.

Le prénom semble éveiller quelque chose chez la paysanne, un souvenir enfoui ou une peur qu'elle tente de dissimuler. Elle regarde vers le sol, comme pour y chercher une réponse.

— « Alex... C'est pas un nom qu'on donne aux filles d'ici ça ».

Elle relève la tête vers elle et se lance.

— « Je t'attendais ».

Le cri d'un corbeau ponctue l'éclair que cette phrase provoque dans le cerveau d'Alex. Elle sent un frisson irradier tout son corps, des pieds jusqu'à sa colonne vertébrale, comme s'il provenait de la terre.

La femme remet en place son foulard puis s'avance vers elle, son regard accroché au sien.

— Je suis Gersande, poursuit-elle. Tu es celle que la diseuse a vue dans ses cartes. Celle qui vient de loin, mais qui n'est ni d'hier, ni d'aujourd'hui. Je sais pourquoi tu es là. Tu l'ignores encore, mais tu as un grand rôle à jouer parmi nous.

Alex ouvrait de grands yeux. Tout en elle demandait à fuir, mais elle était comme hypnotisée par le visage de cette paysanne, si familier. Comment expliquer l'impensable alors qu'elle ne comprenait absolument rien à ce qui lui arrivait ?

Gersande la sortit de sa stupeur.

— La Fortune t'a fait revenir pour en finir avec le passé. Une femme est là, tapie dans l'ombre. Elle en a fini avec la vie mais son âme est blessée.

À ces mots, Alex tomba à genoux. Il lui sembla que le temps n'existait plus. La peur envahissait tout son être mais la peur n'avait pas de visage. Plus son corps tremblait et plus elle se recroquevillait sur le sol boueux.

— Tu vas devoir être forte, une épreuve t'attend. Mais laisse-moi d'abord te conter toute l'histoire.

Il y a fort longtemps dans notre hameau, deux femmes se sont aimées en secret. Une liaison condamnée d'anathème, qui a poussé l'une à faire un choix cruel et à se jeter dans la rivière, sous la pression des villageois. Ici, on raconte que son âme vient hanter les amours tragiques. Tu as été choisie pour rompre cette malédiction ».

Alex se redressa et ouvrit de grands yeux. La gorge serrée, elle était incapable d'articuler. Pourquoi elle ? L'effroi se lisait sur son visage.

Gersande ne lui laissa pas davantage de temps et la prit par la main.

« Viens, nous devons y aller ». Malgré la peur, Alex se laissa entraîner sur le sentier en direction de la rivière. Elle sent indiciblement que quelque chose ou quelqu'un les observe quelque part...

Elle inspire profondément.

Le passé, c'est le passé... mais peut-être est-il sur le point de la rattraper.

Les deux femmes arrivent en bordure de l'eau. La fraîcheur de l'air ambiant fait frissonner Alex, à moins que ce ne soit la gravité de l'instant. Elle ne bouge pas à côté de Gersande, et n'ose pas non plus prononcer la moindre parole. Elle attend son sort et sait qu'elle ne peut pas reculer.

Inspectant leurs reflets côte à côte dans la rivière, la paysanne commence la cérémonie. Dans un chuchotement, presque couvert par le murmure du courant, elle s'adresse à la jeune femme.

— Regarde bien ton reflet. Ce que tu vois n'est pas ici et ce que tu crois n'existe que dans l'ombre. La surface de l'eau commence à s'agiter, en même temps qu'elle sent les battements de son cœur s'accélérer. Son reflet semble fondre et bientôt c'est un autre visage qu'elle voit à la place du sien. Elle comprend que c'est l'amoureuse déchue qui se trouve dans cette rivière. Instantanément, des larmes mouillent sa vue et la brouille encore davantage. Gersande poursuit sa litanie :

— Ce n'est pas l'opprobre qui t'habite, c'est le lien qui s'est mal tissé. On ne retient personne par la force et le péril. Laisse-la partir maintenant. Elle doit vivre sans toi.

Gersande s'accroupit et demande à Alex de mettre sa main dans l'eau.

— Enlace cette main pour la dernière fois, et laisse-toi bercer par les douces ondulations des flux.

Accepte de t'effacer dans les ondes et laisse ce qui n'est pas à toi.

Alex sent une chaleur l'envahir et aussitôt un frisson plus froid que l'air la parcourir. Elle ferme les yeux pour se recentrer ; quand elle les ouvre, elle découvre que son reflet dans l'eau et celui de Gersande sont bien nets, comme reposés après tant d'années passées à se chercher pour se dire au revoir une dernière fois.

Gersande lui prend la main avec une douceur infinie et lui sourit avec des yeux protecteurs qui se posent sur elle comme un refuge.

— À présent c'est terminé. Va, vis et aime.

Cette fois elle en est certaine, la page est bel et bien tournée. Alex sent en elle un vaste soulagement, un poids ancien qui se détache enfin de ses épaules. Elle le sait désormais : pour elle, la vie, la vraie, peut commencer.

21 – Seine et Loire,

d'Isabelle Giraudot

Personne n'avait jamais imaginé que ça pourrait se passer comme ça ! Tout était pourtant prêt depuis des mois, mais la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques de Paris 2024, que la population attendait depuis plus d'un siècle, n'aurait finalement pas lieu. Cent ans d'espairs fichus en l'air ! Depuis 1924 le sort s'acharnait pour refuser à la capitale d'organiser cet événement qui, pour une quinzaine de jours, mettait en lumière un pays, ses sportifs, son art de vivre et lui permettait, accessoirement, de profiter de nombreuses retombées économiques. Déjà en 2012, alors que l'on pensait la victoire acquise, l'organisation de l'évènement était revenue à la ville de Londres, consacrant la rivalité entre les deux peuples voisins qui s'observaient suspicieusement, chacun de leur côté de la Manche.

Le président de la République était en colère. Le ministre des Sports avait convoqué en urgence son directeur de cabinet afin qu'il s'explique immédiatement sur ce fiasco. L'ancien champion olympique, triplement médaillé d'or qui portait le projet depuis dix ans par l'intermédiaire du Comité d'Organisation des Jeux Olympiques se désespérait et s'arrachait les quelques cheveux qui s'obstinaient encore à demeurer sur son crâne presque dégarni, vociférant après ses collaborateurs que ce n'était pas possible de tout annuler et que ça n'allait pas se passer comme ça. Ce qui ne changeait absolument rien à la situation. Malgré les hurlements, les demandes d'explications, la colère des uns et la désespérance des autres, ouvrir les JO à Paris paraissait sérieusement compromis. Tout avait pourtant été pensé, réfléchi et discuté depuis des semaines. Le projet original, qui organisait les Jeux dans et autour de la capitale ainsi qu'en différents lieux sur le territoire, et non dans une seule enceinte sportive, était une idée novatrice qui avait recueilli tous les suffrages du Comité Olympique International. Tout aurait dû se passer à merveille mais le projet reposait sur une actrice essentielle. La Seine. Or, comme toute actrice, celle-ci faisait son caprice de star.

Lassée de Paris, de la ville et de ses habitants mal élevés, des interdictions de pouvoir se promener le nez au vent, des obligations de présenter son Qwer code pour passer le Pont-Neuf, de l'impossibilité d'aller feuilleter tranquillement quelques pages de Baudelaire chez les bouquinistes, de se voir demander de ne pas stationner et encore moins de se prélasser sous le pont d'Argenteuil, la Seine avait décidé, comme de nombreux Parisiens, de fuir la capitale pendant cette période critique. Réfugiée en bord de Loire, elle regardait nonchalamment passer les truites sous les murs

du château d'Amboise qu'animaient les fantômes de François Premier et de Léonard de Vinci avant de se la couler douce vers Chambord, Cheverny et le calme de la campagne tourangelle. Pour le gouvernement, le comité d'organisation des Jeux, le peuple français, les touristes, les économistes, les hôteliers-restaurateurs, les commerçants et un certain nombre d'autres catégories socio-professionnelles, c'était une catastrophe financière. Doublée d'une catastrophe écologique car depuis que la Seine s'était retirée, dans ce qui était autrefois son lit apparaissait tout ce dont les Parisiens s'étaient lâchement débarrassé depuis des années. À la place du fleuve s'affichait un espace rempli de boue collante, unique trace qui subsistait entre les deux rives, dans lequel on apercevait des vélos rouillés, des carcasses de voiture, de vieux appareils électroménagers, et même une pendule ancienne, dont le bois piqué et les aiguilles souillées s'acharnaient pourtant à vouloir indiquer les heures.

Face au 36 Quai des orfèvres, autrefois siège de la brigade criminelle de Paris, c'était l'effervescence. Délimité par de la Rubalise, un immense périmètre voyait s'affairer des techniciens en combinaisons blanches. Avant d'entrer dans l'immeuble en vue de leur audition, de nombreux truands, malfaiteurs, cambrioleurs et autres escrocs s'étaient, depuis les années trente, débarrassés de corps du délit pour tenter d'éviter une condamnation. Dépêchés en urgence sur les lieux, les enquêteurs qui résidaient désormais au 36 rue du Bastion, dans un nouveau quartier fait de béton et totalement dénué de charme, classaient les pièces à conviction retrouvées dans la vase. Des crimes oubliés ressurgissaient. Les constatations faites sur la banquette et l'intérieur d'une Citroën datant des années d'Occupation expliquaient enfin la disparition de l'Oberstumsführer Helmut Schmidt, dont on était sans nouvelles depuis février 1943. Une mallette dont la serrure rouillée, avait facilement cédé, sous la pression d'un tournevis policier entreprenant, avait révélé un contenu étonnant de lettres d'amour et d'aveux, datant des années 1970 entre un mécanicien, un instant soupçonné et finalement innocenté, et une jeune pensionnaire du couvent des oiseaux, retrouvée morte dans une ruelle du 16^{ème} arrondissement, un soir de novembre. Le plus étonnant était toutefois un sac de toile usée, qu'on aurait volontiers jeté à la décharge et dont le contenu, une fois examiné, s'étalait avec arrogance sous les yeux ébahis des policiers. Le sac avait, pendant des années, protégé une centaine de pierres précieuses, de toutes les couleurs. Les recherches menées sur l'analyse de la toile du sac, une étiquette humide accrochée aux cordons et le contenu lui-même avaient finalement permis de restituer l'ensemble des gemmes aux descendants d'un bijoutier de la rue des Archives dont la maison d'art « aux 3 P » (Pierres Précieuses de Paris) était toujours en activité à l'adresse indiquée.

Pendant que les enquêteurs s'acharnaient à résoudre d'anciennes affaires policières non résolues, mais considérées comme non classées, la Seine s'attardait dans les près ligériens, goûtant

les vins et les fromages de chèvre dans une assiette de la faïencerie de Gien, décorée de fleurs et d'oiseaux de Paradis. Elle se disait qu'elle viendrait bien s'installer définitivement ici, dans cette campagne reposante, où la vie était douce et les gens agréables, gentils et polis. Totalement ignorants de cette envie de reconversion paysanne du fleuve, à Paris, dans le cabinet du ministre des Sports, c'était l'effervescence. Un des conseillers était arrivé à six heures du matin, porteur d'une idée géniale. Puisqu'on ne pouvait pas aller à la Seine, il fallait que la Seine vienne à nous, comme le quatrième mousquetaire chargé de reformer l'équipe avec les trois autres. Il suffisait donc de déplacer les Jeux en bord de Loire. Trois cafés et deux croissants plus tard, l'idée géniale était tombée à l'eau car on ne voyait pas très bien comment tout réorganiser à deux semaines de la cérémonie d'ouverture.

En revanche, au cabinet du ministre de la Ville, les projets fleurissaient. Ne pourrait-on pas reconverter le lit de la Seine en parcours de promenade faussement campagnard pour des Parisiens privés de nature ? Y installer un petit train touristique afin de faire découvrir aux visiteurs la capitale sous un jour nouveau ? Les aménagements à réaliser étaient certes importants mais cela donnerait du travail aux chômeurs, comblerait le trou de la Sécurité sociale et installerait, comme lors des expériences des Ateliers Généraux au 19^{ème} siècle une prospérité économique pour une ou deux décennies. Ravi de ces propositions, le ministre de la Ville présenta son projet lors d'un conseil des ministres extraordinaire. Le président de la République rejeta rapidement et fermement la proposition. L'heure était aux Jeux Olympiques. On verrait le reste plus tard. Il sollicita ses collaborateurs, présents autour de la table, pour un rapide brainstorming. Il fallait absolument, et le président insista sur ce mot, trouver une solution afin que les JO se déroulent normalement. Autour de la table les propositions fusèrent, saugrenues, inutiles, impossibles à mettre en œuvre ou totalement irréalisables. Le président tonna, se fâcha, s'énerva. Les ministres regardèrent les tentures, firent semblant de répondre au téléphone, cherchèrent furieusement dans leur agenda s'il n'y avait pas une idée cachée quelque part, puis finirent par baisser la tête et regarder le plafond en attendant que la réunion se termine. C'est alors que le ministre de la Culture, à qui personne n'avait demandé son avis, puisque la culture était encore et toujours considérée comme une valeur non essentielle proposa timidement :

— Et si on appelait un poète à la rescousse ?

— Pour quoi faire ? s'offusqua le ministre de l'Intérieur, qui n'entendait rien à la poésie, notamment à celle des barbus chevelus qui s'étaient installées dans une zone à défendre pour protéger les écureuils et éviter l'installation d'un aéroport jugé par eux totalement inutile.

— Il a raison. Pour quoi faire ? renchérit le ministre de la Justice qui n'aimait pas les écureuils et encore moins les barbus chevelus qui s'acharnaient à les défendre pour de mauvaises raisons.

— Totalement inutile ! affirma péremptoirement le ministre de la Défense qui aimait les écureuils sécurisés qui croquaient des noisettes de supermarché dans une cage de zoo et les manifestants aux cheveux courts, bien rasés, cravatés et en costume trois pièces.

— Pour quoi faire ? s'étonna le ministre de la Culture. Eh bien... pour faire entendre raison à la Seine et qu'elle rentre à Paris. Et pour cela, il faut savoir la prendre, dans ses bras plutôt que de force, car la Seine est femme. Elle entendra plus facilement les vers d'un poète qu'un discours masculin, voire machiste, ferme et obligatoire qui la sommerait de revenir ici.

— Pourquoi pas après tout ? reconnut le président de la République. Au point où nous en sommes, on peut tout essayer. Mais vous en connaissez, vous des poètes capables de la faire revenir à Paris ?

— Je pense à Jacques Prévert.

— Il n'est pas mort ? s'inquiéta le président.

— Si, et depuis longtemps, répondit le ministre de la Culture mais son esprit demeure. Il suffirait de faire lire ses vers par quelqu'un qui lui ressemble. Je pense à Marcel Champbleu, si toutefois il accepte.

— Il acceptera décréta le président. S'il le faut, proposez-lui la Légion d'honneur.

— Et s'il refuse ?

— Jouez sur une corde sensible, celle de la célébrité ou de l'amour de l'art et si ça ne marche pas, trouvez son point faible, l'argent peut-être, ou menacez-le pour le faire obéir.

Pendant qu'on essayait de trouver une solution pour la faire revenir à Paris, la Seine appréciait la douceur angevine et le château du Roi René. Elle se laissa glisser vers Nantes, puis s'approcha de Saint-Nazaire.

— Pauvre France ! pensa-t-elle en référence à la chanson de Michel Sardou.

— Et Pauvre Seine ! entendit-elle.

— Oui, Pauvre Seine reprit Marcel Champbleu qui avait été plus sensible à l'amour de l'art qu'à la Légion d'honneur, à l'argent ou à une quelconque menace.

— Pourquoi ça « Pauvre Seine » ?

— Parce que. Écoute bien : « La Seine a de la chance. Elle n'a pas de soucis. Elle se la coule douce. Le jour comme La nuit. Et elle sort de sa source. Tout doucement sans bruit ».

— Si tu connais aussi bien Jacques Prévert, je ne vois toujours pas pourquoi tu dis : « Pauvre Seine ».

— Parce que tu ne connais pas la fin du poème, écoute bien :

Approche de la mer

Et dans un grand mystère

Avalée par les vagues

Elle disparaît, divague

Entre algues et poissons.

Elle se fait une raison

Mieux s'en vaut retourner

À Paris exister.

— Quoi ? s'inquiéta la Seine. Je vais mourir ?

— Sauf si tu retournes avec moi à Paris, affirma Marcel Champbleu avec aplomb.

— Bon, dit la Seine résignée, vu comme ça, je n'ai pas trop le choix.

Quinze jours plus tard, le président de la République, après une belle cérémonie qui avait vu défiler sur le fleuve de nombreuses péniches aux couleurs de toutes les nations, déclara ouverts les Jeux Olympiques de Paris. Sous la tribune officielle, installée sur le Pont Alexandre III, la Seine coulait, nostalgique de son voyage mais heureuse d'être là et de participer, ce qui était finalement le plus important. Marcel Duchamp se pencha à l'oreille du président pour lui murmurer : « La Seine a de la chance... »

— Elle oui, constata le président, « elle n'a pas de soucis ». Pas comme moi !

22 – Coup de vent,

d'Evelyne Biauxser

Jehan descendit le dernier au terminus du tram solaire, et avança seul au milieu des panneaux connectés qui demandaient de vérifier son bilan carbone et de l'afficher. Jehan obtempéra, c'était obligatoire pour que les barrières légères s'ouvrent sur son passage. Il était né avec ces procédures et elles ne le choquaient pas. Ses grands-parents lui avaient raconté qu'en 2020, soit dix ans avant sa naissance, l'urgence planétaire affolait tout le monde. Certaines nations avaient commencé à surveiller le bilan carbone de grands groupes industriels, puis de toutes les activités humaines, puis de chaque individu. Et aujourd'hui, en 2050, le monde avait décrété la surveillance du bilan carbone comme son seul moyen de survie et s'était donc organisé autour d'elle.

La barrière s'entrouvrit après que Jehan eut activé sa montre en direction du panneau. Celle-ci calculait automatiquement et en continu son bilan carbone et le transmettait à chaque panneau rencontré.

Peu de personnes, de fait, ne se déplaçaient, car c'était une activité très dépensière en carbone et la limite autorisée était vite atteinte. Mais ce n'était guère utile non plus. Tout le monde œuvrait à distance via les réseaux qui permettaient de réaliser les actions du quotidien, travail, ravitaillement, communications, loisirs. Quand le bilan carbone général du pays frôlait dangereusement la limite permise, les alertes se déclenchaient et stoppaient toute activité. Comme tout le monde était connecté, personne ne pouvait y échapper.

Jehan savait donc qu'en allant rencontrer sa grand-mère physiquement, il s'engageait à diminuer ou supprimer une autre activité. Mais il était habitué à ces calculs, et savait compenser sans même y réfléchir, il accomplirait simplement plus de choses à distance via les connections.

Il arriva devant chez lui où un panneau solaire plus grand que les autres s'alluma à son passage en affichant le message :

« Savez-vous que de la protection de la Nature dépend votre survie ? Qu'avez-vous fait pour elle aujourd'hui ? Vous avez dépensé votre bilan carbone de 3 jours... Vous devrez rattraper vingt unités d'ici vendredi. »

Jehan orienta sa montre et la porte s'ouvrit, la lumière accumulée durant la journée se déclencha, les volets descendirent, l'ordinateur intérieur proclama : « Bonjour ! La journée a-t-elle été bonne ? La livraison de nourriture est dans l'entrée sud. »

Chaque occupant commandait ses courses, mais la livraison était regroupée dans le hall de l'immeuble. Pour éviter les vols, le carton ne pouvait s'ouvrir qu'avec un code personnel.

Jehan commanda à son écran géant de se déplier, tout en regardant sur sa mini-machine connectée portable (qui avait remplacé l'iPhone de ses parents) ses messages. Il répondit à l'un d'eux directement sur l'écran où était apparu un joli minois rieur.

— Bonjour Jehan ! Ta grand-mère allait-elle bien ?

— Elle ne va pas plus mal, répondit Jehan en envoyant un baiser à sa gracieuse interlocutrice.

Aussitôt celle-ci s'afficha en gros plan et mima un baiser langoureux.

— Nous n'allons pas pouvoir nous voir avant la semaine prochaine, tu sais ?

— Oui je sais, mais j'avais besoin de voir ma grand-mère et elle avait besoin de me voir... Elle déprime un peu dans son HCPNA (Home connecté pour personnes non actives). Elle a tout à portée de sa mini machine connectée portable, les soignants lui répondent immédiatement, ils reçoivent ses analyses en permanence... Sa santé est bien surveillée, et sa vie n'est pas en danger... Mais ses amis et sa famille lui manquent physiquement... Je comprends que ceux qui sont nés avant toutes ces procédures, et qui ont eu une jeunesse non connectée, trouvent tout ça difficile.

Parfois ma grand-mère n'a plus envie de vivre...

— A-t-elle demandé la PS (Procédure suprême) ?

— Non...non, pas encore Justine, mais cela ne saurait tarder...

Ils échangèrent quelques baisers à distance, puis Jehan fit défiler les nouvelles du monde sur l'écran à la magnifique définition, avant de passer de la musique en sourdine, au son d'excellente qualité.

Il s'accorda un instant de répit avant de se consacrer à son travail. Par la fenêtre scellée (le bâtiment de Haute qualité environnementale était connecté et contrôlait les dépenses d'énergie) il aperçut la plaine devant lui, qui commençait à la porte de son immeuble. Les villes n'étaient plus aussi denses et la population s'étendait davantage horizontalement que par le passé. Un champ d'éoliennes se devinait dans le lointain. Toutes les heures, leur production d'électricité s'affichait sur les panneaux connectés, sur le territoire qui en dépendait. Il était possible d'acquérir individuellement des parts de production et aussi de les revendre.

Jehan avait droit, comme tout le monde, à un quota d'énergie, mais il n'était plus possible d'en acquérir d'autre quand on l'avait dépassé. Cela ne lui était arrivé qu'une fois, et comme il avait dû rester sans connexion aucune pendant vingt-quatre heures, isolé, cela lui avait servi de leçon, et désormais il surveillait sa consommation.

Il se mit au travail pendant quelques heures. À 20 ans, il avait encore deux années d'études devant lui. La période d'apprentissage était limitée, après laquelle il fallait travailler pour ne pas gaspiller les ressources communes. Chacun savait combien il dépensait en bilan carbone quotidiennement, mais le calcul s'étendait aussi à une vie. Les statistiques avaient élaboré un quota moyen de dépense pour une vie durant 80 ans, et chacun devait réajuster tous les ans cette simulation. Jehan était dans la parfaite moyenne, aussi ne tenait-il pas à perdre son avantage. Il était assez brillant et il pourrait sans doute espérer un bon poste.

Il s'arrêta et s'étira. Il n'avait pas envie d'effectuer ses mouvements de gymnastique. Tous les appartements étaient en effet équipés de bancs de musculation afin de compenser l'immobilité due aux activités statiques. Mais ce soir, il préférait voyager. Il choisit un fichier « Maldives » et déroula les images de plages, poissons, cabanes en bois, jolis villages idylliques de pêcheur. Les images en 3D restituaient l'ambiance, et les sensations de vécu s'étoffaient de sons de ressac, de chants d'oiseaux, de conversations lointaines et même d'odeurs naturelles.

Il était interdit de voyager physiquement pour des raisons touristiques, et les logiciels avaient beaucoup progressé pour rendre la virtualité plus attirante que la réalité désormais impossible à vivre.

Après une demi-heure de détente (il avait même simulé un crawl dans l'océan Indien) il décida de respirer un peu d'air extérieur. La qualité de l'air était indiquée heure par heure sur sa montre mais également affichée sur les grands panneaux connectés.

Il déverrouilla sa porte en effleurant une commande de sa montre et sortit sous le porche, destiné à modérer la chaleur du soleil comme le froid de l'hiver. Il s'avancait dans la rue déserte quand un coup de vent le saisit et le repoussa violemment en arrière...

* * *

Jehan s'éveilla avant le jour. Il n'avait pas besoin de coq, il savait qu'il était cinq heures, et tous les jours que Dieu faisait, il se réveillait à cinq heures.

Il attrapa sans bruit son pantalon, enfila sa chemise, et passa silencieusement devant les lits occupés par sa mère et ses frères et sœurs.

La mère avait mis au monde neuf enfants, sept étaient encore vivants. Le père était décédé voici deux ans, usé par la terre, despote qui n'offrait jamais de répit et pas toujours à manger...

Jehan s'étira dans l'aube grise où pointait un rayon plus clair, à l'est. Il pensa à tout ce qu'il devrait faire aujourd'hui. Il n'était pas sûr d'y arriver, malgré l'aide de ses deux frères et de sa sœur. À 16

ans, sa sœur était dure à l'ouvrage et abattait le travail d'un garçon. La mère essayait de cacher sa fatigue, mais Jehan comprenait qu'elle peinait de plus en plus. Elle n'avait que 38 ans pourtant. Il faisait en sorte qu'elle ne s'occupe que du potager et du poulailier et les plus jeunes l'aidaient à la cuisine.

Il restait de la soupe d'hier soir, quelques légumes auxquels la mère ajoutait un ou deux œufs. Il coupa une mince tranche de pain et l'ajouta dans son écuelle. Il mangea debout en regardant le ciel s'éclaircir à travers la porte ouverte.

La ferme se composait d'une salle unique, l'étage constituant le fenil, là où séchait le foin qui permettrait aux bêtes de passer l'hiver. Au fond, unâtre où cuisait en toutes saisons la soupe ; devant, une grande table en châtaignier que son père avait fabriquée, et quelques tabourets en bois autour. La plus grande surface était occupée par les lits, deux pour les trois petits, un pour la mère et la sœur, deux autres pour ses frères et lui.

Il but un grand gobelet de vin coupé d'eau et commença sa journée en allant nourrir les deux moutons, les quatre chèvres et les quelques poulets qui s'égaillaient déjà. La mère rouspéterait mais c'est toujours ça qu'elle n'aurait pas à faire. Ils partageaient un cochon avec le voisin et en ce moment, c'était sa période à lui. Il alla dans la remise, une vieille bicoque de quelques planches, aiguïser ses outils.

Quand il revint, ses frères et sa sœur étaient levés et finissaient le même repas que lui. Ils partirent tous les quatre aux champs en devisant joyeusement. Ils s'entendaient bien, et Jehan se sentait responsables d'eux, il était l'aîné et remplaçait le père.

Parfois la mère lui parlait de Justine – l'une des filles du fermier d'à côté – essayant de savoir s'il comptait se marier avec elle...

Mais non seulement Jehan était secret et pudique et ne parlait pas aisément de lui, mais il avait été exempté de service militaire en tant que chef de famille. En 1850, cela ne voulait pas dire qu'il était libre de ses actes pour autant, car il ne devait pas se marier pour rester disponible, au cas où la République, ou le Roi, ou l'Empereur – il ne savait pas très bien – aurait besoin de lui.

Tout en fauchant l'avoine, il songeait qu'il avait eu de la chance : comment la mère s'en serait-elle sortie s'il était parti six ans à l'armée ? André, le frère qui le suivait d'un an n'avait pas beaucoup d'initiatives, et il était vite dépassé. Ils ne se plaignaient pas, tout le monde dans cette plaine vivait de la même façon, travaillant aux champs toute l'année, toute sa vie... Les villageois de la dizaine de fermes composant le village se connaissaient bien et s'entraidaient du mieux qu'ils pouvaient, face à cette force indomptable qui leur distribuait une année bonne, une année mauvaise, une année moyenne, sans qu'ils n'y puissent rien. Ils essayaient d'anticiper ses colères et ses somnolences, mais la terre surprenait toujours.

À midi, ils s'allongèrent sous une meule qui donnait un semblant d'ombre et s'endormirent instantanément. Au bout d'une heure, malgré l'engourdissement et ses muscles en bois, Jehan battit le rappel :

— Allez les enfants, on s'y remet !

Ses frères et sa sœur se mirent debout avec peine, mais ils savaient que Jehan avait raison : il faisait trop chaud, et l'orage ne tarderait pas. L'orage, pire la grêle, était leur ennemi de l'été, capable en une heure d'anéantir toute une récolte, autant dire le travail d'une année et la nourriture pour tous.

— Il paraît, commença André, que le Président de la République est devenu empereur... à moins que ce ne soit l'inverse... hésita-t-il

— On n'avait pas un roi ? continua Pierrot le jeune (baptisé ainsi au village pour le différencier de son père), un cousin de Napoléon ou son petit-fils ?

Jehan savait à peine lire, il n'était pas allé à l'école assez souvent, ses frères et sa sœur non plus, la ferme ne pouvant se priver de leurs bras. Mais il avait entendu dire (par le curé) que les filles allaient devoir aller à l'école... Les petites pourraient apprendre, et si c'était obligatoire, la mère les enverrait peut-être ?... Jehan l'adorait mais il la connaissait bien, et il en doutait. Rien ne comptait plus pour la mère que la ferme. Elle avait encaissé vaillamment la mort du père, mais elle s'était durcie à l'ouvrage, contre elle-même, contre la vie, contre la terre, contre le curé même. Elle n'en disait rien, mais Jehan savait qu'elle ne croyait plus en Dieu. Jehan ne lui en parlerait pas, ils n'avaient pas besoin de se parler pour se connaître.

Le soleil s'abaissait sur l'horizon, des champs à l'infini... Les quatre frères et sœur avaient abattu un travail énorme, tout le champ était maintenant parsemé de meules bien régulières.

— Allez, on rentre, déclara Jehan, je crois qu'on est tranquille jusqu'à demain pour l'orage. Demain matin, on viendra un peu plus tôt, comme ça on aura fini à temps.

Les faux sur l'épaule, ils s'alignèrent les uns derrière les autres sur le sentier qui les ramenait à la ferme. Ils ne parlaient plus, épuisés par le labeur et la chaleur de cette fin juillet. Mais Jehan savait qu'ils étaient heureux d'être là, d'être ensemble, de faire marcher la ferme.

La petite Juliette se précipita à leur rencontre sur le chemin et les embrassa les uns après les autres

— La poule noire a fait six œufs ! annonça-t-elle en sautillant sur place. Maman va faire une omelette avec un bout de lard dedans !

— Quelle bonne idée ! répondit Jehan en serrant la petite dans ses bras douloureux.

Ils commencèrent tous par s'asperger la figure avec l'eau froide du grand baquet devant la porte. Puis les hommes ôtèrent leur chemise raide de poussière et s'aspergèrent aussi le haut du corps. La mère sortit avec une cruche qu'elle venait de tirer du puits et remplit les gobelets. Ils restèrent debout, apaisés, silencieux, heureux...

La grosse boule orangée du soleil descendait derrière la haie qui séparait le village de la plaine, et ils regardaient la dernière lueur qu'il jetait sur leur monde sans penser à demain.

23 – En friche,

de Martine Ferachou

C'est en imaginant soulager un peu de sa souffrance qu'Alfred envisageait de répondre favorablement à la demande de la fille. Hélas flottait encore dans la tête du paysan un doute querelleur qui empêchait la prise de décision définitive. Quelques vieilles racines profondément ancrées dans la parcelle abandonnée refusaient obstinément de lâcher prise. L'olivier centenaire, par exemple, qui ombrait les piqueniques d'antan et dont le tronc torturé s'élançait aujourd'hui à près de quatre mètres de haut. Mais aussi et surtout les tombes indistinctes de ses chiens successifs enterrés sur plusieurs décennies entre les racines du noble vieillard à la ramure bleutée ! Ils étaient quatre à reposer là, nourrissant de leur dépouille le sol sec et rocailleux de la vallée. Ses compagnons de toute une vie. Les seuls qu'il ait eus ! Cependant le lien le plus difficile à trancher restait bien abstrait aux yeux du monde : un besoin de possession viscéral de l'homme envers sa terre nourricière, un attachement indéfectible de propriétaire agricole. Alors, dès l'aube, il avait chaussé ses bottes en caoutchouc et avait pris le chemin de la friche. Il avait marché entre ombre et lumière. Un peu trop longtemps. Grimaçant de ses rhumatismes. Courbant plus que de raison un corps usé, sec et nerveux. Suant par tous les pores de sa peau. Se reprochant sa témérité de vieillard décrépit. Puis parvenu enfin à la barrière délabrée du champ il s'était appuyé sur elle quelques minutes afin de reprendre son souffle. La clôture en bois vermoulu avait geint dangereusement sous le brusque fardeau. Mais Alfred ne s'en était pas inquiété : il ne pesait rien, elle tiendrait le coup ! Ses yeux délavés avaient alors balayé l'hectare de terre à l'abandon qui s'étendait devant lui. Un désert de caillasse et de brande infertile ! Une jachère permanente, un sol oublié de tous qui avait peu à peu laissé proliférer le sauvage, le mauvais. Dans les années 90 la Politique Agricole Commune avait subventionné l'arrachage des vergers sous prétexte d'une surproduction européenne. Alfred, encore vaillant, avait alors remplacé ses arbres fruitiers par une culture de céréales. Sur neuf de ses dix hectares de terre précisément. Et, quand l'heure de la retraite avait sonné, il avait vendu précisément neuf de ses dix hectares à la famille Bertonnier propriétaire de la ferme voisine. Lui restaient la friche, l'olivier et les chiens. Lui restaient la tristesse et la désolation ! Il abattit d'un coup de pied rageur le squelette de la barrière en bois et pénétra dans le champ. Il se faufila entre les herbes folles et les pierres en direction de l'arbre solitaire implanté en milieu de parcelle et se laissa choir à ses pieds. Un jour prochain il rejoindrait ses bêtes dans la mort. Mais on ne lui accorderait pas le droit de reposer à leurs côtés. On enferme les corps

humains dans des cercueils, les cercueils dans des tombeaux, les tombeaux dans des cimetières ! Il ne ferait pas exception à la règle. Il soupira puis, oublieux de ses cervicales douloureuses, il pencha la tête en arrière et contempla longuement le revers des feuilles d'olivier d'un gris argenté duveteux. Un vent léger les taquinait doucement les faisant frémir sous ses caresses. Albert songea à toutes ces filles qu'il aurait volontiers troussées ici ou ailleurs. Mais il ne s'agissait alors que de pulsions sexuelles ! Aucune de celles rencontrées n'avait trouvé grâce à ses yeux. Trop volages, trop fières, trop endimanchées. Ou pas assez travailleuses, pas assez robustes, pas assez réfléchies. De trop en pas assez, son cœur était resté sec et aride comme... comme ce désert. En friche ! Et sa vie aussi ! Il baissa la tête, grimaça. Les raideurs de sa colonne vertébrale, de ses genoux, de ses hanches le mettaient au supplice. Il se serait bien adossé à l'arbre mais il savait d'expérience que le tronc noueux à l'écorce brune et crevassée ne lui serait d'aucun confort. Il resta donc là, bras ballants, regard perdu dans le lointain à ressasser des pensées négatives. Toutes ces années écoulées vides de sens ! Tous ces matins semblables dans leur monotonie. Ni joie, ni fêtes. Ni chagrin, ni deuils. Ni paroles, ni actions autres que le travail de la terre et le repli sur soi. Qu'avait-il reçu ? Qu'avait-il donné ? Rien d'autre qu'un peu d'amour « de » et « à » quatre chiens successifs pareillement nommés « le chien ». Il avait traversé son existence en loup solitaire haineux de la meute. Il était passé sans broncher de « jeune con » à « vieux con ». Voilà ce que la visite de Zélie Bertonnier lui avait appris : il avait tout foiré ! Bien sûr, elle ne lui avait pas dit la chose en ces termes. Elle s'était contentée de venir à lui, la semaine passée. Elle avait toqué à la porte et elle était entrée sans attendre l'invite. Elle s'était approchée de lui, tout sourire, l'avait enserré dans ses bras sans aucune retenue, comme si ce geste leur était familier.

— Père Alfred, cher voisin, j'ai quelque chose à vous demander. J'ai besoin de vous. **Nous** avons besoin de vous. Mais, c'est un peu long à expliquer. Asseyez-vous là, posez votre torchon à vaisselle et... écoutez-moi.

Elle avait commencé une interminable tirade parlant avec les mains, tournoyant telle une abeille autour d'Alfred posé sur sa chaise et ahuri de cette incongruité. Passionnée, passionnante, elle virevoltait auréolée de son opulente chevelure auburn qui semblait avoir emprisonné les rayons du soleil. Face à une autre, une quelconque, une médiocre, le vieillard aurait laissé exploser sa colère. Il aurait raccompagné l'intruse jusqu'à sa porte à grands coups de borborygmes venimeux. Mais la jeune femme vibrait d'un enthousiasme communicatif. Son audace n'avait d'égal que son charme. Alors il s'était tu, l'avait laissée parler, songeant qu'après tout il n'était peut-être pas trop tard pour entrouvrir son cœur, pour glaner un peu d'humanité, puisque pour une fois, une première et sans doute dernière fois, quelqu'un avait besoin de lui !

Mais les paroles de Zélie filaient plus vite qu'un cheval au galop. Il avait murmuré :

— Doucement, s'il te plaît, tu me donnes le tournis... et j'arrive pas à te suivre !

Elle s'était assise, enfin, sur une chaise en formica et avait réitéré beaucoup plus calmement son plaidoyer. Il y était question de développement économique de la région et de sa résilience face à la crise environnementale. Il y était question de remise en production des terres agricoles abandonnées des fermes du coin. Il y était question de groupements d'habitants engagés, de jeunes agriculteurs et d'acteurs professionnels de la permaculture. Tout cela était déjà en marche ! Depuis bientôt deux ans ! Des propriétaires exploitants s'étaient investis dans le projet. Ils avaient apporté soutien, conseils, bras et matériel ! France Relance avait accordé une aide financière indispensable. Et le pari avait été gagné : un écolieu avait vu le jour sur d'anciennes friches prêtées gratuitement par le père de Zélie ! Un jardin maraîcher était né dans lequel on ne cultivait pas seulement des légumes mais aussi des liens sociaux. Un grand jardin collectif et populaire ! Mais il fallait faire plus ! Tellement plus ! Les besoins étaient immenses. Agrandir le potager, faire revivre les cultures locales, replanter des centaines d'oliviers et d'arbres fruitiers, aménager un coin cuisine afin de préparer de savoureux repas bio pour les sans-abris. Les terres incultes et gratuites allaient manquer...

— Vous devez nous prêter votre friche !

La dernière phrase avait claqué dans la bouche de Zélie comme un coup de semonce laissant Alfred groggy sur sa chaise.

— Je reviendrai la semaine prochaine... pour la réponse... Réfléchissez, Père Alfred, réfléchissez.

La jeune fille était partie comme elle était venue, en courant d'air, sans avoir prononcé ni « s'il vous plaît » ni « merci d'avance » ni « au revoir ». Un comble !

Le vieil homme fut ramené à l'instant présent par l'ensemble de son corps qui criait misère de l'assise inconfortable au pied de l'olivier. Il soupira. Il était grand temps de se relever ! Il chercha du regard un quelconque pied de pistachier ou d'arbousier auquel ses mains pourraient s'agripper lorsqu'il sentit une présence dans son dos. C'était elle ! Une fois de plus ! Radieuse, mutine, elle surgit de derrière le tronc du géant, lui tendit la main et le tira avec force.

— Me regardez pas comme si j'étais un fantôme. Je vous cherchais et vous n'étiez pas à la ferme. Alors j'ai deviné... C'était pas bien difficile ! Vous savez, ma grand-mère, celle dont je porte le prénom, elle disait que vous êtes un ours mal léché, qu'on ne peut rien espérer de vous. Mais moi... j'adore me battre pour des causes perdues ! Je pense... que vous n'êtes pas heureux ! Et que vous allez accepter de nous prêter la friche. Car en nous aidant, vous vous aiderez vous-même ! Ce

champ, là-devant nous, c'est le champ de tous les possibles. Imaginez qu'il retrouve de sa superbe, grâce à nous, parce que vous nous l'aurez confié ! Nous sommes jeunes, nous sommes forts et vous pourriez vous tenir à nos côtés. Nous n'avons qu'un seul objectif : prendre soin de la terre, prendre soin des hommes, dans le partage, en bataillant main dans la main...

Alfred désormais debout sur ses frêles gambettes la voyait s'emballer à nouveau. Elle était donc intarissable, inépuisable, en tout cas sur ce sujet ! Il allait lui répondre qu'il avait réfléchi, qu'elle lui avait ouvert les yeux et qu'il allait en effet confier à son association la piteuse jachère. Elle ne lui en laissa pas le temps.

— Oh là là ! J'ai failli oublier ! Comme vous ne fermez pas votre porte à clé, j'ai déposé un carton dans votre cuisine. Un cadeau que j'avais envie de vous faire. Un cadeau qui vous fera plaisir, je le sais, car ma grand-mère m'a raconté un peu de votre vie. Mais croyez pas que c'est pour vous acheter ! Il sera à vous quelle que soit votre décision.

Elle lui tourna brusquement le dos et mit ses pas sur le chemin, criant par-dessus son épaule :

— Pour la réponse, rien ne presse, je repasserai dans deux jours. Et soyez sympa avec le cadeau. Il t'était encore sa mère la semaine passée. Trouvez-lui un nom aussi. « Le chien » peut-être. Oui, « le chien », c'est bien !

24 – L'Effet Pinocchio,

de Régine Simonneau-Marie

Il est huit heures. Madame Lenoir, professeur de philosophie, remet leurs copies à ses élèves de Finale B.

— Martin, je te rends ton devoir non noté car il n'est pas de toi. Je te mettrai une note lorsque tu m'en présenteras un que tu auras toi-même rédigé.

L'élève ne dément pas et se contente de marmonner à voix basse. Sa professeure le somme de s'exprimer plus clairement et Martin laisse libre cours à son amertume :

— Autrefois, on était plus tranquille, on pouvait faire ce qu'on voulait, ça se voyait pas !

La classe éclate de rire. Martin a en effet le visage recouvert de gros boutons rouges, le signe évident qu'il a triché en présentant un devoir qui n'était pas de lui. Sa professeure conclut :

— L'affaire est close. Tu peux aller à l'infirmerie pour qu'on t'administre une crème apaisante. Tu nous rejoindras quand tu seras de nouveau présentable.

Martin sort de la salle sous les railleries de ses camarades. Madame Lenoir calme sa classe :

— Inutile de vous moquer de votre camarade, nul n'est à l'abri d'un écart, vous comme moi pouvons y être confrontés à n'importe quel moment.

Des protestations s'élèvent :

— Pas vous madame !

— Vous êtes trop vieille... pardon vous êtes trop avancée pour que ça vous arrive !

— Vous avez sans doute l'âge de mes parents et je ne les vois presque jamais sous l'Effet Pinocchio, alors vous...

— Détrompez-vous mes amis. Vos parents comme moi-même y sommes régulièrement soumis mais nous préférons nous cacher quand ça nous arrive !

Les rires fusent. On rit beaucoup pendant les cours de madame Lenoir et ceux de ses collègues. En janvier 2300, période où se déroule cette petite scène, la qualité des échanges a considérablement évolué partout dans le monde et les relations reposent le plus souvent sur des bases assainies. Madame Lenoir poursuit devant sa classe redevenue attentive :

— Les incidents comme celui dont nous venons d'être les témoins ne prêtent plus à conséquence de nos jours. Martin referra son devoir, il en a tout à fait la capacité et l'a prouvé à maintes reprises cette année. Il a rendu un devoir qui n'était pas de lui pour des raisons qui lui

appartiennent. Peut-être a-t-il fait preuve de distraction ou d'inconséquence, peut-être a-t-il voulu tester si de tricher ainsi agirait sur lui, toujours est-il que l'Effet Pinocchio a fonctionné, l'occasion de nous rappeler son existence. Votre camarade me remettra son devoir et les choses en resteront là mais son écart est l'occasion de nous rappeler que maintenir un équilibre intérieur constant relève d'un effort sans faille de notre part. Toute déviation conséquente devient visible et oblige à rectifier le tir. Le sujet de votre devoir portait justement sur l'Effet Pinocchio, Martin a sans doute voulu nous en faire une démonstration pratique !

Des rires se font entendre et Madame Lenoir poursuit :

— Fabrice a fait un choix différent. Son compte-rendu est bien mené et il va nous en lire quelques passages. Tu veux bien Fabrice ?

— Pas de problème. Je commence. *Nombre de personnes appartenant à un passé plus ou moins lointain n'ont pas attendu l'Effet Pinocchio propre à notre époque post-moderne pour prendre au sérieux leur développement intérieur. Les saints catholiques se distinguaient déjà par leurs miracles. Les sages bouddhistes pouvaient eux aussi se livrer à des phénomènes extraordinaires comme la lévitation. Il y a environ deux cents ans, nombre d'individus tout-venant éprouvent eux aussi le besoin de prendre en compte leur fonctionnement intérieur. La science psychologique a marqué un progrès important avec la mise en évidence de l'inconscient. On n'ignore plus que les aspirations les plus élevées de l'humanité comme ses monstres les plus destructeurs émergent de cette zone inconnue en nous. On ne va plus se confesser dans les églises depuis près d'un siècle mais on est en quête de guides, une quête affichant souvent une connotation spirituelle. Le recours aux psychologues s'est banalisé. On s'adonne à de multiples pratiques censées aider à devenir soi-même, certaines totalement fantaisistes, d'autres plus prometteuses. Ces nouveaux comportements restent malgré tout le fait d'individus isolés et sont impuissants à eux seuls à améliorer l'état du monde de manière significative. La période est alors devenue particulièrement critique. L'humanité est décrite comme étant au bord du gouffre. La corruption, l'appétit de pouvoir, les drogues génératrices de criminalité, le profit surpassant toutes les autres valeurs ainsi qu'un matérialisme effréné constituent autant d'attaques alarmantes contre la civilisation. Le monde est devenu dangereux à un point difficile à concevoir aujourd'hui. Je m'arrête là madame ?*

— Oui, merci Fabrice, c'est bien. Nous allons maintenant écouter Marjorie qui souhaite nous faire une communication à son tour.

— Ma grand-mère m'a raconté que les filles ne pouvaient même pas sortir seules à cette époque, et les garçons aussi à cause des risques d'agression. C'était devenu hyper dangereux. Les criminels et les psychopathes circulaient en toute liberté faute de pouvoir les identifier.

— Tu fais bien de souligner ce point Marjorie. Ta grand-mère a raison, aller où bon nous semble à n'importe quel moment du jour et de la nuit nous paraît chose naturelle mais cela n'a pas toujours été le cas. Les intentions dangereuses ou même simplement malhonnêtes n'étaient pas décelables au premier coup d'œil comme à présent. L'Effet Pinocchio qui allait changer la face du monde n'avait pas encore été identifié. Est-ce que quelqu'un peut nous rappeler les circonstances de sa première apparition ? Oui, Dimitri ?

— On dit que ça a commencé au cours du débat télévisé qui opposait les deux candidats à une élection présidentielle. Cela prenait la forme d'un vrai spectacle à cette époque et l'audimat atteignait des records. Les hommes politiques échangeaient donc accusation sur accusation comme c'était la coutume et les spectateurs ébahis ont vu leurs visages se couvrir peu à peu de boutons. Les deux personnalités n'arrêtaient plus de se gratter et on a dû interrompre l'émission. Il a d'abord été question d'une allergie contactée dans les studios, mais les techniciens et les présentateurs étaient indemnes. On a évoqué un virus, on a suspecté une attaque terroriste, une offensive bactériologique, mais sans pouvoir en apporter la preuve. Le phénomène s'est répété partout dans le monde mais on a continué à l'interpréter de manière erronée.

— Tu nous as bien décrit l'apparition du phénomène, merci Dimitri. Antoinette veut nous préciser quelque chose.

— Non, rien de spécial, juste ajouter que n'importe qui pouvait être touché, et pas seulement les personnes politiques.

— Et c'était toujours la même manifestation, une éruption cutanée associée à une sensation de brûlure intense.

— C'est exact Pierre-Louis mais tu as oublié de demander la parole je crois !

— J'avais peur d'oublier, excusez-moi... En fait tous les pays étaient atteints, et tous les milieux, les écoles, les entreprises, les bureaux, les magasins, ça touchait autant la sphère professionnelle que privée.

— Merci Pierre-Louis pour ces précisions importantes. Oui, on t'écoute Cléopâtre.

— La thèse d'un virus s'est imposée pendant quelque temps mais sans qu'on trouve de vaccin susceptible d'en contrer les effets.

— C'est exact. Élodie ?

— La corrélation entre l'éruption cutanée et les intentions cachées des victimes a fini par être mise en évidence et ça a fait l'effet d'une bombe !

— Le mot en effet n'est pas trop fort. Et comment les choses ont-elles alors évolué ? Wilfried ?

— Ben les résultats ont été corroborés par les chercheurs de nombreux pays mais ils n'ont pas été entendus, on n'a pas encore vraiment pris en compte ce qu'ils disaient et on n'en a tiré aucune conséquence. Il a fallu attendre encore des années et des années avant que ça soit reconnu, je n'ai pas retrouvé les dates exactes...

— Et toi Clotilde, tu peux nous apporter des précisions ?

— En fait le phénomène a mis encore près d'un siècle avant d'être pris en compte de manière officielle mondialement.

— Tu peux développer davantage Edmond ?

— Oui, je veux dire qu'on lui a donné le nom d'Effet Pinocchio en référence au personnage imaginé par Carlo Collodi il y a environ quatre cents ans. Son Pinocchio à lui n'attrapait pas des boutons mais avait son nez qui s'allongeait chaque fois qu'il mentait ou agissait de manière tordue, enfin je veux dire négative...

— C'est juste, il est bon de se rappeler l'origine du nom qui a été donné au phénomène. Et toi Rose, tu n'as rien à nous dire ?

— Ben, il y avait beaucoup de gens qui attrapaient ces boutons, bien plus que maintenant. Tout le monde se laissait encore dominer par le négatif, l'appétit de pouvoir, la cupidité, l'amour du gain, l'agressivité, la liste est longue, je peux pas tout nommer...

— Merci Rose, c'est déjà très bien ça ! Mais l'heure tourne, je vais moi-même conclure afin que vous soyez à l'heure à votre prochain cours.

— Madame, je veux juste préciser que certains ont longtemps prétendu qu'on ne pouvait savoir avec certitude l'origine des boutons, allergie, maladie infectieuse, psychosomatique, mais que c'était complètement faux. Les boutons qui apparaissaient en réaction aux comportements déviants présentaient tous une particularité qu'on ne retrouvait pas dans les autres types d'éruption. Ces boutons se distinguaient tous par la présence d'un cratère purulent unique dans son genre et impossible à confondre avec les éruptions ayant des origines différentes...

— Excellent Geoffroy, tu fais bien de nous rappeler ce point en effet décisif. Le phénomène ne cessait de s'amplifier partout dans le monde mais les us et coutumes n'en ont pas été changés pour autant. Il avait pour effet délétère une suspicion généralisée dans tous les domaines et venant miner davantage encore les bases fragilisées des démocraties. Les manifestations de violence étaient en accroissement alarmant et le monde de plus en plus dangereux à vivre. Ceux qui parmi vous ont encore leurs grands-parents pourront les interroger.

Un siècle a été nécessaire avant qu'on puisse assister à l'émergence de nouveaux comportements, avant que soient érigées de nouvelles règles et des lois différentes. L'humanité se voyait contrainte à un immense pas de géant sur le plan moral. Les conséquences des nouveaux

comportements vertueux ne se sont pas fait attendre. Les effets sur la flore et la faune qui avaient été dégradées à un point difficilement concevable par l'activité humaine ont bientôt été rendus visibles. On a pu boire à nouveau sans risque l'eau des rivières... On a replanté des arbres par milliers partout dans le monde. Les terres ont été assainies. Les villes ont elles aussi pris allure humaine, leurs habitants ont pu sortir de nuit comme de jour sans mettre leur vie en danger. On a interdit la fabrication d'une multitude de produits qui constituaient un danger avéré pour la santé avec pour résultat un abaissement spectaculaire du taux des cancers, mais cela a demandé du temps. On a vu les enfants jouer à nouveau au lieu d'être asservis par les écrans de toutes sortes qui s'étaient mis à pulluler partout dans le monde.

Ces transformations sont encore récentes et obligent à une vigilance permanente. L'Effet Pinocchio a contraint tout un chacun à développer une conscience éclairée comme jamais dans l'histoire de l'humanité. Mais imaginer la situation stabilisée de manière définitive serait une grave erreur, l'ouvrage sera toujours à remettre sur le métier, et la nouvelle tombée ce matin vient nous le rappeler fort à propos. On vient de dénoncer des scientifiques ayant mis au point un antidote contre les éruptions cutanées propres à l'Effet Pinocchio...

D'immenses progrès ont été accomplis mais nous devons tous garder à l'esprit que la vie ne sera jamais un long fleuve tranquille pour notre espèce ! Je vous dis à la semaine prochaine.

25 – L'agneau en soi,

de Muriel Vitiello

J'ai rêvé d'un agneau que je tenais dans mes bras. Il était blanc, moucheté de beige. Il était dans un coin et je le découvrais dans le tumulte des sollicitations des enfants m'invectivant pour que je regarde leurs trouvailles. Je ne savais pas où donner de la tête tant cette ferme était envahie d'animaux parqués dans ce tout petit espace. Des animaux qui n'avaient rien à voir les uns avec les autres et pourtant cohabitaient. J'avais l'impression d'un chaos. Il m'oppressait. Les enfants, eux, excités par toute cette vie, étaient en joie. Je les observais, amusée, me sentant pourtant complètement décalée. L'agneau était là sous mes yeux, tapi contre le mur. Je ne l'avais pas vu jusque-là, sans doute du fait de la place que prenaient les autres animaux plus imposants que lui. Il s'est laissé porter et j'ai senti son tout petit corps mou et chaud peser sur mes bras. Son odeur évocatrice de souvenirs lointains entra dans mes narines. Je ressentis un apaisement instantané, comme si tout ce qui se trouvait autour de moi n'avait plus aucune importance. Il était devenu mon refuge.

La sonnerie de mon réveil m'extirpa des images encore précises formées dans mon esprit. Je quittai avec regret la douceur de mon lit.

Pourquoi ce rêve ?

Ma vie, à présent, était en tous points citadine.

Mes yeux balayèrent mon petit appartement. Je réalisai en cet instant combien je manquais d'espace. Le bruit de la rue s'invitant à l'intérieur me parvint aux oreilles. Je me dirigeai vers la fenêtre et mon regard se fixa sur le toit de l'immeuble voisin. La façade était grise. Je la trouvais encore plus terne que d'habitude. La pluie y étant certainement pour quelque chose... Aucun pigeon ne s'était posé sur le toit me privant du peu de plaisir que je pouvais trouver à la contemplation. L'esthétisme se logeait dans les quelques plantes ayant pu prendre place à l'intérieur afin de ne pas souffrir du manque de lumière. Le chat avait fini par s'accommoder de l'absence de possibilité d'aller dehors, investissant les lits et le canapé, se contentant de dormir à longueur de journée. Même l'arbre à chat n'avait d'arbre que le nom tant il est constitué de matières synthétiques. Cela me fit l'effet d'une désolation. Je laissai échapper un soupir de lassitude. Que c'était moche !

Je me trouvais cependant ingrate.

La ville m'a accueillie, m'a rassurée, m'a tenue debout, lorsqu'il y a trois ans, il a fallu quitter ma campagne chérie, mes animaux adorés, ma ferme tant investie... Les séparations obligent à bien des renoncements et frustrations.

Oui, la ville m'a contrainte à fonctionner : elle m'a prise dans son rythme et son effervescence. Et ce petit appartement de centre-ville dans lequel je me suis réfugiée a joué son rôle de cocon : entouré de ses lumières, de ses voisins devenus familiers, de son bruit quasi permanent faisant sentir la vie tout autour de soi. Il suffisait de pousser la porte d'entrée pour ressentir la chaleur qui s'en dégageait et l'impression immédiate de pouvoir s'y poser, s'y reposer. Fonctionnel et confortable, j'avais l'impression qu'il pouvait me dire « *Calme, la vie est facile, tu verras !* » Je n'ai donc plus réfléchi, je me suis laissée porter, me fondant dans la masse du monde qui avance. Je n'ai plus comparé, c'était trop différent, décalé. Je goûtais à une nouvelle vie. Les enfants devenus adolescents me confirmaient chaque jour qu'elle était conforme à leurs nouveaux besoins.

Pourtant cette nuit, la campagne a repris place dans mon cerveau ! Les souvenirs s'invitant les uns à la suite des autres...

Une campagne où la nature s'offre à soi : l'air pur que l'on respire à plein poumons, la vue sur l'horizon, les balades où l'on rentre fatigué mais heureux de l'effort fourni comme une action réalisée pour sa santé, la voix des enfants, accourant jusqu'à la maison pour prévenir qu'une naissance venait d'avoir lieu, les fruits que l'on mange à même l'arbre ne se préoccupant pas de savoir si c'est l'heure du repas tant la nature généreuse et abondante peut nous offrir un casse-croûte permanent, le marquage du temps au rythme des saisons, nous demandant d'adapter notre mode de vie, nos horaires, nos tâches et le constat d'un nouveau cycle qui commence...

Je ressentis tout à coup un effet de manque, cruel et douloureux. Une nostalgie infinie pour ma vie d'avant.

Le petit agneau de mon rêve ; c'était moi : décalé et insignifiant, oublié et anonyme, écrasé par la foule.

Comment me sortir de là ? Je me retrouvais en pleine contradiction, coincée dans une vie en rien faite pour moi. Et personne pour me tendre les bras...

Je replongeai dans mes souvenirs d'enfance où là aussi il avait fallu renoncer aux week-ends à la campagne chez mes grands-parents me laissant comme unique terrain de jeux le bitume de ma cité

HLM. Mon grand-père étant mort, ses enfants s'empressèrent de vendre la presque totalité de la ferme, bois et prés compris sans égard pour mes rêveries d'enfant.

Je n'ai cependant pas été malheureuse en y repensant... Les jeux se sont poursuivis : des parties de cache-cache dans les garages au jeu du bouchon que l'on cherchait dans les vide-ordures, ainsi que le célèbre jeu de la boîte (de conserve) nous réunissaient petits et grands pour d'infinies courses-poursuites, nous faisaient rentrer chez nous pour s'hydrater en vitesse avant de repartir avec la même frénésie. Une vie de débrouillardise, multiculturelle et intergénérationnelle, pleine d'inventivité... Elle m'a donné un sentiment d'appartenance malgré la précarité et les histoires parfois sordides de la vie de quartier.

Je me fis la réflexion que mon appartement et mon quartier actuels ressemblaient à ceux de mon enfance et analysai avec gratitude que la sécurité immédiate ressentie à chaque fois que je franchissais le seuil ne pouvait qu'être en lien telle une réminiscence de ce qui avait été. Je fis le constat que mes racines étaient bel et bien faites de ville mais aussi de campagne et qu'il me manquait une part importante de moi pour me sentir en équilibre.

Je téléphonai à ma mère.

— *Dis-moi, il reste bien un pré à Poule ?...*

— *Oui oui, mais il doit être dans un sale état, en friche depuis le temps et il ne vaut rien, il n'est pas constructible...*

Aussitôt, l'idée dans mon esprit germa et ne me quitta plus. Je décidai d'acquérir ce terrain qui pour moi avait une valeur inestimable. Celle du trésor que l'on découvre qui jusqu'alors était caché sous ses yeux, celle du lien à l'enfance, celle du trait d'union entre ville et campagne, celle entre rupture et renaissance, celle du sentiment de continuité d'être.

J'imaginai le faire renaître : le nettoyer ne se nomme-t-il pas « remise à blanc » ? Je me voyais l'arpenter, le soigner, le cultiver. Il reprendrait de sa splendeur et deviendrait fertile. Il accueillerait les jeux, la joie au fil des visites et des événements. On y ferait la fête. On s'y détendrait, s'y ressourcerait. On ne passerait plus à côté sans le voir. Il ne serait plus abandonné, il vivrait !

Quinze ans plus tard, un magnifique verger aussi diversifié que possible a vu le jour. Les arbres se dressent les uns à côté des autres, partageant un espace en tout point harmonieux. Les enfants courent partout au gré de leurs trouvailles m'invectivant pour que je vienne goûter leurs trésors.

Soudain, ma petite fille me freine dans mon élan et s'approche du sol.

— Regarde Mamie, c'est un figuier : il a poussé tout seul, on a failli ne pas le voir ! Crois-tu qu'il aura sa place ?

Je me retourne attendrie, mon regard se porte sur la jolie roulotte posée sur le pré, une tête d'agneau en fer forgé trône fièrement au-dessus du perron.

La voiture chargée de tous ces fruits reprendra demain la direction de la ville où mon petit appartement m'attend.

La vie est facile ! En effet...

26 – Kinshasa Nova,

de Merveil Hakeem Dianzenza

Kévin flotte à deux mètres au-dessus de son corps endormi. Son corps éthérique, translucide comme de la vapeur dorée, observe avec détachement l'adolescent recroquevillé sur son lit défoncé de Belleville. En bas, dans le salon, Sandrine vocifère contre la télé qui annonce une nouvelle manifestation contre la réforme des retraites à 64 ans. Elle qui avait manifesté en gilet jaune en 2018, elle qui avait cru au changement, elle qui maintenant picole sa rage sociale dans la vodka de supermarché.

Cela fait trois ans que Kévin pratique le voyage astral. Depuis que papa, agent RATP originaire du village de Kimpese, est mort épuisé après les grèves de 2024, emportant avec lui les souvenirs de sa campagne natale aux collines verdoyantes. Depuis que cette femme qui n'était que la copine de passage s'est installée définitivement dans leur deux-pièces pour toucher les aides sociales. Le cordon d'argent qui relie son âme à son corps physique vibre doucement, l'ancrant à cette réalité parisienne qu'il fuit chaque nuit.

Sur l'écran de son ordinateur resté allumé, Cities: Skylines affiche sa création obsessionnelle : Kinshasa Nova. Métropole afrofuturiste bâtie sur les ruines spirituelles des villages ancestraux engloutis par l'urbanisation sauvage, carte dimensionnelle qu'il a construite pour guider son âme vers les terres oubliées. Douze niveaux urbains flottent en apesanteur, reliés par des ponts de lumière pure. Les stades de football cosmiques tournent en orbite autour de la tour centrale, plantée là où se dressait autrefois le baobab millénaire de Kimpese.

« KÉVIN ! Tu vas arrêter de dormir, feignasse ! Comme ton père de merde ! »

La voix alcoolisée de Sandrine transperce le mur, mais son corps astral reste impassible. Elle qui votait Mélenchon avant de devenir raciste par frustration sociale. Elle qui accusait les immigrés de lui voler sa retraite perdue. Elle qui ne savait pas que l'orphelin qu'elle maltraitait maîtrisait des techniques interdites, héritées des ancêtres par transmission spirituelle.

Kévin concentre son corps éthérique vers l'écran. Les pixels de Kinshasa Nova se déforment, ondulent comme de l'eau troublée. Il a découvert le secret : le jeu vidéo n'était qu'une interface. Un portail vers la dimension astrale où Kinshasa Nova existe réellement, peuplée des six millions d'âmes congolaises massacrées dans l'indifférence occidentale.

Son âme traverse l'écran comme une fumée dorée.

Le plan astral de Kinshasa Nova l'accueille dans une explosion sensorielle impossible. Son corps éthérique foule un sol de cristal tiède qui conserve la mémoire de la terre rouge des campagnes disparues. Il respire un air parfumé d'encens ancestral mêlé aux senteurs de manioc et de feuilles de palmier, échos olfactifs des villages engloutis. Au-dessus de lui, les douze niveaux de la cité s'élèvent jusqu'aux nuages cosmiques, connectés par des passerelles de lumière vivante où circulent les âmes libérées des paysans et des citadins.

« Tu es revenu, petit-fils. »

Le gardien spirituel l'attend près du stade principal qui descend lentement de son orbite. Vieil homme en tenue traditionnelle kongo, ses yeux blancs comme la sagesse millénaire, tenant un ballon de football pulsant d'énergie dorée. Derrière lui, les gradins translucides se peuplent progressivement de spectateurs fantômes : six millions de Congolais morts, victimes des guerres financées par l'Occident, âmes qui attendent leur vengeance sportive.

« Le match cosmique peut commencer. » murmure le gardien. « Tes oppresseurs vont payer. »

Kévin enfle le maillot éthérique aux couleurs du Congo. Immédiatement, une puissance surnaturelle traverse son corps astral. Il comprend enfin le mécanisme : chaque but marqué ici libère une âme africaine ET frappe psychiquement son oppresseur dans l'autre dimension. Les ancêtres ont choisi leur champion.

Le coup d'envoi astral résonne comme un tambour de guerre ancestral. Le ballon doré arrive à ses pieds, lourd de six millions d'espérances brisées. Kévin sprinte sur l'herbe holographique, esquivant des défenseurs invisibles qui représentent des siècles de colonisation, frappe de toute son âme libérée.

But.

Dans les gradins éthériques, les morts applaudissent en silence cosmique. Mais simultanément, un cri déchirant traverse les plans dimensionnels. Un cri de douleur physique. Un cri de Sandrine qui résonne depuis Paris.

« *PUTAIN ! Qu'est-ce qui m'arrive ?* »

Kévin marque un deuxième but. Nouveau hurlement de sa marâtre, plus net cette fois. Le mécanisme fonctionne. Chaque victoire spirituelle ici se matérialise en justice physique là-bas.

« Tu commences à comprendre, petit-fils ? »

Le gardien astral sourit, ses yeux laiteux fixant l'infini cosmique. Autour d'eux, l'architecture impossible de Kinshasa Nova pulse au rythme des tambours ancestraux.

« Paris et Kinshasa, quatre degrés de latitude nord. Même coordonnée terrestre, même vibration spirituelle. Les colonisateurs ont tracé leurs frontières sur des cartes, mais l'univers obéit aux lois ancestrales. Ton voyage astral te permet de frapper dimensionnellement tes oppresseurs. Chaque but

que tu marques ici la blesse physiquement là-bas. Le colonialisme était géométrique, cosmique. Nous inversons l'équation. »

L'horreur et la révélation s'abattent simultanément sur Kévin. Il comprend enfin. Son corps physique n'a jamais quitté Belleville, mais son âme voyage vraiment dans cette Kinshasa spirituelle superposée à Paris. Les deux espaces, la ville et le souvenir des campagnes ancestrales, occupent le même point dimensionnel, séparés seulement par des fréquences vibratoires différentes. Quand il joue au football astral sur les terres où s'élevaient autrefois les cases de Kimpese, il matérialise psychiquement sa vengeance sur Sandrine, représentante de cette France raciste née de la frustration sociale, elle qui a fui sa propre campagne limousine pour la misère urbaine.

« Mais si je continue... elle pourrait mourir ? »

« Elle vous tue depuis des siècles, petit-fils. C'est l'heure du rééquilibrage cosmique. »

Le match astral reprend. Kévin lève les yeux vers les gradins éthériques. Révélation finale : tous les spectateurs ont son visage. Ses versions alternatives à différents âges, dans différents futurs possibles. Le Kévin qui fuit, le Kévin qui résiste, le Kévin qui devient fou, le Kévin qui pardonne, le Kévin qui tue. Toutes ses incarnations potentielles attendent qu'il choisisse son destin.

Dans l'air astral, la voix de Sandrine résonne depuis la dimension parisienne :

« Tu crois m'échapper, sale nègre ? On est dans la même merde ! Même pays, même galère, même latitude de merde ! »

Kévin ferme ses yeux éthériques. Le ballon doré brûle sous son pied astral, contenant l'énergie de six millions d'ancêtres. Il frappe avec toute sa rage d'orphelin, toute sa souffrance identitaire, toute sa quête spirituelle. Le ballon traverse l'espace comme une comète vengeresse transportant des siècles de justice différée.

Retour brutal dans son corps physique. Kévin ouvre les yeux dans sa chambre de Belleville. Dehors, Sandrine hurle de douleur dans le salon, une bouteille brisée à côté d'elle, du sang coulant de son nez. Mais là, sur son parquet crasseux, l'impossible : un ballon doré pulse d'énergie astrale. Objet transdimensionnel. Preuve physique que son voyage était réel.

Sur l'écran de Cities: Skylines, le score clignote : 2-2. Le jeu n'a jamais été fermé. Ou peut-être n'a-t-il jamais été un jeu.

Dans ses écouteurs, la voix du gardien astral résonne une dernière fois : « Les prolongations sont éternelles, petit-fils. »

Le ballon doré roule vers lui en pulsant plus fort. Kévin le ramasse, ses mains tremblant de puissance cosmique. Le score clignote : « Prolongations dans 3... 2... 1... »

Son corps astral n'est jamais vraiment revenu.

27 – Sol,

de Laurence Le Blévec

Le soleil déclinait déjà et la lumière dorée qui se répandait dans la pièce vint titiller les rétines de Pablo qui, ébloui, leva les yeux de son ordinateur. Les volets automatiques étaient en panne. Interrompu dans son immersion numérique, le jeune homme hésita : changer de place pour fuir cette intrusion dérangeante qui l'empêchait de voir l'écran ou bien en profiter pour grignoter quelque chose. Rien qu'à l'idée de la pause gourmande, son ventre gargouilla. « Lucas, tu peux m'amener une barre chocolatée ? Celle au caramel avec noisettes torréfiées ! » Le temps de boire à grandes lampées au tube de la citerne de soda judicieusement placée à côté du bureau, le brave Lucas arrivait déjà, tout sourire comme à son habitude, avec la gourmandise convoitée : « Tu n'as pas fait ton exercice physique de la journée, Pablo ! Il te reste une heure avant de t'y mettre ». Pablo soupira. Ce nouveau programme gouvernemental ne lui plaisait pas. Il y avait des initiatives qu'il approuvait, mais là, vraiment, cette heure d'exercice par jour, quelle perte de temps !

Lucas lui laissa terminer sa gourmandise puis le sangla avec précaution dans son fauteuil ultra confort... Tellement confort, ce fauteuil, qu'il faisait de plus en plus souvent office de lit. Puis tout se mit à vibrer : le corps de Pablo remua dans tous les sens, de façon aléatoire, entraîné par les soubresauts du fauteuil. Les vibrations lui faisaient l'effet d'être un flan pris de tremblements. Si au moins il avait pensé à activer son casque virtuel avant ! Le programme ne pouvait pas s'interrompre. Lucas devait être occupé, il profitait toujours de ce moment pour ses mises à jour. C'était la première fois que cela arrivait : une heure à passer sans rien faire, rien à regarder, écouter ou manger, une heure à se faire secouer dans tous les sens comme un pantin. Un sentiment de panique s'empara de Pablo ; l'impression d'être prisonnier et de ne pas pouvoir s'échapper.

Les pensées commencèrent à affluer comme une marée montante. Quelle mauvaise journée ! Il y avait eu cette chute de likes terrible à ses derniers post. Pourtant il avait mis le paquet... Et ce flirt naissant qui faisait flop. Bon, allez, il y en avait plein comme elle, elles se ressemblaient toutes de toutes façons, visage parfaitement ciré, grands yeux aux cils interminables, bouche pulpeuse à souhait. Peut-être qu'il était temps pour lui de relooker son avatar... il avait été négligent là-dessus, toujours penser à rafraîchir son profil !

Au moins, il avait Lucas. Toujours là avec lui. Toujours souriant, aidant. Un vrai ami. Le seul, en fait.

Le fauteuil avait fini de vibrer. Les sangles se détachèrent automatiquement. Son corps était tout chamboulé et il attendit quelques minutes que ses sensations redeviennent normales. Le soleil couchant inondait maintenant la pièce, l'enveloppant d'une douce chaleur.

Alors Pablo se leva et sortit de la chambre. Assis sur la chaise de la cuisine, Lucas était tout sourire, son crâne métallique ouvert branché sur sa mise à jour quotidienne.

Dehors, Pablo se mit à marcher sans savoir où il allait. Les yeux rivés au sol, ses pieds enchaînaient les pas comme un métronome. Il n'avait pas l'habitude de marcher et ça lui donnait le tournis. Il déambula ainsi un temps indéfini, avant de se rendre compte que la nuit tombait. Les lumières de la ville peu à peu s'allumaient, des flashes qui dissipaient progressivement l'obscurité naissante. Il n'avait jamais connu l'obscurité, le noir complet. Il se demanda comment ce serait sans tous ces éclairages éblouissants. Lorsqu'il dormait, il y avait toujours la veilleuse de l'appartement en marche et Lucas à côté de lui, en veilleur de nuit protecteur, qui enregistrerait ses rêves. En lui dansaient toujours des images, des sons, des couleurs dans le casque virtuel. Son intérieur était constamment peuplé, de jour comme de nuit. Il se demanda s'il existait quelque chose derrière tout ça. C'est alors qu'il perçut une ombre cachant les lumières des tours environnantes. Il leva les yeux et le vit. Sa main vint toute seule se poser sur le tronc. L'écorce était douce et dure à la fois. Une drôle de sensation l'envahit. Il se laissa tomber au pied de l'arbre, assis, regroupant ses genoux vers la poitrine. Et, le dos contre le tronc, les premières larmes de tristesse, retenues depuis une éternité, commencèrent lentement à s'écouler, creusant de nouveaux sillons.

La fraîcheur de la nuit commençait à dissiper la chaleur et l'agitation de la journée. Il respirait mieux. Le silence se faisait peu à peu. Il ne restait que des échos qui parfois planaient avant de disparaître tout à fait. Le calme s'installait en même temps que les lumières s'allumaient à tous les étages. Il pouvait distinguer les images qui dansaient frénétiquement sur les écrans des appartements comme un kaléidoscope fou... ses étoiles à lui. Celles du ciel, il ne les avait jamais connues, ou alors si, tout jeune, mais il ne s'en souvenait plus.

Un contact sur sa peau le fit sortir brusquement de ses rêveries. Qui donc venait lui rendre visite ? C'était si rare qu'on le touche ; il ne se souvenait plus de la dernière fois où quelqu'un avait posé la main sur lui. En général il était invisible, les gens passaient devant lui sans le voir. Un soir, une femme avait pleuré tout près de lui ; il avait ressenti sa tristesse, mais avait-elle remarqué sa présence ? Seul un oiseau venait parfois lui rendre visite, lui gazouiller les nouvelles de l'autre monde et ça lui réchauffait la sève, faisait frémir les feuilles, trembloter les racines. Mais quand l'oiseau le quittait pour s'envoler de nouveau, les pensées refaisaient surface : que faisait-il là, planté au milieu de rien ? Où étaient les siens ? À quoi servait cette existence stérile ? Il se sentait

comme une coquille vide, inutile. Un immense sentiment de solitude l'enveloppa, tandis qu'il sentait contre lui les tremblements du dos du garçon qui pleurait à ses pieds.

Lola courait à perdre haleine vers le haut de la colline. Elle ne voulait pas le rater. Ses petits pieds nus captaient la rosée matinale et la fraîcheur stimulait sa course. Les joues en feu, ses cheveux bruns rendus fous dans le vent, les yeux brillants, elle se laissait porter par l'énergie de son corps : elle adorait cette sensation, cette brûlure de l'effort qui galvanisait ses cellules. Elle arriva enfin, à bout de souffle, juste à temps. Le spectacle commençait. Elle s'assit sur son rocher, enserra ses genoux comme elle aimait à le faire, et y posa son menton, le regard tourné vers l'horizon. Les premières lueurs pointaient et le ciel changeait, les étoiles se faisaient plus discrètes, laissant place au cycle suivant qui arrivait inéluctablement. Elle resta là le temps du lever de soleil, baignée par la lumière naissante, dans l'air frais du matin. Un profond sentiment de plénitude l'envahit. L'astre solaire était en elle, elle était en lui, comme tout ce qui l'entourait. La chaleur sur son visage finit par la sortir de sa méditation ; elle se leva, après avoir une dernière fois embrassé le paysage grandiose de la nature en plein éveil. En passant devant le torrent qu'elle avait délaissé à son premier passage, alors toute tendue vers son objectif, elle s'arrêta et but l'eau fraîche et cristalline dans ses petites mains gelées. Le chalet n'était pas loin et la fumée sortait déjà de la cheminée. La boisson chaude l'attendait. En arrivant à la porte, le chant mélodieux de l'oiseau l'accueillit. Il était revenu ces jours-ci. Quel bonheur d'être surprise à chaque fois par ses sons venus d'ailleurs ! Levant la tête, son regard croisa le sien, et son petit cœur explosa d'amour.

L'aube commençait à pointer quand il se posa enfin. Il avait rendu visite aux arbres de la forêt et maintenant il guettait son arrivée. Le ciel était clair et les dernières étoiles s'éteignaient à mesure que l'astre préparait sa sortie, en grande pompe ce matin. Une chaleur le titilla et une fumée l'enveloppa d'un coup : il voleta pour l'éviter et se positionna un peu plus loin sur l'arête du toit. Il attendit patiemment jusqu'au moment où il la vit, perchée tout en haut de la colline. Elle marchait ou plutôt semblait danser entre les herbes folles qu'elle caressait de ses mains au passage. Il se laissa contempler le spectacle ; la petite fille se rapprochait de lui. Ses pieds étaient nus, comme d'habitude. Sa frimousse se dessinait peu à peu, ses grands yeux doux remplis de la lumière du matin, son petit nez retroussé, ses pommettes hautes rosies par l'air frais. Il ne se lassait pas de la regarder. À son arrivée, il se pencha du toit, la regarda et lui chanta son plus bel air du moment. La petite fille leva les yeux vers lui. Leurs regards s'embrassèrent.

Les jours succédaient aux nuits et maintenant le drôle de jeune homme venait lui rendre visite quotidiennement. Chaque fois c'était le même rituel : le visiteur posait une main timide sur ses flancs, puis finissait par s'asseoir à ses pieds, le dos contre son écorce. Il sentait alors les frissons qui le parcouraient dans ses pleurs silencieux. Toutes ces émotions le troublaient, lui qui déjà se maintenait vaille que vaille loin des siens, perdu au milieu de rien. Mais en même temps cela lui offrait une présence, quelqu'un qui lui portait de l'attention... et qui apparemment avait besoin de lui. Alors il se concentrait pour sentir ses racines profondément ancrées, laissant circuler ce sentiment de sécurité, de stabilité qui le rassurait. Et il laissait remonter son attention le long de son axe, érigé vers le ciel, jusqu'au bout de ses feuilles frémissantes. Il se concentrait pour sentir la vie vibrer en lui dans ce lieu inerte au sol lisse et uniforme. Sous cette façade moribonde vibrait ses entrailles, et il savait que tôt ou tard sa revanche viendrait, que ses racines finiraient par gagner le duel avec le béton, le faisant gondoler dans un ultime combat, dévoilant aux yeux de ceux qui voudraient bien le voir ou trébucheraient dessus, l'affront fait à l'artificiel, l'honneur rendu à la vie. Ce soir-là, alors qu'il était occupé à étendre un peu plus loin ses racines, le jeune homme assis à ses pieds, il sentit quelque chose vers sa tête : l'oiseau était revenu ! Il s'était posé sur l'une de ses plus hautes branches. Cela faisait une éternité qu'il ne lui avait pas rendu visite. Il frissonna de toutes ses feuilles en signe de bienvenue, tout heureux de cette visite inattendue. Alors l'oiseau se mit à lui chanter la vie de ses frères des forêts.

Pablo était assis depuis un temps indéterminé, plongé dans son trou noir, le dos appuyé contre le tronc de l'arbre providentiel. Il ne savait pas pourquoi il avait eu besoin de revenir ici chaque soir depuis sa première visite. Cette rencontre avec l'arbre lui procurait un sentiment inconnu jusqu'alors. Il ne savait comment le décrire... une rencontre avec quelque chose de différent. L'arbre était différent. Il n'avait pas les réponses à tout comme Lucas, ne lui disait pas quoi faire et quand. Il était là, c'est tout. Juste là. Et Pablo lui-même était là aussi, juste là, à laisser se déverser cette marée noire qu'il découvrait pour la première fois. Il y avait donc quelque chose en lui au-delà des pensées et des activités incessantes. Quelque chose qui dormait et qui s'était réveillé brusquement, l'appelant chaque jour à revenir. Comme un vertige des profondeurs.

Dans son tourbillon intérieur il perçut dans le lointain un son inhabituel. Des notes aiguës, une mélodie inconnue. Peu à peu ce son se précisa. Il ne venait pas du fond de lui mais de l'extérieur. Il se redressa et sortit sa tête jusqu'alors enfouie dans ses bras. Oui, ça venait d'au-dessus. Ses yeux décelaient les feuilles frémissantes dans la brise nocturne. Elles dansaient un nouveau ballet, comme guidées par ces notes nouvelles. Soudain, le son pénétra plus profondément en lui. Un éclair

zébra son obscurité intérieure. Des yeux doux et rieurs apparurent sur sa toile de fond, encadrés par des cheveux bruns ébouriffés auréolés de lumière. Un rayon de soleil pénétra son cœur.

Au fond, tout au fond... il existait un soleil intérieur. À partir de cet instant, plus rien ne serait comme avant.

28 – La fabuleuse histoire du merveilleux quotidien d’une Parisienne de La Campagne, Ou une actualisation du Bonheur¹,

de Louise Mariani

Depuis « Jadis et Naguère »², tournée désormais vers L’Avenir et à cet instant Présent, Sofia, créatrice inventive, née en ces Terres d’Oliviers de Toscane et de retour de La Capitale (Paris) où elle avait fréquenté Grandes Écoles et Universités des années durant à se documenter, conceptualiser et bientôt créer, s’installait dans un minuscule atelier-dortoir du Vieux Hyères Médiéval, quartier des Artistes, Artisans et Commerçants, où les pavés sur lesquels elle posait ses pas quotidiens décidés, s’illuminaient de mille couleurs : une Cité digitale se dessinait déjà sous ses pieds, au Pays des Merveilles³ du nouveau Monde – période post-covid. Chacune de ces figures géométriques de verre martelé antidérapant et chargées d’une énergie ancestrale, celle du brûlant Roi-Soleil de Méditerranée, la propulsait, telle une Aiglonne Royale, jusqu’au-delà des Cieux de La Tour des Templiers.

Oui, bien au-delà, car Sofia avait développé, sans les rechercher, des pouvoirs magiques au pays des merveilles d’Hyères-Les-Cactus, Les-Palmiers et Les-Chats-Flegmatiques, tels des Bouddhas ayant atteint L’Éveil suprême.

Femme du Sud, moderne, extrasensorielle et enracinée (spirituellement) dans La Terre de ses Ancêtres, Elle communiquait avec les moindres organismes vivants et antiques cailloux. Tout en contrastes, son dessein serait de concilier toutes les différences (individuelles et communautaires) dans une palette de déclinaisons, préfigurant le cadre des Les Villes d’Aujourd’hui et de Demain, ressuscitant La Campagne Victorienne et victorieuse de Jadis avec des clones de mini Silicon-Valley côtoyant des restanques de Potagers, de Vergers, de Fleurs et de Forêts s’installant en cascades jusque sur les toitures, les balcons et rebords de fenêtres.

Surplombant La Cité Médiévale dans une vision lointaine à cent-quatre-vingts degrés jusqu’à L’Aérodrome des Salins des Pesquiers, Sofia, en manque d’Énergie, siffla de son dernier souffle son

1

Références (Réf.) à Louis ARAGON, *Le Paysan de Paris* et à Théodore ZELDIN, *Le Bonheur*

2

Réf. à Paul VERLAINE, *Jadis et Naguère*

3

Réf. à Lewis CARROLL

allié L'Enlumineur⁴, L'Aigl-Hibou, Chevalier chevronné, consciencieux et sage, agile et ingénieux, qui, vif comme un bolide, lui transporta son Deltaplane à quatre places, et la voilà déjà se posant près d'un Arbousier dans un Jardin public.

Un Arbousier en plein cœur des pavés en 2025 ? C'est un symbole vivant de mélange possible de Ville et de Campagne !

Épuisée par ses déplacements sur cette 2^{ème} Acropole Européenne, heureusement un des meilleurs Cafés-frappés-glacés du Monde l'attendait sur une terrasse ensoleillée ornée de Cactus, Palmiers et de fleurs toujours plus colorées.

Là, avec ses écouteurs high-tech. transportant son esprit scientifique aux rythmes de pistes sonores musicalement aquatiques et aériennes, Sofia reprenait son carnet pour y noter de probables innovations futuristes et utiles à L'Humanité, qu'Elle entendait bien présenter au prochain « Concours Inter-Rurbain du Sans Aucun Souci », le fameux « C.I.R.-S.A.S. » européen.

Imaginant un train, mélange d'Orlyval, de la ligne 14 des transports publics franciliens⁵ et du mythique Orient-Express, s'ouvrant sur de surréalistes « Voix 9 ¾ »⁶ inaugurant, à chaque étape des méandres des chemins de fer les moins fréquentés, à chaque gare et tout L'An Neuf durant, autant de Palais d'Hiver et d'Été s'élevant dans Les Campagnes et tout le long du Littoral, Sofia luttait ainsi à sa manière contre la désertification des Campagnes et la surdensification des Hyper-Centres-Villes.

Son cœur mélancolique fit déverser sur ses joues, rougies par l'atmosphère glaciale de cette Tempête Polaire qui avait déposé des résidus jusqu'en Méditerranée, des larmes d'Amour pour celui qui fut et sera son éternel Binôme-Créateur... Un certain Yann qui avait fait le tour du Monde en bien moins de quatre-vingts jours⁷ à bord de son vaisseau d'Utopies⁸, et qui n'arrêtait plus de tourner en rond autour de l'orbite de son microcosmique studio d'enregistrement de tous ces sons

4

Réf. à de récents personnages des Studios Walt DISNEY

Les majuscules à certains mots sont volontaires, pour valoriser leur signification

5

Réf. à Michel GIRAUD, partisan de la Décentralisation comme organisation et gouvernement de la vie publique

6

Réf. au 1^{er} épisode des aventures d'Harry POTTER, de Joanne K. ROWLING & Robert GALBRAITH, portées à L'Écran par Chris COLOMBUS

7

Réf. à Jules VERNE, *Le tour du monde en 80 jours*

8

Réf. à *La Cité idéale et parfaite* de Thomas MORE, supposée pouvoir exister

captés, volés, transformés et remixés sur des rythmes 70's (seventies) et des fréquences hertziennes binaurales qu'on a prouvées guérisseuses. C'est un Homme qui voulait être heureux⁹.

Mêlée dans son Imaginaire aux chants des Oiseaux et des clapotis des Fonts¹⁰ et Lavoires ondulant sous ses yeux et jusque dans ses oreilles, chahutant tous ses sens, cette symphonie de sonorités faisait tanguer l'esprit de Sofia sur un balancier d'expressions incessant : « C'était mieux avant » ou « Yes Futur ! »¹¹ ?

Mettant bientôt en scène ces rêves d'Utopies, poussés par l'idée que L'Espace-Temps n'existe pas et qu'il n'est qu'un continuum illimité, ils songeaient, chacun de leur côté, passionnément l'un à l'autre, et à enseigner, en chantant, leurs révélations aux « Foules sentimentales¹² » citadines et campagnardes, venues les acclamer aux abords des moindres recoins de passages boisés et jusque sur des autoroutes à perte de vue bétonnées, tels des Coureurs du Tour de France.

Dans une voix métallique comme un écho provenant des Rochers, La Journaliste radiophonique de la médiatique Blockchain « Lumières sur La Francophonie » annonça l'attribution de la médaille d'Or du C.I.R.-S.A.S. » à ces deux inventeurs de drôles de Métros Provinciaux de Jours et de Nuits, sortes de bolides collectifs glissant sur des circuits de Lasers aux couleurs Arc-en-Ciel entre Villes et Campagnes, cocrées en 5D.

Depuis Hercule et Thésée¹³, on n'avait jamais observé, ni contemplé, d'ouvrages si majeurs !

Et il était Grand Temps de tester quelque chose de neuf !

Élevés toujours plus haut depuis Les Oliveraies, Vignobles, Potagers, Vergers, Poulailleurs et Clapiers Intergénérationnels de leurs Grands et Arrière-Grands-Parents, aux clôtures et portails ornés des plus rares variétés de Roses, Yann et Sofia avaient expérimenté, sans le savoir, l'autosuffisance alimentaire et l'autonomie énergétique des bâtiments aux murs épais et aux ocre tuiles solides, agrémentés de verrières intérieures et extérieures reflétant ces permanents Soleil enchanteur Méditerranéen et Feux de cheminées réchauffant leurs jours actifs et nuits paisibles.

9

Réf. à Laurent GOUNELLE

10

Fontaines en patois provençal

11

Réf. à Michel JONASZ, expression tirée de sa chanson « Vivement L'Avenir »

12

Chanson d'Alain SOUCHON

13

Héros de la Mythologie Grecque

Pour Aujourd'hui et Demain, ils songeaient juste à bourlinguer, en s'extirpant de leurs laboratoires microcosmiques, embarquant La Multitude de leurs Semblables dans leurs idéaux vécus et à réaliser, projetant de dupliquer, dans la plus grande immensité possible, ces îlots de complétude de leurs Patri. et Matrimoine, comme des éco-musées-showroom vivants, où ils n'avaient jamais manqué de rien et toujours expérimenté, toujours sans le savoir, ce qui est de nos jours qualifié de « développement personnel », et surtout La Fraternité¹⁴.

Cette Porte de Jadis, quotidiennement ouverte aux rendez-vous espiègles, et parfois graves, des voisin.e.s, enfants des voisin.e.s, cousin.e.s et petit.e.s cousin.e.s (aujourd'hui pour la plupart expatrié.e.s dans le flux infernal de La Mondialisation aux quatre coins de La Planète), Sofia et Yann envisageaient sérieusement de la cloner et la transplanter au Cœur des arrondissements des mégapoles et des moindres hameaux.

En ce temps-là, ils étaient veillés par Les Anciens qui leur contaient leurs vécus à travers des récits romancés à la manière d'un Roberto BENIGNI dans « La Vita è bella »¹⁵. Nés lors de la prétendue « Der des der », mariés en plein mitan de la suivante, relégués puis rapatriés pour bâtir de leurs mains laborieuses cet Univers familial et familial dans un épanouissement certain, on dirait aujourd'hui « le flow », pour ne plus jamais manquer de rien.

C'est de cet autre Microcosme natif et initiatique, que Yann et Sofia, des Natures sages et justes Figures d'un XXI^e siècle vertigineux et égotique en quête d'équilibre, avaient développé peu à peu et sans même, pas à pas, ne le conscientiser, une créativité, une philosophie et une éthique désormais couronnées par ce prix du C.I.R.-S.A.S.¹⁶ qui allait attirer l'attention de pas moins des trente-six-mille futurs premiers Magistrats du pays, en campagne électorale pour les Élections Municipales de mars 2026 : un bond plutôt soudain dans toutes Les Réalités !

Les Réseaux Sociaux, tous azimuts, ne partageaient que cette info...

Se libérant du Jacobinisme centralisateur et castrateur des pouvoirs de Paris & Co., ces futurs « Chefs-de-Files » locaux exprimaient ainsi, unanimes, La Volonté des Habitants qu'ils représentaient de s'administrer sans contraintes et pour la satisfaction d'un intérêt général bien

14

Principe constitutionnel englobant le concept très contemporain de Sororité

15

Réf. à « La Vie est belle » (traduction), film italien de 1997, de et avec Roberto BENIGNI

16

Le concours inter-rurbain du sans aucun souci

supérieur à la somme de tous les intérêts particuliers¹⁷, néanmoins comblés dans une communion pacifiée des individualités et des différences : tout en Un seul Programme ! Et juste grâce à un Tram-Train-Tuk-tuk-Métro Collectivo Antique du Futur !

Ce concept de B.C.L. (bolides collectifs locaux), reliant des Campagnes en Ville, des Start-up et des Universités prestigieuses en pleine Nature, voire en plein Désert revitalisé, allait bientôt s'exporter à travers les frontières d'un Occident que beaucoup avaient prédit à la fin de son Histoire¹⁸.

Or, les chocs de Civilisations, de Cultures, d'Identités, de Générations, tant vécus et appréhendés dans leur amplification, commençaient déjà à se dissoudre dans un « Nouvel Ordre Local » dupliqué à l'Infini. L'I.A.¹⁹ générait quantités de Concepts de Redéveloppements Locaux (les C.R.L.) se réalisant ainsi au travers de grands ensembles fédérés, dans un équilibre quasi-magique, dépassant tous les chaos, outrepassant les fictions futuristes les plus pessimistes du désordre, et ainsi naquit, dans un Mouvement Ultra-Dynamique (le M.U.D.), Le Nouvel Ordre Harmonieux du Monde d'Après©®.

Déjà Légendes de ce siècle²⁰, Sofia et Yann engendrèrent un Paradis terrestre, né de la Divine Comédie²¹ de leurs relations en 5D.

.....

Les personnages

- Sofia, Campagnarde scientifique et amoureuse, un temps exilée à Paris
- L'Aigl'Hibou « L'Enlumineur », son Allié
- Yann, son Amoureux Illuminé et « I.A. personnelle »
- La Journaliste radiophonique impressionnée
- Les futurs Maires et les Habitants, éblouis

17

« Le tout est supérieur à la somme des parties », théorie de la complexité des interactions dans un système, actualisée par le très contemporain feu Edgar MORIN

18

Réf. à FUKUYAMA

19

L'intelligence artificielle

20

Référence à Victor HUGO, *La légende des siècles*

21

Référence à DANTE

29 – Les orages de la guerre,

de Maryvonne Strauseisen

Il y a bien longtemps, Masha vivait dans un petit village perdu dans les collines, traversé par une rivière paisible. C'était un coin simple, rude parfois mais lumineux. Les matins y sentaient la rosée fraîche et les soirs vibraient du chant des grillons mêlé au murmure du vent dans les grands arbres.

Puis elle rencontra Iaroslav.

Il était très grand et très beau, avait les mains fines, le regard droit et le cœur tendre. Il était chirurgien dans un grand hôpital de la capitale, à l'autre bout du pays, et la très jeune et très heureuse Masha des champs était joyeusement devenue une très jeune et très heureuse Masha des villes.

Très vite, ils eurent un fils, Zoran. Tous trois vivaient un bonheur tranquille, pareil à la surface lisse d'un lac de montagne reflétant un ciel clair. Les années passaient sans heurts, une à une, comme les pages d'un livre aimé que l'on tourne avec douceur.

Notre Masha des villes s'était accoutumée au bruit brinquebalant du tram qui passait sous ses fenêtres et à celui des sirènes qui lacérait, parfois, l'air citadin chargé d'odeurs d'essence. Mais elle n'avait pas oublié pour autant le chant vif du coq, dès potron-jacquet, ni les parfums toniques de la ferme familiale. Quand elle fermait les yeux de son corps pour ouvrir ceux de son cœur, elle revoyait les épis de blé mûrs onduler en longues vagues blondes sous le vent qui les caressait.

La ville lui pesait un peu, la campagne lui manquait beaucoup mais elle était tellement heureuse !

Puis la guerre éclata et tout fut balayé.

Iaroslav, bien qu'à la retraite depuis presque dix ans, voulut aussitôt s'engager. Comme l'armée le déclara trop âgé, il reprit du service dans son ancien hôpital. Zoran et Ludmilla, sa fiancée qui était infirmière, furent tous deux envoyés sur la ligne de front.

Mais les hommes sont comme les astres : ils naissent, brillent leur vie puis meurent dans un cosmos indifférent qui continue de tourner sans eux.

L'année dernière, une lettre officielle arriva. Masha s'effondra sur une chaise, sachant qu'elle contenait l'indicible. Ses doigts tremblaient, agrippés à cette enveloppe aux cachets rouges – rouges comme le sang.

Iaroslav ? Zoran ? Ludmilla ?

C'était Iaroslav.

La guerre ne détruit pas seulement les maisons, les bibliothèques et les écoles. Elle ravage aussi le cœur des femmes.

Accablée, brisée, Masha n'eut plus qu'un seul désir : partir.

Partir, quitter la ville pour se réfugier dans leur petite maison au bord de la rivière. Là-bas, sous le vieux pont de pierre qui s'arc-boute au-dessus du courant, elle s'allongerait sur la longue pierre plate où jadis elle retrouvait son Iaroslav pendant ce bel été de leurs amours naissantes. Là-bas, et seulement là-bas, elle pourrait pleurer, pleurer à n'en plus pouvoir, pleurer à s'en noyer les yeux.

Mais quitter cet appartement était impossible. *Je dois rester ici pour mon Zoran. Pour qu'il ait toujours un refuge, proche, où passer les rares jours de permission volés à la guerre ; qu'il ait toujours un havre de paix où l'attendent un lit propre aux draps frais pour y dormir de vraies nuits entières, une baignoire d'eau chaude pour détendre les muscles de son dos meurtri, et des repas préparés avec amour par sa mère, qui l'aime et qui l'attend. Son foyer, à mon Zoran, c'est cet appartement, où il est né et a grandi.*

Dehors, les drones indifférents sillonnaient le ciel. Ils ronronnaient comme des insectes mécaniques au-dessus des toits de la ville, kamikazes semant la mort. Masha ne sursautait même plus en les entendant passer. *On s'habitue à tout, pensait-elle, à la peur comme à une douleur de dos installée depuis belle lurette.*

Quelques mois plus tard, une autre lettre arriva. Cachetée du même horrible rouge sang.

Madame... L'hôpital de campagne où travaillait votre fils... Entièrement en ruines... Attaque de drones... Enseveli sous les décombres... Les corps seront peut-être impossibles à identifier... Mort au champ d'honneur... La patrie reconnaissante... Madame...

Parfois, les vieilles mères désespérées ne pleurent pas. Elles ne hurlent pas, n'invectivent pas le ciel. Elles restent là, assises, immobiles, muettes, les mains posées sur leur giron, juste comme ça posées, les yeux désempis de tout. Que se passe-t-il dans leur tête ? Que se passe-t-il dans leur cœur pendant ce temps d'hébétude ?

Dans un état de totale sidération, le visage livide inondé de larmes et le regard somnambule, notre pauvre Masha se balance d'avant en arrière sur sa chaise en murmurant, d'une voix atone,

Zoran, mon petit garçon, gît sous des tonnes de gravats. Je ne le reverrai plus jamais. Les morceaux de son corps sont mélangés avec ceux du soldat qu'il opérait. Les morceaux de son corps sont mélangés avec ceux de sa Ludmilla... de sa Ludmilla au petit ventre rond. Au petit ventre bien rond grâce à mon petit-fils, Borys. Mon petit-fils Borys qui ne viendra jamais au monde. Mon petit-fils, Borys, que je ne connaîtrai jamais.

Les heures passent. La matinée se fait soirée.

Elle vient d'arrêter de se balancer en psalmodiant, cette nouvelle femme qui, soudain, se lève. Cette femme neuve, au regard dur dans un visage cadénassé, cette femme se lève, si brusquement, que la chaise sur laquelle elle est assise tombe par terre avec fracas.

Cette nouvelle Masha, celle qui ne pleurera plus jamais, se lève et sort d'un placard ses bons vieux souliers de randonnée. Pour la première fois de sa vie, elle les chausse sans sourire aux kilomètres joyeux qu'ils ont parcourus ensemble. Cette nouvelle femme au visage fermé, celle qui ne pleurera plus jamais, prend dans un tiroir un gros marker, la clé de sa voiture et celle de la petite maison du bord de l'eau, elle enfle son anorak et le boutonne jusqu'au cou. *La nuit est tombée, il doit faire froid dehors en ce début de printemps.*

Sans un regard aux photos exposées sur tous les murs de l'appartement, cette nouvelle femme sort de chez elle, ferme la porte à double tour et laisse la clé dans la serrure. Puis elle écrit en gros caractères, sur le vantail *Si votre maison a été détruite, entrez chez moi et installez-vous. Je ne reviendrai plus.*

Et Masha s'en va, comme ça, sans une larme, sans se retourner, laissant derrière elle cinquante ans de vie d'amour et tous ses souvenirs.

Maintenant, elle roule depuis plusieurs heures, dans un paysage d'apocalypse, sur une route défoncée, contournant cratères et fondrières, carcasses de drones et arbres cassés. Elle est presque arrivée à destination quand un gouffre plus profond que les autres l'oblige à s'arrêter à une dizaine de kilomètres de sa maison. Elle abandonne sa voiture et, laissant la clé sur le contact et les papiers dans la boîte à gants, elle continue à pied.

Sa maison tient encore presque debout dans un champ de ruines.

Pas besoin de clé... Il n'y a plus de porte. Exténuée, Masha se jette sur un lit sans prendre la peine de se déshabiller.

Il fait grand jour quand elle ouvre les yeux : on la secoue doucement par l'épaule. C'est une petite fille blonde – huit ans peut-être ? maigre comme un brin d'herbe. L'enfant la fixe de ses

immenses yeux en amande. À côté d'elle, un petit garçon de trois ou quatre ans, plutôt grassouillet, tient son doudou par une de ses oreilles tout en suçant son pouce avec application. Tous deux sont sales et dépenaillés mais ont l'air en bonne santé.

— Madame, réveille-toi.

— Qui es-tu ma petite ? Qu'est-ce que tu fais ici ? Où sont tes parents ?

— Je m'appelle Mélinda, Madame, et lui c'est mon frère : Petitchéri. Et toi ? Comment tu t'appelles ? C'est chez toi, ici ?

— Je m'appelle... je m'appelle Madame. Où sont vos parents ?

Mélinda explique que leurs parents sont morts, il y a longtemps, plus d'un an. Et que depuis, ils habitent chez leur papé pendant les vacances et chez leur marraine le reste du temps, dans un village à côté. Mais que la semaine dernière, une dame est venue chez marraine. Elle disait que marraine n'avait pas le droit de nous garder et qu'elle allait nous emmener dans un orphelinat. Que c'était la loi. Mais nous on voulait pas partir avec la dame. Et sans qu'elle nous voie, nous, on s'est enfuis. Et on est venus ici, dans le village de papé mais tout était cassé. Et voilà.

La voix de Mélinda se trouble un instant et elle ravale un sanglot.

Masha essaie de la rassurer. Elle admire la force d'âme de cette petite fille, qui se bat pour son petit frère et elle, qui se défend, bec et ongles... comme elle peut. Combien de centaines d'enfants orphelins errent-ils, comme ces deux-là, sur les routes de ce pays en guerre depuis si longtemps ? Combien de milliers d'enfants perdus ?

— Bon ! ma petite. Allons préparer le petit-déjeuner. Tu me raconteras la suite après. Tiens, sors les bols du placard. Et après vous ferez une petite toilette. Ma maman appelait ça *faire une toilette de chat*... parce que, y'a pas à dire, tous les deux... vous êtes un peu cracras.

— Tu sais, Madame, on s'en est déjà servi de tes jolis bols. Mais on a fait bien attention à ne pas les casser. Et à rien abîmer dans la maison. On a juste pris les paquets de biscuits pour manger. On sait que ce n'est pas joli de voler, mais on avait tellement faim...

Masha n'est pas insensible au malheur de ces enfants, mais elle ne leur manifeste aucune empathie. Pour les rassurer, elle promet qu'elle va les aider à chercher leur grand-père, et qu'en attendant de l'avoir retrouvé elle s'occupera d'eux. Et qu'ils ne doivent pas trop s'en faire, leur papé va sûrement très bien.

Les jours passent. Une petite vie routinière s'installe. Masha s'occupe du bien-être des petits mais sans les câliner. Elle ne les serre jamais dans ses bras, ne les embrasse pas le soir, au coucher. Son cœur reste verrouillé.

Un jour, elle surprend le chuchotement d'une petite voix triste, un peu tremblante.

— Mémie, je crois que Madame elle nous aime pas, dit Petitchéri à sa sœur.

— Je sais pas, lui répondit-elle. Mais c'est pas grave parce que, moi, je t'aime pour deux. Et puis peut-être que, quand elle nous connaîtra mieux, elle nous aimera. Et puis, quand je lui ai demandé si elle avait des enfants, elle m'a répondu que non. Alors ça veut peut-être dire qu'elle a pas l'habitude.

Masha a remarqué que tous les matins, Mélinda pose religieusement un petit caillou dans un bol. Intriguée, elle lui demande pourquoi.

— C'est pour bien compter les jours. Tu vois, il y a déjà huit cailloux dans le bol, parce que ça fait huit jours qu'on est arrivés ici. Quand y'en aura douze, ce sera notre Grand Jour, celui de notre fête de famille. Plus que quatre cailloux. On les comptait ensemble, les jours, avec marraine, mais pas avec des cailloux. On les cochant sur le calendrier du frigo. Le matin où la dame de l'orphelinat est venue et où on s'est échappés, il restait encore douze jours avant la fête.

— Ben dis donc ! Tu es drôlement forte, en calcul, ma petite.

— Oui. Mais je suis nulle en rédaction.

— Ah ! C'est toujours comme ça ! on n'est pas fort en tout. Mais dis-moi, Mélinda. C'est quoi cette fameuse fête, votre Grand Jour ?

— C'est le 2 mai, c'est à la fois la fête de papé, celle de papa et celle de Petitchéri. Ils s'appellent tous les trois pareil. C'est la tradition pour les garçons aînés, chez nous.

— Le 2 mai, tu as dit ? Tu as bien dit ça ? Le 2 mai ?

— Oui, c'est bien ce que j'ai dit, le 2 mai. Pourquoi ?

Brusquement, la nouvelle Masha, celle qui ne pleurera plus jamais, devient toute pâle. Elle tombe à genoux comme si la terre venait de trembler sous ses pieds. Elle se sent envahie par une immense vague brûlante.

Elle prend les enfants dans ses bras et les serre fort, très fort en les embrassant tous les deux. Son cœur figé vient de se rouvrir d'un seul coup, laissant entrer tout l'amour qu'elle se forçait à refouler pour ne plus jamais souffrir.

— Vous savez, mes petits chéris que j'aime, leur dit-elle en pleurant de joie, moi, je m'appelle Masha. Et toi, Petitchéri, puisque ce sera ta fête le 2 mai, c'est que, comme mon petit-fils,

tu t'appelles Borys.

30 – De la longère à la tour, histoire d’un aller-retour,

d’Emma Giraud

1886. Charles a trente-deux ans. Il a déjà passé plus de la moitié de sa vie à travailler. Avant-dernier d’une fratrie nombreuse, il a commencé petit, aux champs, sous la houlette de ses grands-parents, maternels et paternels. Avec ses sept frères et sœurs, tous étaient mis à contribution, à la hauteur de leur capacité et selon leur âge, pour que toutes les générations aient de quoi manger le soir. Réunis au coin du feu, le repas était souvent frugal. Ils se couchaient tôt pour se lever avec l’aurore, en se répartissant entre les deux petites chambres rectangulaires de la longère, une pour les parents et grands-parents, l’autre pour les enfants. Chacune était équipée d’un unique lit.

À l’adolescence, Charles décide de partir pour la ville, en pleine effervescence depuis quelques années, grâce notamment à l’expansion rapide de l’industrie naissante. De nombreuses usines et infrastructures se construisent dans la région et même dans le pays, de ce que l’on entend dire. Le ferroviaire fait alors office de locomotive pour le développement industriel, en faisant travailler de nombreux secteurs, dont la métallurgie et l’extraction minière de charbon, et en accélérant le transport de marchandises.

2023. Isabelle a cinquante et un ans. Elle est née, a grandi, étudié et réalisé une bonne partie de sa carrière en métropole. Elle a eu la chance de pouvoir se consacrer toutes ces années à sa passion : le patrimoine industriel. Certes les villes n’accueillent plus autant d’industrie qu’au XIX^e siècle ou même qu’il y a encore quelques décennies. Son poids dans l’économie urbaine a globalement décliné, face notamment au développement exponentiel des services et à l’accent mis sur la qualité de vie des habitants. L’activité industrielle s’est ainsi en partie déplacée vers les périphéries urbaines et les campagnes, quand une autre partie a tout simplement disparu.

Cependant l’industrie urbaine a laissé derrière elle un très beau patrimoine. Suscitant parfois indifférence voire rejet de prime abord, de nombreux bâtiments industriels ont finalement été reconsidérés dans les nouvelles dynamiques d’aménagement des villes. Certains de ces sites occupant un espace important, avec des infrastructures conséquentes, il aurait par ailleurs été fastidieux et coûteux de les démonter.

En ville, Charles trouve rapidement une place comme apprenti charpentier métallique. L'entreprise qu'il intègre compte environ quatre-vingts ouvriers et bénéficie d'une excellente réputation dans toute la région. Les premières années, il passe surtout du temps en atelier pour se former auprès d'ouvriers et de maîtres expérimentés. Ces derniers sont exigeants mais aussi reconnaissants du travail de qualité et de la rigueur de Charles. Ils lui confient des pièces et des structures de plus en plus complexes. Il apprend aussi progressivement à préparer des plans de fabrication d'ouvrage, avec tous les enjeux techniques que cela implique, en particulier une tolérance nulle sur les erreurs de mesures et dimensionnement.

Au terme de ces premières années d'apprentissage, accomplies avec succès, il rejoint les équipes envoyées sur chantier pour la pose et le montage des pièces et structures métalliques. Il voit ainsi prendre forme sous ses yeux des ponts, des usines, des hangars, des passerelles... le plus souvent en ville et ses alentours, parfois en campagne également, pour équiper de riches exploitants ou relier des espaces afin de faciliter les déplacements. Dans cet exercice également il ne tarde pas à s'illustrer. Infatigable, minutieux, il est apprécié de ses collègues et du maître d'ouvrage pour son esprit d'équipe. L'activité sur chantier est souvent physiquement éprouvante voire périlleuse, mais il ne bronche pas ; ses premières années dans les champs, par toutes saisons et tous temps, lui ont appris à résister.

À cause du rythme de travail soutenu et des chantiers qui s'enchaînent, Charles ne retourne que rarement dans son village. Quand il retrouve sa famille, parfois sur deux jours, le plus souvent le temps d'une journée, il leur apporte la part de sa paie journalière qu'il a pu mettre de côté, ainsi que quelques biens que l'on ne trouve qu'en ville. Certains de ses frères et sœurs ont désormais des enfants, qui seront bientôt en âge de prendre le relai des parents, qui se font vieillissants, dans les champs. Le reste de la fratrie a comme lui quitté la maison familiale pour la ville, avec l'espérance de trouver du travail moins pénible et mieux payé que le dur labeur agricole. Même si cela implique de vivre au milieu du bruit, des fumées industrielles et du désordre urbain, qui ne cessent de croître avec l'afflux continu d'habitants des campagnes.

Selon les villes, Isabelle a pu observer une remobilisation du patrimoine industriel de diverses manières : lieu d'exposition et musée retraçant l'histoire du lieu et de ses occupants, reconversion en logements, tiers-lieux ou restaurant, lieu d'accueil d'entreprises naissantes ou d'artisans, etc.

Rénovés tout en conservant leur cachet, ces édifices sont désormais pleinement assumés dans l'identité urbaine. Ils suscitent souvent la fierté des habitants et l'intérêt des touristes.

Le rôle d'Isabelle au cours des trente dernières années avait consisté à aider les villes à recenser ce patrimoine de manière exhaustive et à imaginer les options de valorisation. Elle avait débuté dans sa région d'origine et d'étude, avant d'être missionnée au sein d'une équipe rattachée au Ministère de la Culture. Elle avait ainsi eu l'opportunité de découvrir d'anciens sites industriels partout en France, chacun racontant à sa manière l'histoire d'un lieu ancré dans un territoire, faite de femmes et d'hommes, de murs, d'outils et d'anecdotes plus passionnantes les unes que les autres.

Charles est appelé par son patron. Il se demande ce que ce dernier peut bien avoir à lui dire. Jusqu'à présent il a toujours fait son travail comme on le lui demandait, sans jamais contester ni rien réclamer. Arrivé dans le bureau de direction accolé à l'atelier, il écoute avec attention son patron lui expliquer qu'un gros chantier se prépare à Paris. Il s'agirait a priori d'une tour, on n'en connaît pas encore tous les détails mais à ce qu'on dit, s'il aboutit, ce serait une prouesse et la promesse d'une reconnaissance qui dépasserait de loin les frontières du pays. Les ingénieurs et architectes recherchent ainsi les meilleurs ouvriers du pays, en particulier des charpentiers métalliques. Les délais sont contraints, ce qui impliquera des journées longues sur le chantier, mais celui-ci promet une rémunération supérieure, ainsi que la fierté de participer à un ouvrage unique. Pour le patron, Charles apparaît comme un candidat naturel. Il est encore jeune et robuste, tout en affichant désormais une expérience solide acquise au cours des quinze dernières années.

Charles réfléchit quelques secondes. Il repense au village où il a grandi, à sa famille qu'il ne voit déjà pas souvent. Et aussi aux quelques photos de Paris qu'il a pu apercevoir dans des journaux : le large cours d'eau que l'on appelle la Seine, les grands boulevards, les jardins, le monde. Il imagine une ville riche, propre, où chacun peut avoir sa chance, sans misère ni vétusté. Et de toute façon le chantier sera temporaire. Ensuite il pourra revenir ici et dans sa famille, avec plus de moyens pour les aider et de choses nouvelles à leur rapporter, et aussi une fierté à partager, si le patron dit vrai. Charles a rapidement pris sa décision : direction la capitale et la tour à ériger !

Après trois belles décennies passées à parcourir les villes de sa région d'origine puis de la France entière, Isabelle a ressenti l'appel de la campagne. Elle y réfléchissait depuis un certain temps,

notamment pendant les étés et les périodes de vacance qu'elle passait avec ses parents, ses sœurs et ses cousins dans la longère familiale, nichée dans un petit village calme mais vivant, grâce à des commerces qui résistaient courageusement. Des travaux avaient été réalisés ces vingt dernières années pour agrandir la maison, avec l'ajout d'un étage et la transformation des anciennes granges attenantes en lieu de vie, afin de pouvoir accueillir les visiteurs, famille et amis, dans de meilleures conditions. Cependant personne n'y vivait à l'année et elle avait décidé, en accord avec le reste de sa famille, de s'y installer.

Cet emménagement, désormais effectif, était aussi une manière pour elle de se connecter plus directement à l'histoire familiale, et de l'entretenir. Cette longère était occupée par sa famille depuis plusieurs siècles. Elle avait ainsi vu grandir l'un des arrière-arrière-grand-pères d'Isabelle, lequel s'était illustré comme ouvrier d'excellence dans la région, avant d'être sélectionné pour mettre ses talents de charpentier au service de l'édification de la tour Eiffel. Il restait jusqu'à ce jour l'une des fiertés de la famille, sentiment partagé par toute sa descendance. Une rue du village portait même son nom, pour lui rendre hommage.

Confortablement installée dans la maison, Isabelle avait fait emménager un atelier dans le dernier espace libre des anciennes granges. Inspirée par ses nombreuses visites et découvertes partout en France, et par son ancêtre, elle avait décidé de se reconvertir dans l'artisanat, pour contribuer au maintien et à la diffusion du savoir-faire français et ressentir le plaisir et la satisfaction de créer quelque chose de ses propres mains. Grâce à de premières formations qu'elle avait suivies par le passé, elle savait être particulièrement attirée par le travail du bois et du cuir.

Elle se laissait du temps pour perfectionner sa technique et identifier les meilleures options de combiner ces deux matériaux. Avec les outils numériques qui s'étaient largement développés pendant la période covid, elle pouvait facilement partager des expériences avec d'autres artisans, continuer d'apprendre et tester le potentiel de diffusion de ses réalisations. Certes elle ne bâtirait pas une tour comme son illustre arrière-arrière-grand-père, mais elle pouvait contribuer à son échelle à faire briller l'excellence manuelle française.

C'était un nouveau monde de création inspiré de ses années citadines, de ses voyages à travers le pays et de sa vie désormais rurale qui s'ouvrait ainsi à elle, et qui semblait inépuisable. Elle profitait aussi de l'imagination débordante de certains de ses petits neveux et nièces, et cousins et cousines, lorsqu'ils venaient passer quelques jours dans la maison familiale. Ils se montraient toujours enthousiastes pour tester des idées et manipuler les matériaux avec elle. Isabelle se disait – et espérait – parfois que la relève était assurée !

31 – La charrette et la clio,

de Luc Fournial

Réveillée par la lumière zénithale, le corps sous un drap léger, le charme gluant de la grasse matinée. Les coqs chantent depuis des heures, c'est leur cinquième symphonie. Son corps est consolé dans ce village, au creux duquel il fut conçu. Sa mère lui crie de descendre, parmi les cocoricos fortissimo des coqs aux crêtes renversées. Elle joue l'excédée mais est furieusement heureuse du retour de sa fille, la grand dadete aux pots de confiture, revenue en charrette, sifflotant un air d'antan. La voilà qui descend bruyamment, faisant trembler les lames de l'escalier et, par-delà le bois, les pierres granits de la maisonnée. C'est le dernier jour de repos avant la préparation de la fête, et au village on approche toujours une semaine de labeur par une belle balle dans le foie pour s'initier la santé. La terrasse des copains poncée jusqu'à cinq heures la veille, les chaises en plastique blanc, la bouteille de Perrier jouant cendrier, l'omelette au fromage, le vin du verger. La nuit fut longue et belle, comme une crinière. Le réveil pique nonobstant, et à chaque pas dans l'escalier la timbale s'enjaille en dansant, bouillant dans son crâne d'humeur bien volcanique.

Le café fumant d'une machine à filtre, elle en parlerait dans son livre, si elle avait la foi d'en écrire un. Le poignet de sa mère qui la sert dans ces tasses habitant la maison depuis plus longtemps qu'eux. Le grouillement qui saisit la vallée à l'approche de la fête, chaque année, depuis des décennies. Pas besoin d'être bipède pour avoir des traditions, et du loup au renard, en passant par l'orme et la belette, tous reconnaissent ce pli familier du temps approcher.

Sa mère a une annonce à lui faire. Tiens. Elle lui a déjà trouvé du boulot ? Veut la marier au fils de Bruno ? Lui ajouter une nouvelle mission type foie gras, scierie ou carburant ? Non, mais le regard semble bien amusé. Tu te souviens de ma collègue Sylvie, au festival de cinéma plein air ? Bien sûr Maman, la projectionniste ? Tout à fait. Son fils va passer au village prochainement. Il bosse à la région, tu sais. Urbaniste ! Avec les élections qui arrivent, et la nouvelle loi passée, ils font des observations immersives sur le terrain, qu'elle m'a dit. Tu le conduiras, s'il te plaît ? Et t'en prendras soin, pendant la fête ? C'est pas le moment d'être sectaire. Allons bon, la fête attire de plus en plus de bobos de ce genre, au moins celui-là devra faire semblant d'aider. Observation immersive de terrain de mes deux : au nom de Dieu qu'il fera le crottin l'urbaniste.

Départ pour aller courir. Les premiers mètres sur les pavés dangereux pour la cheville, elle y va sautillant. La descente en faux plat jusqu'aux cours d'eau. Son coude a déjà été fripé par le crépi du rebord de la plupart des fenêtres. On la siffle sur le passage, l'apostrophe depuis le café, lui cligne

de l'œil derrière les rideaux de soie blanche. Elle ramène la mode du jogging dans un pays où l'on n'en a pas grand-chose à foutre, de courir. Sentant les aïeux et les ancêtres intrigués, elle sourit. L'avantage d'un village c'est qu'on le quitte vite, par quatre chemins, littéralement. Chemins désormais goudronnés, infamés par le panneau de route au jaune affreux, criard, de la départementale. Autrefois on cheminait, épi entre les dents, entre les vallons, maintenant on traverse le territoire. Rien de spectaculairement différent, et c'est toute la sournoiserie du changement : des poteaux électriques, deux mètres de trottoirs, l'asphalte du goudron, le temps passant. À la vitesse de ses foulées, on perçoit mieux les formes du canton, la ligne de courbe que dessinent les cimes de la forêt, qui ondine jusqu'aux rochers fissurés. Le contour adouci de la clairette en contrebas, vers laquelle elle descend en grandes enjambées. Le long murmure du cours d'eau : elle plonge et secoue sa tête dedans, comme lui avait appris son grand-père, secret imparable pour entretenir les bouclettes. Retour par le sentier, le vallonnement moelleux du lichen, la cadence dictée par le saut de ces racines, décidément exubérantes.

De nouveau le village, claquage d'épaule sur le chemin, plus d'énergie pour l'esquive. Elle entend les costumes que l'on sort du grenier, la poussière s'échappant enfin des trappes, réclusion terminée d'une année. Le bruit du textile que l'on tape pour dépoussiérer est comme la vibration familière d'une résurgence. C'est la réapparition de tous les exilés en ville. L'été va commencer, la fête reprend où l'on l'avait laissée, avec des nouveaux mariés, l'éclosion des nouveau-nés, les regrettés décédés, une seule cette année, Claudette, 96 ans, elle l'a pas volé.

Debout devant la chapelle de pierre sombre, elle l'attend, les bras arc-boutés jusqu'aux hanches. Il arrive dans une de ces voitures sans charme, qu'on a dessiné sans trop y croire. Clio de chez Renaud. Le logo de la région imprimé dessus, en gros sur les portières, le coffre et le capot. Il dérape la clio et s'en échappe, l'allure citadine. Trois heures de voiture depuis le chef-lieu – la galère, j'ai failli me prendre un sanglier. Elle essaye d'évaluer le niveau de déconnexion nécessaire pour appeler sa ville chef-lieu, sourire désabusé. Il a une boucle d'oreille, des bouclettes lui aussi – qu'il ne trempe assurément pas dans un cours d'eau – un sac cuir comme la mode le veut, bandoulière souple, de l'espace pour son petit carnet, sa gourde et des Ricola. Tu vas pas le croire, mais j'ai pas fait de fêtes depuis longtemps, c'est fou ce que le temps passe. J'étais là en 2011, je me souviens de la tombola, du dîner chips chipolata, d'écouter Matt Pokora. Sa façon de humer ses paroles et de forcer la rime l'énervait un peu mais elle sourit, c'est mignon qu'il s'en souvienne, elle aussi était là. Je m'en souviens frerot, j'étais là.

Elle l'emmène au café, le village est intrigué, elle agite souvent la tête pour signifier que ce n'est pas ce qu'on croit. Elle n'a jamais été très douée pour l'amorce des discussions, les banalités, alors que lui en a plus ou moins fait son métier : injustice territoriale. Elle semble mal à l'aise de jouer

cette scène, mais bien incapable de s'en extraire. En revenant des toilettes, elle l'observe, plongé dans ses pensées, ondulant ses doigts rebondissant sur le paquet de tabac à rouler. Elle s'accroche à cette image un peu plus longtemps que prévu ; elle est belle, en somme, cette image ; et merde... L'échange se corse rapidement quand ils en viennent à la politique. Si tenté qu'ils parlent de la même chose. Il lui explique son boulot à la région, au service de l'aménagement du territoire. Elle n'y peut rien, ses dents grincent toutes seules. Elle se souvient des discussions avec sa tante, ses grands cousins. L'impuissance qui flottait autour de leurs mots, le caractère fatal de leurs constats. Qui a supprimé le bus pour aller au foot. Qui a fermé le centre de loisir. Qui a laissé partir le médecin. *Ils. Ils ont. Ils l'ont fait.* Elle ne comprenait pas qui était *Ils*, elle ne le comprend toujours pas, ce n'est pas l'important. Qu'il s'agisse d'obscurs élus, de l'interco, du département et la région, quelle importance. En famille on s'imagine les fêtes antérieures, où se pavanaient d'obscurs promoteurs, les fantômes d'anciens notables du temps de la splendeur de la région, fleuron du textile, terre d'artisans. Les effets sont là, maintenant. Ses potes qui se barrent pour aller bosser autour d'un rond-point dégueu, sa mère qui attend six mois pour voir un dentiste. Et maintenant *ils* envoient une petite clio toute niaise faire de l'observation pour un nouveau schéma directeur. Le même chemin que la charrette empruntait pour ramener son grand-père du moulin. Tu parles de la marche du temps. Ou bien le temps titube, tout bourré, soumis aux affres du vent.

Bien qu'au fond il ne soit pas méchant, le boug à la clio, et qu'il comprenne, globalement, ce qu'elle veut dire. Il a grandi dans la ville, où l'effort est différent. Dans sa cour de collège, il y avait des platanes, et on appelait ça la nature. Il venait aux fêtes de villages comme à la piscine municipale. Il faisait des pas de côté pour éviter les flaques sur la chaussée. Maintenant il veut comprendre, elle voit bien qu'il est sincère, elle le prend par la main.

Un village en fête, c'est l'enfant d'un village qui a travaillé. Tout le monde s'y met, les tâches sont plus nombreuses encore que sur le tablier une fois la viande dépecée. Peindre les grands panneaux déjà. Elle a les doigts fins, elle se recoiffe du dos de la main, s'y reprend à plusieurs fois, il hésite à l'aider, mais ce serait bizarre. Accrocher les guirlandes entre les murs des maisons, ça paraît facile, et bien ça dépend des maisons. Poncer les panneaux de bois, tailler la pointe pour qu'ils se plantent, indiquer la bonne direction, les rendre appétissants, il s'y connaît, ça ressemble à des PowerPoint, en plus exigeant.

L'approvisionnement comme une promenade, idéalement en charrette, à l'allure que concède le vieil âne. À bâbord défile la forêt dense, à tribord se dresse ce tableau de couches horizontales : prairie puis bois puis nid de cours d'eau puis cours d'eau puis nid encore puis bois puis vallons qui redescendent, vallons plus hauts encore, boisés, arides ensuite, malgré le pointillisme des buissons.

Pour cueillir les pommes et les poires il y a ces vergers expressionnistes. On charge la sangria de chez Patrick, le vin de Myriam, les lapins de Thibault.

Le village, avant la fête, suit des lignes directrices ancestrales, de la bonne vieille gestion de projet à l'ancienne : il manque un truc on va le chercher, on croise un villageois les bras ballants : on les lui remplit. Elle lui fait arpenter cette semaine comme une première randonnée. Il bosse comme il n'a jamais bossé à la région, avec des résultats à portée de main. Et quand il se rappelle que tout sera démonté dans quelques jours, elle le gratifie d'une mise au clair, la main sur sa nuque, d'un sourire moqueur tout en chaleur.

Le week-end arrive vite, ils écrivent ensemble des lignes raffinées et lumineuses, entre les refrains de l'effort et du sommeil lourd qui vient ensuite – une littérature qu'il essaye de retranscrire dans sa note aux élus et à la direction des services. Une note qui recommande de penser l'urbanisme par la culture de la fête, c'est osé. Il s'y abjure son ton technocrate, essaye d'y mettre du sien, prie pour que sa note ne finisse pas entre une chaise et un sol, ou, pire encore, dans la pilosité d'entre deux fesses.

Vendredi soir le village éclate enfin. Les tables sont dressées sur la nappe fripée, bientôt teintée de pléthore de nuances de rouges, sous le miel de l'odeur de thym, de vanille et de laurier. Puis la fièvre de la danse bat le pavé, buée d'alcool et de tabac, les enfants gesticulent, debout sur la charrette, à quatre pattes sur la clio. Elle répète les pas de danse qu'elle a appris en naissant, entourée de cercles et de cercles de figures familières dans des costumes qui figent le temps. Il balance son corps comme dans les soirées chef-lieu – twerk et jerk et pourquoi pas, on l'acclame gorge déployée. La lune glisse sur la foule, on la chante comme des païens. Les plus jeunes et les plus vieux se mouvent bientôt dans les maisons, il ne reste progressivement plus qu'elles, ces générations qui ont bon dos toute l'année, qui fêtent le trouble milieu de leurs vies jusqu'à ce que se lève, indemne, le soleil. L'ombre des feuilles de l'arbre se reflète sur la vieille pierre, dans le bleu gris du matin. Le sommet de la chapelle ne dépasse pas la cime des arbres, le lichen coule entre les pierres du sentier. En contrebas, le cours d'eau est écaillé de nénuphars. À l'ombre des bambous, le vert envahit la terrasse. Il a le bras autour de sa salopette, elle tient encore sa bière. Elle la pose, il la presse contre lui. Elle plonge son nez dans sa gorge, hume sa nuque qui le vaut bien, presse ses lèvres contre la peau rugueuse d'une barbe renaissante. Elle redresse son visage, et regarde le jour nouveau. Ils s'embrassent dans une moiteur délicieuse. Fou, le nombre d'antagonismes que les lèvres peuvent résoudre. Et puis ils se démerderont bien pour aller, là où faire se peut, en charrette ou en clio.

Médiathèque d'Hyères
Place Théodore Lefèvre
83400 HYERES
04 94 00 11 30
mediatheque@mairie-hyeres.com
mediatheque.ville-hyeres.fr



Janvier 2026